
Henry Correvon
Fleurs des champs
et des bois
100 planches en couleurs de S. Rivier




Med
K4692

FLEURS DES CHAMPS ET DES BOIS
DES HAIES ET DES MURS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les plantes des Alpes, Genève 1884 ; épuisé.

Les Fougères rustiques, Genève 1890 ; épuisé.

Les Orchidées rustiques, Genève et Paris 1893 (34 gravures) prix 4 fr.

Le jardin de l'herboriste, Genève 1896 (110 gravures), 2e édition, prix 3 fr. 50.

Flore coloriée de poche des plantes alpines, Paris, 2e édition ; épuisé.

Les plantes alpines et leur culture, Paris (30 figures), prix 2 fr. 50.

Les Fougères de pleine terre, Paris (68 figures), prix 2 fr. 50.

Album des Orchidées de l'Europe, Genève et Paris (60 planches coloriées) ; épuisé.

Atlas de la flore alpine, édition française Genève et Bâle (500 planches coloriées), 75 fr.

Fleurs et montagnes, un volume de vers, illustré, Genève 1902, épuisé.

Par Monts et par Vaux, illustré, Genève 1904, 5 fr.

Culture des plantes alpines dans le Sphagnum, 1 fr.

Della cultura delle piante alpine nelle regioni secche e calde, 1 fr.

Nos arbres (illustré), Genève 1906, 7 fr. 50.

Les Iris dans les jardins, avec la collaboration de H. Massé, 3 fr. 50.

La flore alpine, illustrée par Ph. Robert, 25 fr.

HENRY CORREVON

Fleurs des Champs et des Bois des Haies et des Murs

Avec 100 planches en couleurs
de S. Rivier.



GENÈVE
ALBERT KÜNDIG, ÉDITEUR

1911

Made in Switzerland

LE JARDIN DE « FLORAIRE »

à CHÊNE-BOURG, près GENÈVE (Suisse).

est ouvert au public le jeudi après midi, de 2 h. à 6 h., mais il est constamment accessible, le dimanche excepté, aux étrangers qui passent à Genève.

C'est l'ancien Jardin alpin d'acclimatation, autrefois sis à Plainpalais et qui a été transformé en un établissement d'horticulture où l'on acclimate les plantes alpines pour jardins et rocailles et où l'on cultive les plantes vivaces pour la vente. On a cherché à introduire à Floraire toutes les plantes de plein air qui offrent un intérêt horticole et décoratif, et elles sont offertes aux amateurs à l'état de graines et de plantes, par l'envoi de catalogues qui sont expédiés gratis sur demande affranchie. Le catalogue des plantes paraît tous les deux ans; celui des graines chaque automne.

S'adresser à l'Administration de l'établissement horticole de

« FLORAIRE »
CHÊNE-BOURG, près GENÈVE.

ITINÉRAIRE POUR « FLORAIRE »

Tramways. Grande ligne Genève-Annemasse (arrêt de Chêne-Bourg); « Floraire » est situé à trois minutes de l'arrêt.

Tramways toutes les cinq minutes.

A MADEMOISELLE C. SPÜHLER

L'INSPIRATRICE DE CE LIVRE

A MADEMOISELLE SOPHIE RIVIER

MA PRÉCIEUSE COLLABORATRICE

ET

A MA SŒUR MADEMOISELLE ADÈLE CORREVON

DONT LA PLUME A ORNEMENTÉ MON TEXTE

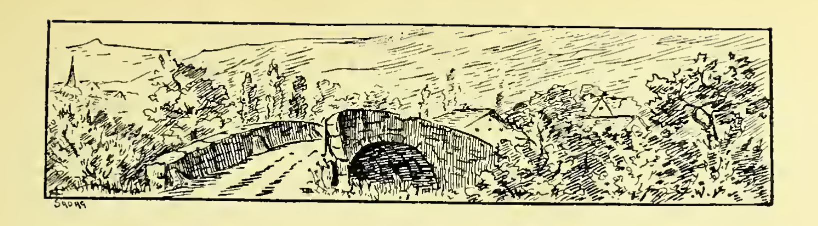
CE LIVRE EST DÉDIÉ

PAR L'AUTEUR

ALBERT KÜNDIG
IMPRIMEUR ET ÉDITEUR
GENÈVE

TABLE DES MATIÈRES

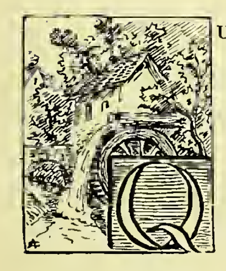
Pages



INTRODUCTION

Merci, mon Dieu, merci pour Ta grande nature
Dont les accents, mélodieux murmure,
Bercent et calment nos douleurs.
De l'humble fleur des bois jusqu'à la haute cime
Toute œuvre de Ta main répète un chant sublime
Qui vers Toi fait monter nos cœurs.

B. Sautter.



Qui donc, disait un jour un écrivain très chic, peut s'amuser encore à courir les prés pour y cueillir les fleurs ? La vie est par trop compliquée actuellement pour qu'on puisse se permettre de pareils passe-temps, bons dans le temps où nos grand'mères tricotaient encore des bas. Celui qui veut faire un bouquet s'en va sur le marché et laisse aux désœuvrés le plaisir des flâneries à travers champs.

Audacieuse affirmation que celle-là et fausse en plus d'un point, car nous connaissons tous un fort grand nombre de coureurs des champs et des bois qu'un goût personnel pour les beautés naturelles, un besoin irrésis-

tible pousse à la contemplation et à l'étude de la nature et ceci en dehors des poètes et des artistes. Si nos marchés aux fleurs sont de mieux en mieux assortis, pourvus de marchandise cotée à tant le kilo, venant du Midi ou d'ailleurs ; si nos jardiniers et nos fleuristes rivalisent de zèle pour fleurir nos intérieurs et parfumer les tables de nos repas, si le commerce de la « fleur coupée » prend des proportions énormes, cela ne prouve qu'une chose : c'est que l'homme civilisé a besoin de s'entourer de vivante Beauté tout autant que de manger et de boire.

Pourtant, tous ne sont pas satisfaits parce qu'une gerbe d'*Acacia dealbata* — que les Parisiens de la Halle ont sottement baptisé *Mimosa* — trempe dans une coupe de cristal et parfume le salon ou parce qu'un arrangement de fleurs donne un ton chaud à la table où l'on s'assied pour dîner. Ces produits artificiellement obtenus n'offrent que peu de poésie en eux-mêmes ; ces fleurs auxquelles on demande des teintes, de la couleur, des parfums ou de l'élégance, ces gerbes que fournit le marchand du coin pour des prix cotés à la Bourse, ne sont trop souvent autre chose qu'une simple décoration faite par convenance et dans le but unique d'égayer ou d'orner un intérieur. Le plus souvent elles ne sont qu'un complément nécessaire à la bonne tenue d'une maison et appelées uniquement à « produire de l'effet ». Elles parlent aux yeux et aux sens et disent peu de chose au cœur et à l'âme. Ce qu'elles révèlent, c'est le talent d'un bon cultivateur, le goût ou la fortune de la maîtresse du logis ; c'est aussi la supériorité du climat d'où elles proviennent et loin duquel elles languissent et meurent rapidement.

Tout autre est le langage qui se dégage des fleurs dans

la nature. « On ne peut, dit Lord Avebury, — et heureusement nous ne cherchons pas à le faire — comparer la beauté des jardins avec celle des bois et des prés. Pour le véritable amant de la Nature, les fleurs sauvages ont un charme qu'aucun jardin ne saurait offrir. Les plantes cultivées sont un herbier vivant qui surpasse en beauté tous les spécimens des musées; toutefois, malgré leurs charmes, elles ne peuvent pas plus se comparer aux fleurs sauvages que les captifs d'un jardin zoologique ne peuvent être assimilés aux spécimens qui vivent dans leurs forêts et montagnes respectives [1]. »

Qui donc pourrait rester insensible en face du tableau que forment des myriades de coquelicots sur un sol fauve ou des champs de colchiques automnales dans un pré d'émeraude ; ou bien, sous bois, les tapis d'anémones sylvies ; ou bien encore en face d'une haie fleurie, d'un vieux mur croulant animé par les plantes saxatiles ? La Beauté et la Vérité sont là dans ces tableaux de la grande Nature et elles y remplissent le sanctuaire, obligeant l'homme qui pense à se découvrir et à adorer.

L'amour des fleurs a toujours marché de pair avec le développement de la civilisation et l'on ne connaît guère de peuple cultivé qui n'ait planté des jardins. Le culte de la Beauté se perfectionne au fur et à mesure que l'homme s'émancipe davantage de la matière et qu'il transforme ses facultés mentales et morales. Les différentes civilisations qui se sont succédées sur la terre ont révéré la Beauté sous tous ses aspects en vouant suivant la race, leur prédilection à l'un ou à l'autre de ses divers aspects. L'Egypte la trouva dans une archi-

[1] *The beauties of Nature,* p. 168.

tecture colossale, dans la sculpture, le bas-relief, la peinture en empruntant ses modèles plus particulièrement au règne animal. La Grèce, elle, dont le génie a fécondé le monde et dont le souvenir hante encore le siècle présent, avait placé bien haut le trône de la Beauté. Et tous les Grecs, depuis l'Athénien du siècle de Périclès jusqu'au fils de Lacédémone, lui ont rendu le plus fervent des cultes. Ils l'ont cherchée dans les arts, — cet art qui enfanta le Parthénon et qu'un Phidias, un Praxitèle ont porté au suprême degré de la splendeur — dans la plastique, dans l'architecture, dans la science, dans la philosophie. Ils ont trouvé la Beauté dans la poésie, dans l'éloquence de la parole, dans le sport, dans le culte de leurs dieux et dans leurs héros. Ils l'ont trouvée chez l'homme qui luttait dans les jeux et ce qu'ils ont admiré en lui c'était autant la beauté du corps que l'intrépidité et le courage individuel. Mais nous ne sachions pas qu'ils aient aimé et compris la nature. S'ils ont créé et cultivé des jardins, s'ils ont soigné des fleurs, c'était pour leur agrément personnel et parce que certains herbages étaient prescrits par leurs médecins. On m'objectera que les poètes grecs ont chanté la mer, les beaux arbres, la douce et verte Arcadie ; qu'un Callimaque a trouvé le chapiteau corinthien en observant une touffe d'acanthes dont les feuilles entouraient une corbeille posée sur un tombeau. On me citera leur mythologie qui plaçait la déesse Flore avec les Dryades et d'autres amis des végétaux sur l'Olympe et l'on rappellera que pour leurs métamorphoses, ils choisissaient volontiers des fleurs. Tout cela n'empêche pas que l'amour de la nature semble avoir fait défaut à ces esprits ultra-civilisés et raffinés.

Nos lointains ancêtres, les Celtes, adoraient les beaux arbres et vouaient aux voix de la nature, un culte spécial. Quelques Romains s'intéressèrent aux sciences naturelles, mais seulement vers le commencement de la décadence et il nous paraît vrai de dire, malgré ce qu'on sait des Chinois et des Japonais, que l'amour ardent des choses de la nature appartient aux peuples ayant subi l'empreinte du Christianisme. N'est-ce pas de l'humble Galilée que nous est venu cet accent sublime d'admiration pour les « lys des champs » qui ne sèment ni ne filent et qui sont pourtant plus riches, plus beaux que Salomon dans toute sa gloire ? Le Rédempteur du monde, assis sur la colline toute fleurie d'Anémones à la fleur vermillon *(Anemone coronaria)* que Boissier a trouvée en immense abondance dans toute la Galilée et qui y rougit les montagnes dans les jours de printemps, voilà bien un tableau digne de provoquer le talent d'un Paul Robert ou d'un Eugène Burnand !

Ruskin, qui exerça un véritable sacerdoce par son amour pour la nature, dit que les fleurs semblent destinées à être la consolation de l'humanité.

Le fameux peintre Flemwell, dont les œuvres sont si admirées en ce moment, dit que la Suisse doit la grande popularité dont elle jouit, au moins autant à ses fleurs qu'à ses montagnes [1].

Insister ici sur la valeur artistique, esthétique et bienfaisante des fleurs sauvages serait de la superfétation car chacun de nos lecteurs sait à quoi s'en tenir à ce sujet.

Mes plus doux souvenirs me reportent vers ma pre-

[1] G. Flemwell, *Alpine flowers and gardens.*

mière enfance quand notre mère, désireuse de nous mettre de bonne heure en contact avec la nature, nous conduisait le long des sentiers en fleurs. C'étaient de simples sentiers courant les champs et les prés, longeant les haies et les vieux murs tapissés de fleurs, ou bien glissant sous bois où l'on nous faisait apprécier la moindre fleurette, le plus petit brin de mousse.

Pères et mères de familles, si vous voulez que plus tard vos enfants chérissent votre mémoire et reportent avec plaisir leurs pensées vers les jours de leur enfance, efforcez-vous, dès le début de leur vie, de les mettre en contact avec les choses de la nature et de leur apprendre à observer et à jouir des beautés renfermées dans les tableaux si variés qu'ils ont sous leurs yeux.

Que de bonheurs n'avons-nous pas vécus, enfants élevés selon la discipline d'antan, dans ces courses en famille où l'on nous initiait aux voix de la terre ! Rentrés les mains pleines on triait, on distribuait aux malades et aux vieillards aussi ; on combinait les couleurs en plaçant nos gerbes dans les vases d'eau et une honnête émulation nous stimulait dans l'arrangement des bouquets. Et quand une fleur était nouvelle et inconnue, que de discussions et de tâtonnements jusqu'à ce qu'un savant aimable (il y en a quelquefois) ait établi son état-civil !

C'est parce que les fleurs ont vivement réjoui, parfumé et illuminé ma première enfance, parce qu'on m'a appris à aimer et à estimer les plus modestes herbes bordant mon sentier, parce que cet amour m'a rendu heureux comme enfant, comme écolier, comme collégien, et c'est parce que ce bonheur a persisté jusqu'à l'âge où les cheveux blanchissent ; parce que, grâce à

cette éducation première, il m'a été donné de comprendre et d'aimer la Beauté sous la forme des plantes et des fleurs, que je voudrais essayer de transmettre à d'autres cet amour de la nature et de ce qu'il y a de plus agréable et de plus aimable en elle.

J'ai parlé ailleurs de ce vieux pharmacien du Jura neuchâtelois qui, à l'âge de 80 ans, était encore aussi jeune, aussi gai, aussi entrain qu'un adolescent, rayonnant autour de lui l'amour, le bonheur et la poésie [1]. Il a laissé le souvenir d'un homme parfaitement heureux, aussi heureux toutefois qu'on peut l'être en ce monde ; il fut un bienfaiteur pour sa vallée et son exemple a porté des fruits bénis. Sur la fin de sa vie il m'écrivait :

« Etudier la plante c'est étudier la vie, c'est étudier le Beau, l'idéal, la perfection. Chaque plante est une perfection en son genre particulier et de différente valeur. La plante remplit la vie et l'illumine ; la pauvre ouvrière qui la cultive sur sa lucarne, l'enfant qui la découvre et bat des mains à la vue des belles fleurs, l'ouvrier en quête d'air pur dans la forêt, tous sont solidaires dans leur bonheur de la plante. Etudier la plante c'est vivre, c'est cultiver le cœur et l'esprit ; aimer la plante c'est aimer la nature, l'air pur, le chant et l'allégresse ; c'est encore marcher sur le chemin de la vérité, rester sous la discipline céleste, car par la plante on arrive à comprendre la vie. Moi, vieux pharmacien du Jura, je crie bien fort : aimez et étudiez la plante et vous trouverez là le remède secret à beaucoup des maux qui assaillent notre génération ! »

[1] *Le jardin de l'herboriste,* introduction.

Voilà ce que me répondit mon vieil ami jurassien quand, un jour, je m'avisai de lui demander le secret de son extraordinaire vitalité, de sa joie exhubérante, de sa belle santé physique et morale et de la sérénité de sa vie, qui ne fut pas exempte d'épines et de misères.

Ecoutez encore Alphonse Karr, se plaçant en face de l'homme riche qui peut s'accorder toutes les jouissances que son cœur désire : « Je songeai alors à toutes les richesses que Dieu a données aux pauvres ; à la terre, avec ses tapis de mousse et de verdure, ses arbres, ses fleurs et ses parfums ; au ciel avec ses aspects si variés et si magnifiques ; à toutes ces éternelles splendeurs que le riche ne peut faire augmenter pour lui et qui sont tellement au-dessus de ce qui s'achète. »

Sans doute ces choses-là sont communes, mais :

« Merci mon Dieu ! de tout ce que tu as créé de commun, merci du ciel bleu, du soleil, des étoiles, des eaux murmurantes, des ombrages des chênes touffus ; merci des bluets des champs et de la giroflée des murailles ; merci des chants de la fauvette et des hymnes du rossignol ; merci de la pivoine qui est fort commune et merci de toutes les belles choses que ta magnifique bonté a faites communes [1]. »

Oui, le bonheur est là ; il est à notre portée à tous, tous. Le bonheur n'est pas dans les salles de spectacle et dans les lieux où l'on s'amuse ; il n'est pas davantage dans la satisfaction de nos intérêts charnels ; il est en nous-même et c'est à nous à le cultiver. Sachons développer en nous le culte des belles choses que Dieu a

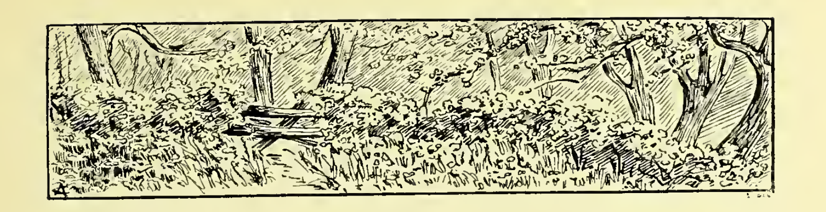
[1] Alphonse Karr, *Voyage autour de mon jardin.*

mises à notre portée et nous serons des êtres normaux et heureux.

Il faut à notre siècle bousculé, à notre vie agitée, ces instants de repos, ces étapes, ces oasis qui vous mettent en contact avec la nature et vous permettent de saisir la Beauté. Pour devenir des caractères, des personnalités, allons dans les champs et les bois et apprenons à aimer Dieu dans Ses œuvres.

Floraire, Avril 1911.

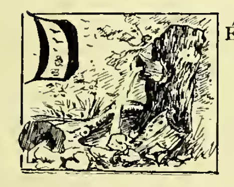




CHAPITRE PREMIER

Le printemps dans les prés, le long des haies, des murs et des taillis.

> Si vous voulez apprendre à vos enfants à penser des choses sérieuses, à connaître les saintes émotions, emmenez-les dans la nature et faites-leur respirer l'air libre des prairies.
>
> Richard JEFFRIES.



ÉJA le merle a chanté ; les jours grandissent, la neige diminue et, le long des pentes abritées, on voit les premières fleurs s'épanouir. Des enfants ont trouvé, dans la haie, des chatons de noisetiers jaunis et l'on affirme qu'aux lieux bien exposés il y a des corydales. C'est le cas de redire, avec Amiel :

> Cultivons avec soin les plus petits bonheurs,
> Sur nos rudes sentiers cueillons les moindres fleurs,

et de s'en aller errer dans la campagne.

Nous cueillerons certainement la primevère (*Primula acaulis*, **pl. 1**) qui, tout l'hiver durant, tente une appari-

tion du sein de son nid de feuilles. Dans les lieux abrités, sur le bord des torrents encaissés où le gel a moins de prise, sa grande fleur citron s'enhardit à se montrer dès la fin de l'automne. Si vous transportez sa touffe sur votre fenêtre (entre des double-fenêtres elle fait merveille) et que vous la placiez dans une soucoupe humide, elle fleurira de décembre jusqu'en mars. Dans nos jardins, elle varie sa couleur et il est peu de fleurs aussi polychromes que celle-là [1]. Elle affecte des teintes merveilleusement belles et qui, s'il s'agissait de plantes moins connues, placeraient la fleur de primevère au premier rang des plantes de jardin. Il en est de jaune orangé, blanc crème avec un œil orange, rose, rouge brique, cramoisi, pourpre, carmin, brun foncé, brun clair, grenat. Il en est de lilas, violet clair ou foncé, bleu de Prusse même. A Floraire, nous en cultivons une forme d'un bleu intense avec centre or, qui fait l'admiration de tous les visiteurs [2].

[1] Nos paysans de Blonay et des environs de Vevey disent que si l'on veut rendre roses les fleurs de la primevère jaune (qu'on rencontre d'ailleurs fréquemment, à l'état sauvage, à fleur rose, surtout dans l'Europe orientale, où cette teinte domine), il faut tondre la plante le jour de la lune noire (quand la lune est noire sur l'almanach). — Communiqué par M. S. Perron.

[2] Les Anglais sont arrivés à obtenir des primevères *(acaulis)* d'une grande beauté. Ils professent, pour cette fleur, un véritable culte et les cultivent par milliers dans leurs parcs et jardins où elles forment de merveilleux tapis. Les fleurs sont beaucoup plus grandes que chez le type et les couleurs extrêmement brillantes. La supériorité de ces fleurs ne tient nullement au climat, comme on le croit souvent, mais à la culture.

A Floraire, nous sommes parvenus à obtenir les primevères de Barr aussi belles que dans les jardins du Surrey, et cela parce que nous leur avons donné un sol riche et une situation mi-ombragée. Elles fleurissent, ici, dans les hivers doux, de novembre à fin mai.

Dès les premiers jours de février — et souvent déjà en décembre-janvier — le noisetier (*Corylus avellana*, **pl. 10**) entr'ouvre les chatons jaune soufre qu'il a préparés déjà depuis la fin de l'été précédent. Ces chatons représentent l'élément masculin, tandis que madame est un être grêle et effacé — fait rare chez le sexe auquel nous accordons la palme de la beauté — représenté par deux pistils rouge grenat filiformes et recourbés, rassemblés en petits bouquets et émergeant d'un bourgeon d'écailles.

Le noisetier joue un grand rôle dans le Folklore et dans tout ce qui se rapporte aux superstitions d'autrefois. Un certain abbé de Vallemont publia, en 1747, un traité sur la baguette divinatoire (*La Physique occulte*), et le Père jésuite Jean-François publia, en 1665 déjà, un volume in-4° sur l'art de trouver les fontaines, où il est fortement question de la baguette de noisetier. De nos jours encore, dans toute l'Europe, les chercheurs de sources se servent de la baguette de coudrier (noisetier). Voici, d'après M. Savoy, comment on opère dans le canton de Fribourg :

« Coupez une branche fourchue de noisetier d'un pied et demi de long, grosse comme le doigt ; prenez les deux branches de la fourche dans les deux mains, sans beaucoup serrer, de manière que le dessus de la main soit tourné vers la terre, que la pointe de la baguette soit parallèle à l'horizon. Il faut marcher lentement. Quand la baguette tournera, arrêtez-vous et creusez. Là doit se trouver une source cachée !! [1]. »

Le Révérend Friend, auteur d'excellents travaux sur

[1] Savoy, *Essai de flore romande*, p. 142.

le *Flowerlore,* donne un grand nombre de renseignements sur les légendes qui se rapportent au noisetier.

Les vieux Saxons le considéraient comme l'ombre du dieu Thor. Les Grecs attribuaient à son bois un pouvoir magique qui permettait de découvrir sources et trésors cachés. Cette science était appelée la *Rhabdomancie.* Les Romains brûlaient le bois de Corylus le soir des mariages, dans le but de préserver les époux du malheur [1].

On voit aussi, dans les prés bien exposés et libres de neige, les gentes pâquerettes (*Bellis perennis,* **pl. 2**) émailler la verte ou la fauve pelouse et sourire au soleil. Cette plante est bien connue des fleuristes, car on en possède plusieurs variétés à fleurs pleines ou semi-doubles qu'on cultive depuis des siècles dans les jardins.

Vers la fin du mois, et si la neige a décidément disparu, on trouvera, le long des talus abrités par les haies ou au sein de celles-ci quand elles sont épaisses et larges, ce gracieux corydale du printemps (*Corydalis cava,* **pl. 1**) que d'aucuns nomment fumeterre. Il en est de rouge sombre, de lilas, de rose clair et de blancs, et nos paysans romands le nomment la *Demoiselle des jardins.* Il fleurit de fin février jusqu'à la fin d'avril. Son tubercule est creux, ce qui le distingue du *Corydalis solida,* beaucoup plus rare chez nous, dont le tubercule est rond et entier.

On trouve, dans les buissons et les cailloux du Valais, une forme beaucoup plus élégante et délicate, le *C. australis,* dont les feuilles sont finement découpées,

[1] R^d^ H. Friend, *Flowers and Flowerlore.*

la grappe de fleurs munie de bractées beaucoup plus étroites, et les pétales d'un blanc lavé de rose ou bien d'un rose tendre.

Le mois de mars voit s'épanouir un beaucoup plus grand nombre de fleurs. C'est d'abord le tussilage ou pas d'âne (*Tussilago Farfara,* **pl. 2**), une peste pour le cultivateur parce que cette plante, première colonisatrice dans les boues, les sols lourds et mauvais, a pour rôle d'alléger la terre et de la rendre plus malléable et que, dans ce but, elle est pourvue de stolons énormes, vigoureux et envahissants, qui permettent à l'espèce de s'établir rapidement sur des ares de terrain sans qu'il soit facile de la détruire. Sous son nom vaudois de *Taconnet,* elle est recherchée par les herboristes et les mères de famille qui, à l'instar des vieux Romains, l'administrent aux personnes affectées de la toux.

Un parent du taconnet croît ici et là le long des ruisseaux et fleurit en mars-avril. C'est le *T. officinalis,* dont les fleurs, d'un violet sombre, forment des thyrses, ou grappes oblongues dressées, munies d'étamines blanches et s'élevant du sein des feuilles très larges ; ces feuilles sont les plus grandes de toutes les espèces de notre flore.

Dans les lieux cultivés et surtout dans les jardins potagers ou les champs en jachère, on trouve, en mars-avril, de très jolies petites fleurs bleues qui ne s'ouvrent qu'au soleil et étalent sur le sol les rameaux grêles et élégants de la plante. Ce sont des véroniques annuelles, et il en est plusieurs espèces, qui sont très voisines. Celle dont nous donnons la figure est le *V. hederæfolia,* **pl. 2.**

Les scilles (*Scilla bifolia,* **pl. 3**) commencent en mars

à sortir du sol et à étaler leurs charmes discrets. Le nôtre croît dans les vergers, sous les pommiers et les poiriers, ou bien encore dans les taillis et sur les talus mi-ombragés. Son gracieux épi bleu ne frappe pas les regards et ne brille guère, si ce n'est quand il est encadré par la teinte citron des primevères. Dans l'espèce orientale *(S. sibirica),* la fleur plus grande a une teinte d'un bleu exquis, du bleu du *Gentiana verna,* tandis que l'espèce méridionale *(S. italica)* est d'un bleu grisâtre moins beau. Il y a toute une collection de scilles rustiques qu'on peut cultiver dans les lieux ombragés et les sous-bois ; ils font, au premier printemps, le plus grand plaisir. L'un d'eux, *Scilla nutans* (le *Blue bell* des Anglais), est l'une des plantes les plus précieuses pour la garniture des sous-bois. Les paysages boisés de l'Angleterre et de l'ouest de la France sont, dans les mois d'avril et de mai, complètement tapissés de myriades de ces grappes bleues, en sorte que, du train qui passe, on voit ces ondes bleues qu'on prendrait pour la mer d'azur si elles n'étaient encadrées et recouvertes par les arbres.

Dans quelques vergers de la Suisse romande on rencontre le *Scilla amœna,* d'origine probablement étrangère, dont les fleurs, d'un bleu violet plus foncé, sont plus ouvertes, plus arrondies et peu nombreuses et sont distantes sur la grappe.

La nivéole (*Leucojum vernum,* **pl. 3**) est voisine du perce-neige *(Galanthus nivalis).* La première croît dans les bois frais et montagneux et apparaît dès que la neige a disparu ; on la cultive dans tous les jardins, où elle est recherchée à cause de sa précocité. Le second, qui est plus rare en Suisse et qui appartient plutôt à l'Europe

méridionale, a la fleur d'un blanc plus pur, les trois pétales [1] intérieurs échancrés et marqués d'une tache verdâtre. On possède déjà d'assez nombreuses espèces de Galanthus dans les jardins ; ils nous viennent généralement d'Orient, où le genre est très répandu. L'horticulture a produit un monstre à fleurs pleines, qui n'est pas trop laid et peut être admis même par les hommes de goût.

Le long des haies s'épanouissent les premières violettes, douces fleurs qui ont conquis l'estime générale et dont s'est emparé le monde horticole pour modifier, triturer, améliorer — oh ! combien ! — pour embellir l'espèce. Il y a près de cinquante variétés diverses de violettes dans les catalogues des marchands fleuristes et les cultivateurs du Midi, surtout d'Hyères et de ses environs, en font beaucoup d'argent tout l'hiver durant. Notre petite violette sauvage (*V. odorata*, **pl. 2**) a pourtant beaucoup de charmes. Mais n'allez pas la confondre avec ses stupides cousines les *V. hirta, collina* et autres, qui forment de larges colonies dans les prairies ensoleillées, mais n'offrent aucun parfum.

Croiriez-vous que la racine de la violette odorante est vomitive et qu'elle est considérée, dit Héraud, comme le meilleur succédané de l'Ipéca ? Nous savons tous, d'autre part, que ses fleurs sont un remède populaire qui est journellement employé comme béchique et émollient.

[1] Ce que je nomme ici des pétales, c'est en réalité les divisions du périgone. Mais, pour ne pas insulter à la mémoire de feu mon ami Alphonse Karr, qui avait toute pédanterie en sainte horreur, et pour me faire mieux comprendre du grand public, je commettrai ainsi quelques petites fautes de rhétorique scientifique.

C'est encore en mars que s'organisent les promenades dans les bois montagneux, à la recherche du Bois-Gentil (*Daphne Mezereum*, **pl. 4**). Qui décrira le plaisir des jeunes — et des vieux aussi — à la vue de ces rameaux dressés, tout entourés de leurs fleurs rose lilacé et répandant autour d'eux le parfum le plus délicat ? Ils se cachent dans l'intérieur du bois, il est vrai, aimant à se faire protéger par les ronces et les épines, mais, que bien, que mal, on arrive toujours à en avoir quelques branches. Il faut se garder de trop en cueillir, car la plante n'est pas si commune qu'on puisse impunément en diminuer les chances de reproduction. Quant à ceux qui l'arrachent pour la transporter dans leurs jardins, je tiens à dire qu'ils font un effort inutile, car c'est à peine si la plante, arrachée en plein état de floraison, survit deux fois sur cent à la transplantation. Le mieux est de l'élever par semis, ce qui est un procédé lent, mais certain.

On cultive dans les jardins plusieurs formes de Bois-Gentil, dont une à fleurs doubles roses, une à fleurs blanches, une autre à fleurs blanches doubles et une dernière à feuilles panachées. Celle-ci est plus rare, je ne l'ai jamais vue, mais nous cultivons les trois autres à Floraire, et je puis affirmer que c'est un beau tableau que celui de ces différents daphnés en fleurs qui aux premiers beaux jours de mars ne se contentent pas de réjouir les yeux, mais encore embaument l'atmosphère. Ces variétés se greffent sur le type et, comme lui, peuvent, dans les jardins, atteindre deux mètres de hauteur.

Le *Daphne Laureola* (**pl. 4**) est un arbuste à feuilles persistantes, qui hante les bois calcaires des régions montagneuses, dans les pentes ombragées et chaudes.

Son feuillage, orgueilleux et superbe, constitue sa seule décoration, à moins qu'on n'y ajoute les riches baies noires et luisantes qui l'ornent en automne et rachètent le peu d'éclat de ses fleurs vert jaunâtre et peu odorantes. Le Bois-Gentil, lui, enveloppe en automne ses tiges florifères de baies rouge vif, tandis que celui-ci les revêt de deuil. Tous deux — tous les daphnés d'ailleurs — sont vénéneux, et il est presque dangereux d'en tenir des rameaux à la bouche. J'ai décrit dans la *Flore alpine* les trois autres espèces de daphnés de notre pays, les *D. alpina, cneorum* et *striata,* qui appartiennent à la flore des montagnes.

Il est, dans notre Suisse romande, un coin béni du ciel, chéri des poètes et des artistes, à l'abri de la foule cosmopolite, un vallon discrètement étalé au soleil du bon Dieu, un coin que hante la Muse et que Flore a plus spécialement doté de ses biens : c'est le vallon de St-Loup, près La Sarraz. Dans notre enfance, nous y allions en séjour et l'avons fouillé dans tous les sens pour en connaître l'étrange état géologique et les richesses paléontologiques aussi bien que botaniques. Il y a là, au premier printemps, une vraie harmonie de couleurs et de renouveau. On y cueille dans les taillis le bois-gentil, la pervenche en trois couleurs, l'hépatique bleue, blanche et rose, la sylvie blanche et la jaune. Et sur les pâturages secs des rochers on récolte cette merveille des sols jurassiques, la belle pulsatille violette au cœur d'or. Cette anémone (*A. Pulsatilla,* **pl. 4**) est bien la plus riche des fleurs de nos printemps. Je ne connais rien qui puisse lui être comparé, et il me souvient qu'enfant de onze ans, je n'en pouvais détacher mes yeux lorsque je la vis pour la première fois. Cette belle fleur

n'est point commune en Suisse ; elle y est spéciale au pied du Jura, ici et là, pas partout.

On la retrouve, en France, dans la Côte-d'Or et dans plusieurs départements orientaux. En Valais, elle affecte une forme différente : sa fleur est d'un violet sombre, penchée vers le sol et sa corolle est plus petite ; c'est alors l'*A. montana*. En Auvergne et dans le Lyonnais, la fleur est d'un rouge grenat extrêmement beau, veloutée, grande, et Lamark l'a nommée *Anemone rubra*. Dans le nord sa fleur grandit, s'élargit, s'étale en roue ; elle prend la teinte lilas bleu et devient une déesse magnifique ; c'est l'*A. patens*.

Toutes ces pulsatilles, d'autres encore, et leurs variétés à fleurs blanc pur ou jaune clair, se cultivent aisément. Nous les tenons, à Floraire, dans la situation ensoleillée qui leur convient, l'*A. montana* dans un sol dépourvu de calcaire, mais toutes les autres dans notre sol morainique ordinaire. Elles s'élèvent facilement par semis et fleurissent, dans les lieux abrités, dès les premiers jours de mars.

C'est dès le commencement de mars qu'on cueille, sous tous les taillis frais, le long des haies, dans les prés montagneux, la délicieuse petite anémone sylvie (*A. nemorosa,* **pl. 5**) dont les milliers de fleurs blanc rosé, parfois rose vif à l'extérieur, égaient nos paysages à ce moment-là. C'est une jolie plante dont la souche tubéreuse et horizontale tapisse le dessous du sol et y forme de vrais tissus aux mailles énormes. On la cultive dans nos jardins, où sa place est naturellement dans les lieux ombragés qu'on veut égayer au printemps, et l'on en possède même plusieurs variétés à fleurs diversement colorées en rose, en rouge et même en bleu *(A. Robinso-*

niana) et à fleurs doubles et pleines. Sa congénère à fleurs jaune vif (*A. ranunculoides*, **pl. 5**) croît dans les sols sableux et frais, dans les prés légèrement humides. On connaît une hybride *(A. intermedia)* qui tient le milieu entre les deux espèces et que nous avons grand peine à faire prospérer à Floraire.

Cependant, dans les saulnaies, les branches commencent à gonfler leurs bourgeons et nous entendons déjà les abeilles butiner. Ce sont les chatons qui se montrent, les fleurs mâles ou les fleurs femelles, ramassées en boules ovoïdes qui contiennent, les uns les seuls pistils, les autres les seules étamines. Il en est de jaune d'or ; ce sont ces messieurs ; ils offrent généreusement leur pollen aux abeilles qu'on voit rentrer à la ruche les pattes chargées de butin. Il en est de grises et même de gris sombre ; ce sont ces dames qui attendent que le vent fasse tomber sur elles la pluie d'or que leurs époux produisent en si grande abondance (**pl. 10**).

A propos de pollen que les arbres (saules, peupliers, surtout les conifères) répandent à profusion dans l'air, on peut citer l'exemple suivant qui prouve comment la nature a pourvu à la reproduction de l'espèce :

Il y a quelques années, une caravane de membres du Club alpin se trouvant surprise en mars par la pluie, sur le Salève, constata, à son retour à Genève, que les vêtements étaient chargés de poussière jaune. On étudia cette poussière au microscope et l'on trouva qu'il s'agissait de millions de grains de pollen des sapins et des pins dont l'air était chargé et qui furent ainsi ramonés par les gouttes de pluie.

Dans les taillis secs et surtout calcaires on voit sortir, aux tout premiers beaux jours, s'élever d'entre les

feuilles mortes et les soulever, puis se dresser en scorpion et enfin en grappe érigée, une plante poilue, à la feuille souvent maculée, à la tige brunâtre, qui porte à son extrémité (elle a 10 à 20 centimètres de haut, tout au plus) des fleurs étranges, les unes d'un rouge ardent, les autres bleu violacé ou violet sombre. C'est une boraginée, une sorte de myosotis géant et paradoxal, la *Pulmonaire* (*Pulmonaria officinalis,* **pl. 5**). Les Piémontais la tiennent en haute estime à cause de ses propriétés pectorales, mais je ne sache pas que nos Suisses l'aient jamais utilisée. Il est vrai que M. Savoy a dit :

La fleur des champs révèle
En son nom gracieux
Le souvenir fidèle
Du patois des aïeux.

Il nous a donné un livre charmant sur les vertus des plantes et leurs noms patois, affirme que, chez lui, on mange les feuilles de la pulmonaire en légume vert, comme les épinards [1].

J'ai parlé des douces hépatiques qu'on va cueillir à Pâques avec les pulsatilles (ces *Pasque flowers* des Anglais). L'*Anemone Hepatica,* **pl. 6,** est nommée chez nous *fille avant la mère,* parce que ses fleurs apparaissent avant les feuilles. Dans les lieux bien abrités, on la voit fleurir avant le 15 mars. Elle hante les taillis caillouteux des régions montagneuses et n'est nulle part aussi belle que dans le sol calcaire et surtout dans le

[1] H. Savoy, *Essai de flore romande.*

Jurassique. En général, les anémones ont, à mi-hauteur, sur la tige, une collerette feuillée qu'on nomme involucre et qui leur tient lieu de calice ou d'enveloppe protectrice avant l'éclosion de la fleur. Ici, cette enveloppe entoure immédiatement la corolle et se trouve directement sous les sépales ou pétales, comme vous le préférerez, composant l'enveloppe florale. Les feuilles de l'hépatique sont rouge-brun en dessous et ont la forme du foie, d'où le nom de la plante, et ses fleurs, généralement bleu lilacé, sont parfois blanc pur, rose clair ou rose vif. Dans les vallons de Bex, de Saint-Loup, dans les environs de Tourtemagne en Valais, on trouve toutes les teintes de l'hépatique et l'on peut en faire des bouquets très variés comme coloris.

La plante est très cultivée dans les jardins et cela depuis plusieurs siècles. On en possède des variétés à fleurs doubles et à fleurs pleines, dans les teintes bleues et rose vif. La forme à fleurs blanches doubles, que je me souviens fort bien avoir vue à Zurich, en 1871, dans le jardin Roemer, avait disparu des cultures jusqu'au moment où l'horticulture hollandaise nous l'a rendue. Dans les campagnes vaudoises et dans le nord de la France, on fait, de ces variétés à fleurs pleines, des bordures superbes qui, au premier printemps, sont la gloire des jardins.

La *Ficaire* (*Ficaria ranunculoides*, **pl. 6**) est un bouton d'or à la fleur jaune luisant qui brille au premier printemps (mars-avril) dans les prés gras et les jardins, où elle constitue une herbe envahissante. Sa fleur, si vivement colorée, est un bel ornement de la nature, et luit comme autant de points d'or dans l'émeraude de la prairie.

On en possède une forme à fleurs pleines et une autre à fleurs jaune paille presque blanche. Dans le

Midi, on la rencontre sous une forme plus grande, c'est le *Ficaria grandiflora*.

J.-J. Rousseau a popularisé la pervenche bleue ; elle est devenue la fleur du citoyen de Genève. Isabelle Kaiser, dans ses vers, nous parle à tout propos des yeux de pervenche de son aimé ; la pervenche doit donc être bleue. Or, elle ne l'est pas toujours ; elle est même très loin de l'être, malgré le dictionnaire de Larousse, qui dit que la petite pervenche est à fleurs bleu foncé. Fréquemment des lecteurs m'ont écrit pour me demander pourquoi la pervenche est tantôt rouge, tantôt bleue, tantôt blanche, sans que j'aie jamais pu satisfaire à leur curiosité. Il n'y a pas ici, comme pour l'anémone des Alpes et la soufrée, une question d'influence du sol, puisqu'on trouve indifféremment les trois couleurs dans le même terrain. La forme blanche pourrait, au besoin, être considérée comme un cas d'albinisme, ce dont je doute d'ailleurs. Je ne sache pas qu'on ait rien publié sur ce sujet.

La pervenche (*Vinca minor*, **pl. 7**) croît sous les taillis et le long des haies ; elle vit en larges colonies à fleurs unicolores, car il est très rare de la trouver en mélange de couleurs. Dans certaines contrées, elle est rouge (d'un rouge lie de vin, d'un rouge plutôt violet), tandis que dans d'autres elle est toujours bleue ou toujours blanche. Elle fleurit du tout premier printemps à l'été et quelquefois de nouveau en automne.

Elle est utilisée en médecine comme astringent et l'on cite plusieurs usages auxquels elle est employée [1].

[1] H. Correvon, *Le Jardin de l'Herboriste*. — A. Héraud, *Dict. des plantes officinales*.

Dans les jardins, on la cultive très fréquemment, car elle est propre à garnir les sous-bois, les bosquets; on en fait des bordures, des tapis, voire des pelouses dans les endroits ombragés. On cultive des formes à fleurs bleues et rouges doubles et à feuilles panachées.

Les littérateurs considèrent la pervenche comme l'emblème de l'amitié et aussi de la fidélité. En Belgique, elle était regardée comme celui de la virginité, et il était d'usage de la répandre, au moment des noces, sous les pas des épousés. Les Anciens en tressaient des couronnes pour leurs morts. Les vieux Celtes la tenaient pour sacrée aux yeux des sorciers, d'où le nom de violette des sorciers qu'elle porte encore dans certaines parties de la France et dans les contrées celtiques de l'Angleterre.

La grande pervenche (*Vinca major*) est une espèce méridionale qu'on rencontre au Tessin et dans l'Italie supérieure. On la trouve ici et là dans la Suisse romande, mais elle paraît y être échappée des cultures [1]. On la cultive fréquemment dans les jardins où elle se contente de peu et garnit les lieux arides et donne, toute l'année durant, ou à peu près, ses belles fleurs bleues. On en possède trois variétés aux feuilles diversement panachées.

C'est encore en mars qu'on voit briller, comme autant d'astres d'or, les fleurs de la *Potentille printanière* (*P. verna*, pl. 7) qui tapisse les pentes sèches, les gazons

[1] L'éditeur Alexandre Jullien m'affirme que la grande pervenche croît naturellement au nord des ruines du Château de la Soie au-dessus de Sion et dans plusieurs autres localités valaisannes et la Flore du Valais de Rion l'indique comme « commune dans la plaine du Valais ».

arides, les vieilles murailles et les rochers, au tout premier printemps. Il y a beaucoup de potentilles dans notre Europe moyenne et l'on en compte, en Suisse, plus de trente espèces. Les unes sont à fleurs blanches; elles sont plutôt rares chez nous où la presque totalité des fleurs de potentilles revêtent une robe jaune.

C'est le *pentaphyllon* des anciens, le *cinquefoil* des Anglais que les vieux Bretons suspendaient à leurs portes pour se préserver des maléfices des sorcières.

Dans les vignes et les cultures, on fait la guerre à la *Potentille rampante* (*P. reptans*) qui envahit rapidement les sols compacts et devient encombrante. On en cultive, dans les jardins, une variété à fleurs pleines qu'on place dans les lieux arides, sur les murs et dans les endroits qu'on veut rapidement animer de végétation. La fameuse *tormentille* des pharmaciens, que Kneipp tenait en si haute estime pour ses cures, croît dans les lieux humides et n'a que quatre pétales, ce qui la distingue d'emblée de toutes les autres potentilles, qui en ont cinq.

L'Himalaya nous a donné deux potentilles superbes dont on ne saurait trop vanter les mérites comme plantes décoratives et comme fleurs à bouquets. Ce sont les *P. atrosanguinea,* dont les fleurs sont rouge sang foncé, presque grenat, et dont le feuillage aromatique répand un parfum de fraises, et *P. Nepalensis,* aux fleurs d'un rose incarnat intense. L'horticulture s'est emparée de ces deux excellentes plantes vivaces et en a obtenu de nombreuses variétés qui, croisées avec le *P. recta,* plante dressée, aux fleurs jaune clair, qui croît en Valais et dans tout le Midi, ont donné les potentilles des jardins, très populaires il y a 5o ans.

La fin de mars voit éclore, dans les jardins et le long des haies, surtout dans les sols cultivés, cette herbe très commune qui a une odeur désagréable et dont les fleurs, d'un carmin purpurin, sont une jolie parure de premier printemps pour les sols nus. C'est le *Lamier pourpre* (*Lamium purpureum,* **pl. 8**), dont vous avez certainement déjà demandé le nom à vos amis botanistes et qui foisonne par places à tel point que le paysage en devient rose.

En 1900, à la suite des fouilles pratiquées par l'association *Pro Aventico,* on pouvait voir, au mois d'avril, de vrais champs de lamier recouvrant le sol fraîchement remué dans les environs d'Avenches. Le long des murs et des haies, le lamier prend un autre aspect et diffère du précédent en ce que les tiges sont moins élevées, moins ostensiblement carrées et en ce que les fleurs sont plus longues, d'un carmin plus intense, plus velouté ; la grappe de fleurs, au lieu d'être pyramidale, est ramassée au haut de la tige. C'est alors le *L. amplexicaule,* un peu moins commun que son congénère.

Dans les lieux cultivés, et plus spécialement dans les vignes et les vergers, on voit apparaître une petite grappe bleu indigo, à l'odeur de prune, que quelques enfants vont ramasser pour teindre en bleu les œufs de Pâques. C'est le *Muscari racemosum,* **pl. 8,** jolie liliacée bulbeuse, qui doit avoir été introduite dans notre Europe moyenne par les cultures [1], car le genre appartient à l'Orient et aux régions méditerranéennes. Dans les champs et les moissons on rencontre, en mai-juillet,

[1] Dr H. Christ, *La flore de la Suisse et ses origines,* p. 521.

son congénère, le *M. comosum*, dont les épis ont deux sortes de fleurs et sont surmontés par un toupet bleu, sorte de huppe terminale qui lui donne un aspect étrange.

Le *Gouet* (*Arum maculatum*, **pl. 11**) est l'une des rares Aroïdées de nos pays tempérés et l'une des espèces les plus curieuses de notre flore. C'est une plante des haies et des taillis dont la racine tubéreuse s'enfonce très profondément dans le fouillis des racines d'arbustes protecteurs et dont la fleur est mystérieusement cachée au fond d'une enveloppe vert clair, sorte de cornet dressé qu'on appelle spathe, qui l'entoure et la recouvre entièrement. Les fleurs mâles forment une massue lisse d'un violet vineux, et les feuilles sont groupées à sa base ; à l'automne, on voit sortir du capuchon flétri et disparu un épi de baies rouge ardent d'un très bel effet. Le gouet se nomme *pied-de-veau* en France et dans quelques parties de la Suisse romande.

Cette plante offre ceci d'intéressant qu'il se dégage dans sa fleur, au moment de l'émission du pollen et de la fécondation, une chaleur parfois intense. Chez les espèces exotiques, cette chaleur est telle qu'à ce moment-là on ne peut tenir le spadice (épi floral) entre ses doigts. Une espèce voisine du nôtre et qu'on rencontre dans le midi et dans l'ouest de la France, l'*A. Dracunculus* ou *Serpentaire*, est célèbre par l'odeur fétide (de viande corrompue) qui s'échappe de sa fleur au moment de l'anthèse et dont le but est d'attirer les insectes auxiliaires de sa fécondation, en l'espèce les mouches à cadavres.

Dans le Midi et en Italie on rencontre un gouet plus fort et dont les feuilles, qui naissent en automne, sont

d'un vert plus foncé, plus luisant que le nôtre, avec des veines blanches qui le rendent très ornemental, en sorte qu'on cultive cet *Arum italicum* dans nos jardins où sa verdure est une précieuse ressource en hiver et jusqu'en juillet. Alors s'élèvent de beaux épis de baies rouge ardent, plus apparents encore et plus décoratifs que ceux de notre gouet commun. Cet *A. italicum* est une plante solide qui se plaît à l'ombre et exige seulement un sol profond.

Les Anglais font grand cas du gouet auquel ils donnent plusieurs noms : Lords and Ladies, Cows and Calves, Parson in the Pulpit, Wake-robin, Cukoo-pint et même Gethsemané, parce que la légende veut que la plante ait fleuri au pied de la Croix du Calvaire. Friend nous dit que le gouet est l'emblème de l'ardeur (à cause sans doute de la chaleur qu'il développe à son anthèse).

C'est maintenant le tour des narcisses jaunes, que nous nommons à tort, nous autres Romands, des jonquilles [1] (*Narcissus Pseudo-Narcissus*, **pl. 9**).

C'est la fleur du printemps, la fleur populaire par excellence. Elle appartient aux régions montagneuses et au plateau suisse ; on la trouve dans toute la France, en Angleterre où elle fait la gloire des prairies, surtout dans le Devonshire. A Genève on voit, en mars, de vraies caravanes quitter la ville et s'en aller en Savoie ou au Jura pour *cueillir la jonquille* dont on rapporte

[1] La jonquille *(Narcissus Jonquilla)* est une plante méditerranéenne qui croît dans les prés du Midi ; elle appartient au groupe des narcisses parfumés, et offre une hampe multiflore dont les fleurs, d'un beau jaune, sont délicieusement odorantes. C'est l'une des meilleures plantes à cultiver.

à pied, à bicyclette, en auto ou en voiture, de vraies moissons, en sorte que l'espèce est menacée dans son existence même. Elle n'est point commune, et même dans les régions qu'elle habite de préférence, elle vit par colonies. Il ne lui arrive pas, comme à son frère le vrai narcisse, de former le fond de la végétation sur certaines pentes montagneuses, et si elle est répandue sur la plus grande partie de l'Europe, elle ne foisonne nulle part, sauf dans certains parcs et jardins anglais où elle a été introduite.

Chose curieuse, dans certaines contrées, au-dessus de Bex, de St-Maurice, ici et là en Savoie et en France, on rencontre la forme à fleurs très pleines dans des pâturages éloignés de toute habitation. Dans la Suisse centrale, j'en ai vu des bouquets cueillis dans la montagne et dont les fleurs étaient très doubles. Explique qui pourra ce phénomène, qu'on peut rapprocher de celui des anémones du Midi, à fleurs doubles, vivant sur des terrains où certainement il n'y a jamais eu de cultures.

Les Anglais professent un véritable culte pour le narcisse jaune qu'ils nomment *Daffodil,* altération du nom asphodèle. C'est par millions que les bulbes en sont plantés dans le Royaume-Uni et dans les colonies non tropicales. De même que le rhododendron, le pois de senteur, le daffodil est une nécessité dans la vie anglaise. Les gazons des grands parcs, publics et privés, les terrasses, les pentes de verdure, tout au printemps est tapissé de daffodils, dont l'horticulture a d'ailleurs obtenu de nombreuses variétés. Miss Willmott, qui possède l'un des jardins les plus fleuris d'Angleterre, a grandement contribué au développement de ce goût, et

son « Album des jardins de Warley » leur a créé une place à part dans le monde des jardiniers [1].

Shakespeare a chanté le daffodil :

« That come before the swallow dares, and take
« The winds of march with beauty. »

Dans la maison princière et extrêmement intéressante de Sir Frank Crisp à Henley, il y a un hall grandiose en bois sculpté dont l'idée originale part d'un passage de Shakespeare et où l'on a mis les moines à toute sauce, étant donné que la propriété est une ancienne abbaye. Dans la galerie, les mois de l'année sont représentés par des fleurs, et celui de mars a comme emblème un daffodil, le mois de janvier ayant l'hellébore et celui de février le perce-neige.

On cultive un très grand nombre de variétés de narcisses, et les catalogues hollandais et anglais consacrent aux daffodils de vrais chapitres. Les Van Tubergen de Haarlem, dont les jardins remontent au siècle où la tulipomanie régnait sur la Hollande; les Barr and sons à Ditton dans le Surrey, le Rév. pasteur Engleheart de Clarendon ont fait de « l'amélioration » du narcisse et du pseudo-narcisse des branches de leur activité.

Miss Willmott, dont je parle plus haut, a bien voulu doter le jardin de Floraire d'une collection de ses variétés anglaises et nous avons ainsi formé, dans ce qui reste de pré autour de notre établissement horticole, de gentilles colonies de ces « belles du printemps ». Nous augmentons chaque automne ces plantations, en sorte

[1] Warley Garden by miss Willmott, B. Quaritch, Ed., Londres, 1909.

que nos petites prairies offrent un coup d'œil superbe en mars-avril.

Malheureusement nous sommes envahis, dans le canton de Genève, par deux abominables coléoptères de la tribu des Cétoines, qui dévorent la fleur pour en extraire le pollen. Les noms de ces malfaiteurs sont : *Tropinota hirtella* et *Oxythyrea strictica*. Ce sont bêtes malfaisantes et indestructibles, car nous' avons tout essayé sans parvenir à amoindrir cette race, alors même que, tout le jour durant, on les ramasse et on les tue. Dès que les fleurs de dent-de-lion s'épanouissent, leurs ravages sur nos narcisses s'atténuent, car ces bêtes, qui recherchent surtout les fleurs jaunes, sont attirées par elles comme par le soleil.

Emaillez vos prés de pseudo-narcisses, ô vous tous qui aimez le renouveau qu'apporte le printemps et qui avez soupiré après lui durant le long et sombre hiver. Plantez-en partout et ne craignez pas d'être envahis par ces douces nymphes des prés verts, qui n'ont rien du vaniteux héros mythologique dont elles portent le nom [1].

Le mois d'avril est glorieux pour la flore des prés ; toutes les teintes de la palette créatrice éclatent entre les verts gazons. Tandis que les violettes, parfumées ou non, les pâquerettes roses ou blanches, les primevères jaune pâle, les scilles, les ficaires, toutes les fleurs de mars continuent à les émailler, on voit s'élever du sol et sourire au soleil déjà plus puissant, les *Primevères officinales* (*Primula officinalis*) — le *cowslip* des Anglais

[1] Les catalogues hollandais offrent des bulbes de narcisses et pseudo-narcisses à des prix extrêmement bas, par ex. 3 fr. 75 le cent, 33 fr. le mille.

— et leurs cousines les primevères élevées *(Pr. elatior)* — l'*oxlip* des Anglais. — La première a les fleurs penchées, agréablement odorantes, la corolle jaune vif un peu fermée et munie de taches orangées à la gorge; la seconde a les fleurs plus grandes, d'un jaune pâle, à corolle presque étalée avec de petites macules jaune vif. Elles croissent dans les prés, et le *Pr. elatior* plus spécialement près des ruisseaux et dans la région montagneuse. La première est la plante de la plaine, la seconde celle de la montagne [1]; mais elles se rencontrent volontiers dans les lieux frais et s'y mélangent entre 500 à 1500 mètres d'altitude [2].

Les teintes jaunes de ces primevères sont relevées par le lilas intense des Cardamines (*Cardamine pratensis*, **pl. 14**), qui hantent les prés frais et humides et dont les fleurs offrent l'une des plus belles teintes de la nature. Les anémones sylvie et renonculoïde sont encore en fleurs, ici et là, mais la plante la plus brillante, celle dont les fleurs éclatent avec le plus de puissance, c'est le *Populage* (*Caltha palustris*, **pl. 12**). Le jaune dont sa robe est teinte est le plus chaud, le plus violent qui se puisse imaginer. Ces fleurs, séchées et mêlées à l'alun, colorent elles-mêmes en jaune; elles n'ont pas de co-

[1] Nous avons donné toutes les deux dans la *Flore alpine*, pl. 71.

[2] Ces Primevères se sont parfois hybridées entre elles et avec l'*acaulis*, de sorte qu'on en rencontre des formes intermédiaires. C'est l'*acaulis* qui, en Angleterre, joue le rôle politique qu'on sait: elle est l'emblème de la ligue politique la *Primerose league*. Au jour anniversaire de Beaconsfield (15 avril), sa statue, sur la place de Westminster, disparaît sous des montagnes de Primevères jaunes et chaque membre du parti conservateur, depuis le conducteur de tramway ou l'humble mineur, depuis le modeste cheminot jusqu'aux pairs du royaume, arbore à sa boutonnière la fleur de Primevère.

rolle, mais l'enveloppe florale, si fortement constituée et si richement colorée, leur en tient lieu. On le nomme aussi *Souci des eaux* et *Fleur des grenouilles*, parce que dès que vous l'apercevez, vous pouvez être certain que la place est humide et marécageuse. La plante forme une touffe à la verdure fraîche et gaie, à la tige creuse et charnue, et produit de nombreuses fleurs de ce ton chaud si cher aux coloristes. Si vous désirez en emporter une gerbe, prenez les fleurs encore en boutons car l'enveloppe florale est très éphémère. C'est d'ailleurs une fleur qui se comporte mal en bouquets et dans l'eau.

On cultive, dans les lieux humides de nos jardins et dans les pièces d'eau, le populage à fleurs pleines (*Caltha palustris fl. pl.*) et plusieurs espèces voisines du nôtre. Nous avons, à Floraire, une espèce à fleurs blanches qui est très remarquable et vient de la Californie du Nord, c'est le *C. leptosepala*.

Le *C. polypetala*, de Perse, est une espèce gigantesque qui fut introduite en Angleterre par sir Edmond Loder, dans son superbe parc de Leonardslee, où la plante a si bien prospéré qu'elle recouvre le bord de ses trois lacs, où elle atteint 80 centimètres de hauteur et porte des feuilles aussi grandes que les rhubarbes. La fleur est en proportion et d'un jaune orangé très vif. A Floraire, où nous la cultivons dans le marais, elle est loin de prendre de telles proportions, bien qu'elle y soit déjà très grande.

Le *Populage* (*Marsh Marygold* ou *Bull's Eye* des Anglais) passe, dans le Devonshire, pour enivrer l'homme qui mange ses feuilles. Son nom français lui vient de ce que celles-ci offrent quelque ressemblance avec celles

du peuplier. C'est d'ailleurs une plante apéritive et révolutive dont les Piémontais[1] mangent les boutons conservés à la façon des câpres dans le vinaigre.

C'est décidément la couleur jaune qui commence à dominer dans les prés, la teinte chère à nos amis les Anglais[2]. Les gros capitules des *Dents-de-lion* (*Taraxacum dens leonis*, **pl. 13**) scintillent de toutes parts et éclairent le paysage.

La dent-de-lion est bien connue de tous et ce serait faire injure à nos lecteurs que de la leur décrire. N'empêche qu'un de nos amis de Birmingham, ayant à sa boutonnière une gigantesque et brillante fleur de cette composée vulgaire, se vit complimenter par l'un de ses voisins qui lui en demanda le nom. — Oh! vous avez là une fleur superbe, quelle est-elle? — *Taraxacum dens leonis*. — Comment dites-vous? voulez-vous m'en écrire le nom, s. v. p., je voudrais la demander pour mon jardin; on la trouve chez nos horticulteurs? — Mais oui, sans doute. — Est-elle rustique et supporte-t-elle nos brouillards? — Sans aucun doute. — Oh c'est merveilleux; et, dites-moi, comment se cultive-t-elle? — Dans un bon sol profond, au grand soleil. — Mais, mais, je ne comprends pas que cette plante ne soit pas plus répandue! comment la multiplie-t-on? — Par semis, tout simplement. — Oh! je vais ce soir même en commander chez X.; mais, dites-moi, n'a-t-elle pas de nom anglais? — Si, c'est la « Dan-

[1] H. Correvon, *Le jardin de l'herboriste*, p. 73.

[2] A ce sujet, je questionnais un jour le savant anglais Sir John Lubbock (Lord Avebury) sur le motif pour lequel ses concitoyens recherchaient autant la couleur jaune, c'est, m'a-t-il répondu, que nous avons peu de soleil et que le jaune en est l'expression.

delion » ! — Tête de l'amateur qui, pendant plusieurs mois, n'adressa plus la parole à son malin voisin.

Et, pour prouver que cette fleur n'est insignifiante que parce qu'elle est commune et que, si elle venait d'Australie, elle se vendrait au poids de l'or, voici encore une petite anecdote absolument authentique : En 1870, une dame russe habitant Genève fût rencontrée dans un pré, assise sur un pliant et contemplant une touffe de dent-de-lion en train d'entr'ouvrir sa première fleur. — Que faites-vous donc là ? lui dit une de ses amies qui passait sur la route. — J'attends l'épanouissement de cette fleur de lis jaune ! —

Il est de fait que cette plante est fort commune, grâce à sa force d'expansion, due à ses graines fines que surmontent des aigrettes très légères et admirablement constituées pour voler. Elle se répand par les cultures et la civilisation l'emporte avec elle sur toutes les parties du monde tempéré. La preuve en est qu'en 1838, le Prodromus[1] nous dit que la dent-de-lion habite les prés de l'Europe, de l'Asie occidentale et de l'Afrique du nord et que, en 1895, l'Index Kewensis nous donne cette plante comme répandue dans toutes les régions tempérées des deux hémisphères.

C'est d'ailleurs une plante utile, comme fourrage d'abord, puis comme aliment car on en fait, au premier printemps, un usage considérable chez les peuples de race latine, où on la mange en salade et surtout en légume vert. Elle est saine, dépurative, tonique et digestive ; ses feuilles s'emploient dans les affections du foie

[1] De Candolle, *Prodromus,* VII, p. 145.

et les maladies de la peau. Elle est également diurétique, d'où son nom vulgaire de pissenlit.

J'ai reçu à plusieurs reprises, du Jardin botanique de Tokyo, des graînes de dent-de-lion à fleurs blanches; j'ai pu, une seule fois, les amener à fleurir; le blanc n'est pas très pur bien que parfaitement caractérisé. Malheureusement je ne suis pas parvenu à conserver cette plante que des ouvriers, ou des visiteurs bienveillants parfois, m'ont toujours arrachée comme mauvaise herbe, même alors qu'on l'entourait de pierres, ou d'une barrière quelconque pour la protéger!

Le long des haies et des broussailles, sur les talus bien exposés, vous voyez, dans les mois d'avril et mai, paraître une fleur d'un lilas bleuâtre, au feuillage velu grisâtre, mollement denté, aromatique; c'est le *Lierre terrestre* ou *Serette* (*Glechoma hederacea,* **pl. 13**), plante commune, répandue sur toute l'Europe et l'Asie tempérée et froide, de la province Ibérique au Japon et de la Scandinavie à la Grèce. Les herboristes le tiennent en estime et le récoltent pour l'utiliser contre la toux et les affections des voies respiratoires. Deux variétés, dont l'une à feuillage panaché et l'autre à fleurs rose vif, sont cultivées dans les jardins.

La cardamine, dont j'ai parlé plus haut, est une fleur des prés humides dont on aime à voir apparaître la corolle d'un violet rougeâtre. C'est le *Cardamine pratensis,* **pl. 14** ou *Cresson des prés* dont on cultive une variété à fleurs doubles. Nous possédons dans notre Europe moyenne de nombreuses cardamines sans compter les dentaires dont j'ai parlé dans la Flore alpine et qui sont souvent réunies au cresson. Le cresson de fontaine (*Nasturtium officinale*) est bien connu de tout le monde.

On le cultive à Erfurt depuis des siècles et c'est même la plus ancienne culture de Thuringe. Pendant l'occupation napoléonienne (1806-1813), un soldat français constatant l'importance de cette industrie horticole, étudia sa culture et l'introduisit à Paris à son retour d'Allemagne. Telle est, dit-on, l'origine des fameuses cultures de cresson des départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Le cresson des prés contient un principe stimulant et antiseptique qu'on préconise contre la goutte, la névrose et les maladies de l'estomac.

Les *Boutons d'or* commencent à se montrer, l'espèce précoce tout au moins, *Ranunculus bulbosus*, **pl. 14**, ainsi nommée à cause de l'enflure en forme de bulbe qui se produit à la base de la tige ; celle-ci atteint à peine trente centimètres, tandis que, chez le *Ranunculus acris,* qui fleurit plus tard, la tige arrive à quatre-vingt centimètres et se divise seulement dans le haut.

En Angleterre, où les prés sont beaucoup moins émaillés de fleurs que le sont les nôtres, cette Renoncule jaune *(Butter cup)* joue un rôle important dans les tableaux de la nature. Dans les mois de mai et de juin, les tristes prairies du Yorkshire et du Lancashire sont tout émaillées de petits points d'or qui donnent à l'ensemble du pays un cachet de gaîté et de légèreté qu'il ne possède pas habituellement.

Il en est de même dans l'ouest de la France où, dès qu'on a passé la gare d'Amiens, on est accompagné jusqu'à Boulogne ou Calais, par des millions de fleurs de Renoncules. La plante est d'ailleurs vénéneuse et nuisible aux prairies. Friend rapporte que, dans certaines parties de l'Angleterre, la croyance populaire veut que l'odeur du *R. acris* produise la folie.

On cultive dans les jardins plusieurs renoncules à fleurs doubles ou pleines dont le plus répandu est le *R. reptans* à fleurs pleines, plante envahissante mais dont la fleur d'un jaune brillant produit un grand effet.

Cependant, les haies commencent à fleurir. Nous avons déjà, sous leur abri, cueilli des primevères, des sylvies, des lamiers, des véroniques vernales.

Voici l'*Epine noire* ou *Prunelle* (*Prunus spinosa*, **pl. 15**) dont les myriades de boutons blancs semblent être autant de minuscules fleurs d'orangers. Elle est la première des pomacées à fleurir et nous apporte un joyeux salut du soleil. Quand vous voyez la haie s'égayer et s'éclairer, vous pouvez être certain que le printemps est là. Sans doute, ainsi que l'a dit Juste Olivier

« Il n'est si gentil mois d'Avril
Qui n'ait son manteau de grésil. »

Mais enfin, quand la prunelle est en fleurs, c'est le printemps qui entre chez nous. Et quand l'hiver est à la porte, et que les frimas sont là, la petite prunelle acide (belosse) que nos enfants aiment à manger quand elle est un peu flétrie et qui fait le bonheur des merles, nous annonce qu'il faut rentrer chez soi et s'apprêter à vivre de souvenirs pendant quelques mois. Dans quelques contrées arides où le prunellier abonde — car c'est l'arbuste des pentes maigres, pierreuses et sèches — on fait des belosses un vin aigrelet qui se conserve assez bien [1]. On utilise cette plante pour la confection des

[1] Le nom de belosse paraît venir du celtique *Belost* (prunier sauvage). Ce nom est entré en usage dans les contrées celtiques de l'Angleterre.

haies en concurrence avec l'aubépine, le troëne, etc. On en cultive une variété à fleurs doubles et une autre à feuilles brunes et à fleurs roses.

Les haies ! que de charme dans ce seul mot ! que de poétiques sentiments n'évoque-t-il pas en nous. Larousse vous dira froidement que le mot vient du vieux germain *haga* et signifie une clôture faite d'arbres et d'arbustes qui s'entrecroisent. Mais l'artiste, le poète ou le naturaliste vous déclareront que la haie est un monde, un monde en soi, un monde à part, un sanctuaire de la Beauté et de la Vie. Ce qui rend les grandes plaines de la Lombardie et du Piémont oriental si fatigantes à voir, ce qui donne la triste note monotone et sombre à l'Allemagne septentrionale et à la Hollande, ce qui rend les prairies du nord de l'Angleterre, avec leurs murets noirs et morts si froides et si peu attrayantes, c'est l'absence de haies. La Normandie et la Bretagne, au contraire, comme le sud-ouest de l'Angleterre, doivent leur charme si spécial aux haies verdoyantes et séculaires qui bordent les chemins creux et coupent la monotonie d'un pays plat.

La haie est la vie d'un paysage ; sans elle tout est morne et dépourvu de couleurs ; elle est la grande protectrice de l'agriculture, parce qu'elle abrite les nids des oiseaux insectivores qui, sans elle, disparaissent d'un pays. L'auteur de ces lignes prêche leur maintien depuis de nombreuses années [1] et il est heureux de signaler ici le travail très consciencieux, remarquablement documenté et étudié de M. l'avocat Gans, de Genève [2]. « Les

[1] Voir *Journal de Genève* du 10 décembre 1904.

[2] M. Gans-Lombard, *La conservation des haies.* Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1908.

haies, dit M. Gans, constituent la barrière permanente, naturelle, soit le long des routes, soit entre les propriétés. Elles empêchent l'envahissement du bétail, des cavaliers et des piétons. Un second avantage, reconnu au sein de la commission d'agriculture de la Suisse romande, est d'entretenir la fraîcheur du sol dans la saison chaude.

« Il est universellement reconnu encore que la présence des arbres et des bois empêche la formation de la grêle et des coups de vent désastreux. Or la haie remplit en petit le rôle des bois ; elle sert d'écran contre les vents et contre la poussière des routes.

« Mais le principal avantage des haies, celui qui, seul, justifierait leur maintien, c'est qu'elles abritent une grande partie des espèces d'oiseaux indispensables à l'agriculture et qui sont protégés par nos lois. Il résulte d'un rapport d'experts que, en Suisse, il n'y a pas moins de 40 espèces d'oiseaux qui nichent dans les haies et y vivent de préférence ; que la plupart des espèces qui habitent les haies ont besoin, pour vivre et pour se nourrir, d'un domaine d'une certaine étendue et que ces espèces émigrent ou quittent définitivement le pays dès qu'on supprime leurs abris ; que, parmi les oiseaux nichant dans les haies, il en est seize espèces qui se nourrissent volontiers de hannetons et vingt-six de vers-blancs ; que vingt-six d'entr'eux sont reconnus comme très utiles à l'agriculture et que les quarante espèces nichant dans nos haies, sont toutes à protéger comme d'utiles auxiliaires de l'agriculture. »

A un autre point de vue, celui de la protection des beautés naturelles, l'honorable avocat genevois déplore la disparition des haies dans notre pays. Il dit le pro-

fond chagrin qu'il éprouve en voyant arracher les superbes murs de verdure qui faisaient l'ornement de nos routes, de nos sentiers, de nos campagnes ; de ces haies au bord desquelles le promeneur s'attardait dans les belles journées de printemps pour écouter le chant mélodieux des chanteurs ailés qui les habitent.

Dans une époque envahie par le positivisme sous toutes ses formes, par le matérialisme et par l'indifférence à tout ce qui constitue le charme de nos rapports avec la nature, M. Gans estime qu'il y a lieu de réagir avec vigueur et, pour cela, d'encourager tout ce qui contribue à maintenir l'attrait de notre pays. Le pauvre comme le riche est en droit d'exiger que l'on sauvegarde non seulement ses intérêts matériels, mais encore les beautés naturelles des lieux où il est appelé à passer son existence.

« Pensez-vous, ajoute-t-il, que le cultivateur qui se rend le matin à son labeur, l'ouvrier fatigué qui revient de l'atelier, l'employé qui rentre à la maison en longeant le sentier dans les prés ou la route campagnarde, soient insensibles au concert qui s'élève, matin et soir, de nos prés et de nos champs : mélodie pleine de poésie, émouvante même pour tous ceux qui savent regarder et écouter, en cheminant dans les salles infinies de ce magnifique édifice qu'on appelle la Nature. »

C'est en avril-mai, puis à l'automne au moment des baies, que la haie est surtout jolie à voir. Quand l'épine noire a défleuri et que sa gloire, très éphémère, je le reconnais, a passé, c'est le tour de l'*Epine-vinette* (*Berberis vulgaris*, **pl. 19**) dont les bourgeons vert tendre et les fleurs odorantes, vous saluent au passage. C'est l'arbuste des pentes sèches, rocheuses et arides des mon-

tagnes, qui grimpe jusqu'assez haut dans les Alpes. Dans les hauts vallons secs du Valais, dans les hautes Alpes françaises, dans le Piémont, le berberis monte jusqu'à plus de 2000 mètres d'altitude et, par places, il représente à lui seul la végétation sous frutescente. Dans le Haut Dauphiné, les populations ont failli se soulever lorsqu'une loi votée par le Parlement français ordonna d'arracher toutes les épines-vinettes de France, ceci à cause du champignon de leurs feuilles qui provoque la rouille du blé [1]. Or, cet arbuste étant le seul obstacle, l'unique résistance aux éboulements du sol dans ces contrées où les pentes sont très rapides, les montagnards des Hautes Alpes refusèrent d'obtempérer aux ordres gouvernementaux et eurent finalement gain de cause.

Cet arbuste épineux, d'aspect chétif et pittoresque, a donc sa grande utilité pour les cultures dans les pays de hautes montagnes. Son bois, de teinte jaune, est très solide et utilisé pour les cure-dents et les chevilles de chaussures ; sa racine et son écorce teignent en jaune ; enfin, de son fruit, aigrelet et peu savoureux, on fait d'excellentes confitures et des pastilles recherchées.

Quand l'arbuste est en fruits, à l'automne et déjà à partir de la fin août dans les Alpes, il constitue un ornement pittoresque, délicieux dans les paysages alpins auxquels il donne un ton chaud très particulier.

Sa fleur, agréablement odorante, produit un phéno-

[1] C'est le physiologiste de Bary, de Francfort, qui, étudiant la vie des champignons nuisibles à l'agriculture, découvrit que la *Puccinée des graminées* ou *rouille du blé,* ne fructifie pas sur le blé lui-même, mais sur les feuilles de l'épine-vinette. On sait qu'en ce qui concerne la rouille du poirier, c'est la *Sabine (Juniperus Sabina)* qui remplit le rôle hospitalier que le Berberis joue pour la rouille du blé.

mène bien curieux à l'époque de l'anthèse. Si vous vous arrêtez quelques instants auprès d'un Berberis en fleurs, examinez attentivement le mouvement qui se produit chez les étamines. Celles-ci sont, avant la maturité du pollen, cachées dans de petites poches formées par un renflement du pétale ; le pistil, lui, est au centre entouré de douze glandes à la base des pétales. Les étamines sont extrêmement irritables et dès qu'un insecte les approche, elles se projettent avec vigueur sur le pistil qu'elles recouvrent de pollen en même temps qu'elles en secouent sur la tête de l'insecte. Celui-ci, effrayé par ce brusque mouvement, s'enfuit vers une autre fleur qu'il polinarise avec la poussière fécondante de la première fleur, d'où la fécondation croisée, préconisée par la nature. Ce sont les botanistes, et plus spécialement Lord Avebury, qui nous donnent cette explication [1]. Sir Frank Crisp, qui est un grand ami des fleurs et un excellent observateur de la nature, sourit un peu de cette appréciation, dans son très spirituel et original livre sur les jardins de Friar Park [2]. Il n'en est pas moins vrai que l'histoire est authentique et que vous pouvez tous en juger en examinant les fleurs du Berberis.

On en cultive, dans les jardins, une variété à fleurs pleines et une autre à feuillage rouge foncé. On possède aussi de nombreux Berberis provenant des différentes parties de l'Asie et de l'Amérique (surtout australe) qui font l'ornement de nos jardins et de nos grosses rocailles.

A l'ombre de la haie, le long des chemins, dans les

[1] *British wild flowers in relation with insects,* by Sir John Lubbock (Lord Avebury), p. 59.

[2] *Friar Park guide,* by Sir Frank Crisp, Henley-on-Thames, 1910.

prés frais et herbeux, s'étale une plante très envahissante aux longs rejets feuillés et couchés, dont les petits épis de fleurs bleu intense saluent le voyageur qui passe. C'est la *Bugle rampante (Ajuga reptans*, **pl. 15**) qui forme ici et là de vraies pelouses azurées et dont l'épi allongé, interrompu à la base, offre de petites fleurs bleues disposées par étages, chaque étage étant porté par des feuilles (bractées) qui sont colorées dans le haut de l'épi. On cultive cette plante dans les parcs et les grands jardins pour en garnir les pentes sèches ; on en possède des variétés à fleurs blanches ou roses et à feuillage panaché.

On rencontre dans les prés secs des contrées calcaires surtout, une autre bugle dont la souche n'est pas rampante et dont les tiges et les feuilles, au lieu d'être glabres comme chez l'espèce précédente, sont velues-laineuses ; l'épi floral est plus long et les fleurs sont d'un bleu plus vif, d'un très beau bleu. C'est la *Bugle de Genève (Ajuga genevensis)* dont on possède une variété à fleurs roses et qui, bien que mauvaise herbe en certaines contrées, est digne de prendre place dans les gros rochers de nos jardins et sur les pentes arides de nos parcs. Sir Frank Crisp l'utilise en grand pour tapisser les sentiers et les gros rochers de la partie méridionale de son Cervin dans le célèbre Jardin alpin de Henley.

C'est encore à l'ombre des haies, surtout au pied des murs et dans les décombres, que croît la *Grande Chélidoine (Chelidonium majus*, **pl. 16**), cette curieuse papavéracée au suc rouge orangé vif, dont le grand feuillage clair et les fleurs jaune intense offrent un aspect étrange. On la nomme aussi *Grande éclaire* ou *Herbe aux ver-*

rues parce qu'elle passe pour faire disparaître les verrues.

C'est plutôt sous bois et sous les taillis qu'il faut aller si l'on veut cueillir les deux plantes représentées sur notre **planche 20**, l'*Oxalis acetosella* et l'*Orobus vernus.* La première est le *Pain de coucou* dont nous avons tous mangé et savouré les feuilles dans notre enfance. C'est une voisine et parente des capucines et des câpriers et son acidité l'a fait appeler *Petite oseille* ou *Surelle* ou *Alleluia.* Le suc d'oxalis clarifié et solidifié est le *sel d'oseille,* dont on se sert dans l'industrie. Les Latins la nommaient l'*Oxalis panis cuculi* et les Anglais la nomment *Cuckoos-Bread* également ou *Wood-Sorrel.* La légende veut que là où cette plante croît avec abondance, il y ait des métaux précieux sous sol. C'est une plante stolonifère qui s'étend beaucoup à l'ombre et dont les jolies fleurs blanches et le feuillage élégant et gai font un bel ornement pour les sous bois et lieux ombragés et frais. Nous en cultivons une belle forme à fleurs rose très vif qui nous vient d'Angleterre où elle est très appréciée des amateurs de jardins. Il y a un second oxalis sauvage chez nous, c'est l'*O. stricta,* aux fleurs jaunes qui se rencontre dans les champs et surtout dans les jardins où il est une mauvaise herbe.

Plusieurs oxalis étrangers ont été introduits dans les jardins ; le plus recommandable est ce délicieux *O. rosea,* à fleurs rose vif, qui nous vient du Chili et dont on fait de jolies bordures. L'*O. corniculata* du midi de l'Europe et qui se rencontre chez nous au Tessin, offre une variété à feuilles brun foncé, à jolies fleurs d'un jaune vif qui s'étend rapidement et prospère dans les lieux stériles et graveleux de nos jardins ; c'est alors l'*O. atro-*

purpurea. Les Iles Falkland, qui sont à nos antipodes, nous fournissent la plus remarquable d'entre les plantes de ce genre, l'*Oxalis enneaphylla* dont les très grandes fleurs blanches sont un ornement des rochers et lieux mi-ombragés. Ajoutons qu'une espèce étrangère, l'*O. cernua*, du Cap de Bonne Espérance, aux grandes fleurs jaunes, introduite il y a quelque vingt-cinq ans dans les cultures du Midi, a envahi les régions méditéranéennes grâce à la puissance d'expansion des graines d'oxalis qui sont projetées loin de la touffe au moment de leur maturité par un ressort puissant.

L'orobe, lui, est la plus précoce de nos papilionacées ; sa fleur purpurine, qui passe au violet et même au bleu, est l'une des premières à nous sourire sous bois. On en possède des variétés à fleurs pleines, à fleurs blanches et à fleurs roses et toutes ces formes sont cultivées avec succès dans les bosquets de nos jardins ou nos plate-bandes.

Dans la nature, vous trouvez l'*Orobus vernus* dans les bois de la région montagneuse, surtout calcaire, et même jusque dans ceux des plaines.

C'est à la fin d'avril et dans le courant de mai qu'on voit poindre les étoiles étincelantes de blancheur de l'*Ornithogale en ombelle* (**pl. 17**). Elle habite les prés frais, les vignes, les vergers et s'épanouit seulement au grand soleil du jour, d'où le nom de *Dame d'onze heures* donné à l'*Ornithogalum umbellatum*. Les fleurs sont vertes à l'extérieur et presqu'invisibles quand elles ne sont pas ouvertes, ce qui fait qu'on ne les trouve que par le beau soleil. Cette liliacée est répandue dans toute l'Europe centrale et méridionale, l'Asie occidentale et l'Afrique septentrionale ; on la retrouve dans l'Amérique

du Nord. Une autre ornithogale, l'*O. nutans,* qui fleurit un peu plus tard, offre une étrange beauté. Les fleurs en sont grandes, penchées (dressées chez la dame d'onze heures) et forment un épi de fleurs au haut d'une hampe de trente à soixante centimètres ; le caractéristique de ces fleurs c'est que, tandis que l'intérieur est blanc, l'extérieur est d'un gris verdâtre extrêmement curieux, d'une teinte peut-être unique dans le domaine des fleurs, chez nous tout au moins.

En Suisse, elle n'est pas commune et ne se rencontre guère que dans la partie occidentale et en dehors du massif alpin, dans les sols profonds, surtout les champs labourés, ou près des haies. En France, elle est ici et là, dans l'est, le sud-est et le centre. Elle est très rare en Angleterre et se retrouve dans l'Europe orientale et l'Asie-Mineure.

De la fin de mai aux premiers jours de juillet, on trouve, dans les prés et les bois, surtout le long des haies, une troisième ornithogale, à fleurs vert jaunâtre, en épis courts au bout d'une tige nue et dressée, haute de cinquante à soixante centimètres ; c'est l'*O. pyrenaicum* ou *Aspergette,* ainsi nommée à cause de l'usage qui en est fait dans le canton de Genève et aussi, dans les environs de Lyon, comme légume. Au premier printemps, les pousses sont cueillies très jeunes, réunies en petites bottes qui se vendent sur le marché et qu'on mange en asperges. M. Alphonse de Candolle avait signalé ce légume, ainsi que l'usage qui se fait aussi chez nous des jeunes pousses de houblon qui se mangent en légume vert, à l'attention des lecteurs du *Gardeners Chronicle* et du *Journal de Genève.* Dans l'Italie supérieure, on recherche les pousses de fragon ou petit

houx (*Ruscus aculeatus*) pour les manger en asperges ; cette plante est connue aussi sous le nom de *Buis-ardent* et Virgile l'a chantée.

Sur les talus arides, au bord des routes, le long des voies ferrées et dans les champs maigres et caillouteux, s'étend sur d'assez larges espaces, une plante au feuillage clair, aux tiges nombreuses, les unes souterraines et très vigoureuses, se terminant, hors terre, par des rejets garnis de feuilles étroites et vert clair, les autres, hautes de vingt à trente centimètres, portant à leur sommet une ombelle verdâtre, lavée de rouge, avec des glandes rouge brun. C'est le *Petit cyprès (Euphorbia cyparissias*, pl. **18**), nommé aussi *Tithymale*, de son vieux nom grec et sur lequel on trouve la chenille tithymale bien connue. — Cette plante est très commune dans presque toute l'Europe et va de la plaine aux montagnes.

Les euphorbiacées sont généralement riches en un latex blanc qui les rend actives et vénéneuses ; celles de notre centre européen ont beaucoup moins d'action mais n'en secrètent pas moins, en plus ou moins grande proportion, le latex en question que les Anciens utilisaient comme purgatif. Nous avons en Suisse une quinzaine d'espèces d'euphorbes ; leur floraison peu apparente fait qu'on les observe peu. Dans le Midi au contraire, sur certaines pentes arides, ils sont la seule note vive et réjouissant la vue. Autour de Puget-Théniers, au-dessus de Monte-Carlo et de la Turbie, dans les lappiaz mornes des Alpes-Maritimes et du Var, que feraient l'ascensioniste, le voyageur, le chasseur et que ferait la gent ailée, s'il n'y avait ces excellentes touffes d'euphorbes pour animer un peu et vivifier le paysage ? On voit en plein Marseille, sur les pentes rocheuses qui portent Notre

Dame de la Garde, et l'on retrouve partout dans le brûlant Midi, le superbe *Euphorbia Characias,* aux tiges robustes et dressées, portant une ombelle de bractées du plus beau vert d'émeraude. Et l'un des plus beaux souvenirs de mes courses faites à toutes les époques de l'année aux environs de la Turbie, de Monte-Carlo et de Menton, dans les pierriers brûlants qui descendent des montagnes qui s'effondrent, c'est celui du tableau merveilleux qu'offrent les euphorbes en arbres *(E. Dendroides),* dont les silhouettes se projettent sur le ciel ou la mer d'azur, ou sur le rocher roux comme autant de pins pignons en miniature.

Ces deux dernières espèces ne supportent pas nos hivers, tout au moins à Floraire, où nous sommes obligés de les protéger pour la mauvaise saison ; mais il est une espèce d'euphorbe, la plus remarquable au point de vue *jardinant,* c'est l'*E. Myrsinites,* des montagnes corses, siciliennes, etc., dont les tiges entièrement couvertes de feuilles glauques presque bleues, disposées en spirales, sont un ornement de grande valeur pour les rochers, les pentes arides, les lieux incultes et les vieux murs. Cette espèce produit une grande quantité de ce suc âcre et laiteux dont j'ai parlé plus haut, suc qui a, entr'autres, la propriété de nettoyer instantanément la surface de l'eau quand elle est chargée de poussière. Il suffit, dans les déserts de l'Afrique ou de l'Arabie, d'en laisser tomber une seule goutte à la surface d'une mare sale où les chameaux se refusent à boire, pour qu'immédiatement l'eau soit purifiée.

Nous avons déjà parlé des véroniques à propos des toutes premières fleurs. Dans la fin d'avril et pendant les mois de mai et de juin, les prés, le bord des haies

et des chemins sont gentiment animés et fleuris grâce à la présence d'une véronique aux fleurs bleu d'azur, la *Veronica Chamædrys* (**pl. 18**). Un peu plus tard, vers le 15 mai, apparaîtra sa congénère, la *V. Teucrium*, qui croît sur les coteaux pierreux et buissonneux, dont les feuilles sont plus étroites, les fleurs un peu plus grandes et d'un bleu intense délicieux à l'intérieur, blanchâtre en dehors. Ces deux véroniques donnent à nos campagnes une teinte bleue délicate dans un moment où cette couleur est rare et c'est un régal pour les yeux que de les découvrir parmi l'herbe verte.

Il est des fleurs plus modestes et moins apparentes, de ces humbles fleurettes des champs qui ont, elles aussi, elles surtout, leur rôle à remplir dans le tableau d'ensemble de la Création. Voyez le *Plantain*, si fameux dans la médecine ancienne que les Latins le nommaient *Planta*, la plante par excellence, et qui n'a plus aujourd'hui d'autre réputation que d'offrir, chez quelques espèces du moins, une nourriture excellente pour les petits oiseaux. Cette fleur, dont la corolle en soucoupe est à peine visible, a pourtant sa beauté et dans l'ensemble du tableau, grâce à ses étamines saillantes, elle a son effet à produire. Et puis, saviez-vous que ces plantes ont toute une mythologie et qu'en Ecosse, par exemple, on se servait du *Plantain moyen* (*Plantago media*, **pl. 17**) comme d'un oracle auquel les jeunes fiancées confiaient leurs doutes et demandaient la preuve de l'amour de leur promis. On choisissait trois tiges de ce plantain en fleurs, on les dépouillait de leurs fleurs épanouies et on les plaçait dans le soulier gauche du jeune homme et sous son oreiller ; si, au matin, les trois épis avaient refleuri c'est que l'époux serait fidèle ;

au cas contraire, on savait ce qu'on avait à attendre. Le *Grand Plantain (Plantago major,* **pl. 46**) croît dans les cultures ; c'est l'espèce des petits oiseaux.

C'est maintenant le moment où les vergers s'éclairent et se colorent ; déjà dès la fin de mars, les *Amandiers* et les abricotiers ont entr'ouvert leurs premières corolles. Chez les premiers, elle est d'un blanc rosé et l'ensemble est hautement décoratif ; dans les vignes tournées au Midi, en Valais, à Lavaux, dans tout le Tessin, on voit fleurir et s'allumer ce feu d'artifice des amandiers qui sont un bonheur pour les yeux. Ce sont d'immenses gerbes de joie qui s'élèvent vers le ciel bleu.

L'*Abricotier,* lui, est moins apparent, moins élégant aussi. Sa cîme est lourde et étalée, ses fleurs plus petites et d'un blanc crême, rehaussées par le calice rouge brun et par la teinte du bois qui est rougeâtre. Mais c'est le *Pêcher* qui égaie et illumine les pentes ensoleillées et c'est lui qui donne au printemps des vignobles leur seul cachet artistique, la culture de la vigne, chez nous, constituant plutôt un repoussoir de la Beauté. Le pêcher, s'il n'était un arbre fruitier précieux, mériterait d'être cultivé comme arbre ou arbuste d'ornement. C'est ainsi que nous le traitons à Floraire où nous avons introduit la plupart des diverses formes et teintes de fleurs sous lesquelles il se présente.

Le pêcher s'offre à nous, en effet, sous plusieurs couleurs ; il en est dont les fleurs sont petites et rose sombre ; mais il en est à grandes corolles rose incarnat ; il en est à fleurs blanc pur, à fleurs rose vif, à fleurs carmin très foncé tels qu'on les rencontre aux environs de Bellinzona et dans certaines parties du pays bergamasque. Il me souvient d'un tableau entrevu autrefois dans le pitto-

resque Val d'Aoste, à Chatillon. Il y a là une pente dominant les gorges de la Marmora qui, au mois d'avril, est d'une beauté saisissante. Tous les tons de roses divers s'échelonnent sur les rochers et parmi la verdure naissante des arbres ; c'est une merveille. Le pêcher de vignes, dont l'excellent fruit offre une saveur très spéciale, devrait être beaucoup plus répandu qu'il ne l'est, non seulement à cause de son utilité mais aussi de la beauté de ses fleurs.

Bientôt apparaissent, dans les vergers et dans les jardins, les fleurs blanches légèrement teintées de verdâtre des pruniers divers ; les dômes des arbres prennent des teintes spéciales suivant la variété des prunes et l'on voit se succéder ainsi de délicieuses floraisons qui alternent avec celles des cerisiers commençant à la fin d'avril. La fleur du cerisier, comme celle du merisier, a la teinte légèrement rosâtre ; on la distingue de loin de celle des pruniers. Ce sont alors de vrais tableaux que ceux qu'offre la nature dans les environs des lieux habités. Petit à petit tout s'éclaire, tout s'illumine et l'ensemble de ces floraisons est du plus bel effet artistique. C'est une fantasmagorie de tons clairs et harmonieux, c'est la vie qui triomphe de la mort, c'est le monde des fées, ou plutôt celui des anges purs et bienfaisants qui se promène sur la terre et répand ses bienfaits sur la nature.

Et puis, dans les bois, sur les promenades publiques et dans les parcs, on voit pâlir, puis verdir les arbres à hautes cimes ; on voit fleurir les érables, dont les fleurs ont ces teintes vert jaunâtre si particulières, chères aux amateurs de l'art nouveau, teintes neutres et peu tranchées, douces et tranquilles. Nous avons en Suisse quatre

espèces d'érables qui croissent à l'état sauvage et dont nous avons parlé longuement dans notre volume « Nos Arbres »[1]. Ce sont les *Sycomores (Acer Pseudoplatanus)* à fleurs pendantes, en grappe allongée et peu ramifiée, aux feuilles d'un vert grisâtre en dessous ; puis les *Erables planes (A. platanoides)* aux fleurs disposées en grappes courtes et larges, aux feuilles très minces, ressemblant à celles du platane. Il y a ensuite l'*Erable Obier (A. opulifolium)*, dont les fleurs sont plus petites, coriaces, vert bleuâtre en dessous, peu profondément divisées, et enfin l'*Erable champêtre (A. campestre)* que caractérise surtout son écorce crevassée subéreuse (à l'aspect de liège) et ses feuilles les plus petites chez nos espèces européennes, à trois ou cinq lobes obtus. Le genre érable compte une cinquantaine d'espèces dont la plupart habitent l'Amérique du Nord et qui sont représentées généralement par de très beaux arbres. L'un d'entr'eux, l'*Erable à sucre (Acer saccharinum)* est précieux par le fait que sa sève fournit un sucre abondant qui est très utilisé aux Etats-Unis. Le Roi d'Italie cherche à en introduire la culture dans la péninsule et il faut espérer qu'il y réussira. Les érables prennent en automne une teinte jaune et orangée qui donne au paysage un cachet hautement artistique ; dans l'Amérique du Nord, leur teinte automnale est beaucoup plus vive et plus chaude et ils conservent pendant plusieurs semaines l'aspect enchanteur des colorations les plus merveilleuses[2].

[1] H. Correvon, *Nos Arbres*, Genève, 1906, p. 197-205.

[2] L'Erable, devenant un très bel arbre, fut de tous temps planté sur nos places publiques en concurrence avec le tilleul et il en est qui sont devenus des arbres historiques ; tels l'érable de Trons

Si, quittant les bois et les haies, nous rentrons par le sentier qui longe les murs ou les rochers, nous trouvons dans les fentes des pierres ou à leur pied plusieurs plantes intéressantes. Outre la Saponaire rose dont je parlerai plus loin, nous voyons luire les fleurs d'espèces dont nous avons déjà parlé et de nouvelles venues. Il y a d'abord les Capillaires et les diverses fougères saxatiles dont on trouvera la description dans le chapitre des plantes d'automne et dont les frondes légères commencent à dérouler leur crosse si caractéristique. Au pied du mur comme le long des haies ombreuses et aussi dans les fentes de rochers, on peut cueillir l'*Herbe à Robert (Geranium Robertianum)* et l'*Alliaire* dont nous avons fait notre **pl. 22**. La première est une plante annuelle bien connue et très aimée, à cause du parfum qui s'exhale de toutes ses parties et de ses jolies fleurs rose carmin vif portées sur des tiges rouge sombre. On en cultive une variété à fleurs blanc pur.

L'Herbe à Robert est répandue dans toute l'Europe, l'Asie occidentale, l'Afrique et l'Amérique septentrionale, où elle fleurit d'avril en septembre. Au moyen âge on la nommait *Herba Roberti* ou *Sancti Ruperti Herba*. Les Anglais la nomment *Bird's Eye* ou *Herb Robert* et les Allemands *Ruprechts-Kraut;* dans quelques parties de la France on la nomme *Robin des Bois*. On l'utilisait autrefois contre les maux de gorge. — Beaucoup plus rare est le *Geranium lucidum,* plante plus basse, aux tiges et aux fleurs luisantes et presque glabres, aux petites fleurs rose carminé. Elle croît ici et là en

près d'Ilanz et celui de Melchthal. Voir à ce sujet dans *Nos Arbres* le chapitre premier, *Arbres historiques,* p. 7, où nous avons passé en revue les arbres de la Suisse qui ont une valeur historique.

Suisse romande dans les fentes des murs et des rochers, sur les pentes ombragées et pierreuses ; on la retrouve dans presque tout le centre et le midi de la France.

Il y a, toujours au pied des murs, des rochers ou des haies, d'autres géraniums annuels qui fleurissent du printemps à l'automne et dont les petites fleurs violettes ou roses attirent souvent l'attention. Le *G. rotundifolium* est une plante de dix à quinze centimètres de haut, dont les feuilles légèrement grisâtres et velues ont le pourtour arrondi et sont plus ou moins profondément découpées ; les fleurs sont petites, lilas, aux pétales entiers ; il fleurit d'avril à septembre. Le *G. pusillum,* qui fleurit en même temps, est une modeste plante de dix à vingt centimètres, aux petites fleurs violet pâle, aux pétales échancrés, aux feuilles la plupart opposées et profondément découpées ; tous deux croissent sur le bord des chemins et des haies, dans les décombres. Une autre espèce, le *G. dissectum,* qui fleurit plus tard (mai-août), s'élève à trente et quarante centimètres, a les feuilles divisées jusqu'à leur base et les fleurs purpurines, également petites ; il croît dans les champs, le long des haies et des murs. Le *G. molle* (dix à trente centimètres) a les feuilles mollement velues, toutes alternes sur la tige et incisées sur le quart de leur grandeur. Il est voisin du rotundifolium dont il se distingue par ses pétales bifides (entiers chez l'autre), par ses feuilles plus petites, aux dents plus prononcées et par ses fleurs purpurines. Enfin, le *G. columbinum* (quinze à quarante centimètres) a les tiges très grêles et faibles, les feuilles découpées jusqu'à leur base, les tiges florales beaucoup plus longues que les feuilles et les fleurs d'un beau carmin veinées de rouge sombre ; il croît de pré-

férence au pied des murailles et des haies et fleurit de mai en octobre. Il y a une huitième espèce de géranium qui croît aussi le long des murs, des chemins et dans les lieux cultivés ; c'est le *G. pyrenaicum*, qui est une plante vivace de trente à soixante centimètres, aux grandes feuilles à pourtour arrondi, de teinte grisâtre, aux feuilles incisées sur le tiers de leur longueur, aux fleurs de grandeur moyenne, rose violet, à pétales échancrés.

L'*Alliaire (Alliaria officinalis*, **pl. 22**), ainsi nommée à cause de l'odeur d'ail qu'elle répand à la trituration, croît le long des haies et fleurit en avril-mai. C'est une des crucifères les plus anciennement employées en médecine, dépurative et diurétique ; on utilisait autrefois ses graines en sinapismes et comme vermifuges. Ses sommités fleuries et ses feuilles ont été recommandées contre l'asthme.

Ici et là, dans les champs, les prés et les vignes, chez nous surtout dans les vergers de la Suisse romande, on rencontre les tulipes sauvages. J'ai discuté dans la presse horticole française et anglaise de la question d'indigénat ou de spontanéité de ces plantes, dont plusieurs espèces me paraissent avoir été introduites dans l'Europe centrale et méridionale par les hordes sarrasines lors des invasions du Xme siècle, les Barbares orientaux ayant l'habitude d'apporter avec eux leurs bulbes de *Safran (Crocus sativus)* dont ils faisaient la culture comme les Egyptiens celle des oignons. Mais il est fort probable que la belle tulipe jaune *(Tulipa sylvestris)* que nous nommons à Genève la *Tulipe de Neydans*, dont la fleur est si gracieusement penchée avant son éclosion, est une plante méridionale qui s'est avancée chez nous

comme tant d'autres espèces provenant des irradiations méditerranéennes. Le D[r] Christ, dans son beau travail sur la flore de la Suisse[1] affirme même que cette plante s'avance continuellement et qu'elle abonde actuellement aux environs de Bâle, alors qu'elle y était inconnue à l'époque de Bauhin (vers 1600). Le Valais possède, aux environs de Sion, une remarquable tulipe rouge *(T. Didieri)* et la Savoie, dans les vallées de la Maurienne et de la Tarentaise (vallées longtemps habitées par les Sarrasins) en possède dix à douze espèces dont dix spéciales à ces contrées[2]. On sait que l'Italie centrale et plus spécialement la Toscane donnent asile à de très nombreuses et très brillantes tulipes et qu'au premier printemps, les champs des environs de Florence sont merveilleusement animés par leurs fleurs superbes. MM. Levier de Florence et Mattei de Bologne ont publié sur ces tulipes des travaux spéciaux auxquels je renvoie les amateurs.

Nos jardins sont, depuis trois siècles, colorés par les fleurs de tulipes ; près de cent espèces et de nombreuses variétés ont été publiées. Le professeur Baker de Kew a fait, en 1883, une monographie du genre qui est incomplète puisqu'on en a découvert depuis lors de nouvelles espèces. On sait l'humour avec lequel Alphonse Karr a traité les fameux amateurs de tulipes qui, au siècle passé encore, sacrifiaient des fortunes pour posséder les plus belles variétés. Lisez sa *Tulipe noire*[3] qui

[1] *La Flore de la Suisse et ses origines*, p. 523.

[2] M. Marjollet, *Les Tulipes du canton d'Aime (Savoie)* et Perrier de la Bathie et Songeon, *Observations sur les Tulipes de la Savoie*, dans : Bulletin de l'herbier Boissier.

[3] A. Karr, *Les Fleurs*, p. 97.

n'a pas de rapport avec le roman d'A. Dumas, et vous passerez un bon quart d'heure en compagnie des follichons de la tulipomanie. Au XVIIme siècle, les tulipes devinrent l'objet d'un trafic qui n'a pas son égal dans l'histoire du commerce et leurs prix montaient au-delà des métaux les plus précieux. On cite tel bulbe qui fut payé plus de 9000 francs ! [1]

A l'heure actuelle, les tulipes, encore très populaires, ne sont plus soumises aux fluctuations de la Bourse ; on ne leur impose plus les lois absurdes qui proscrivaient tout ce qui n'était pas strié de telle façon et dont les pétales n'étaient pas arrondis suivant une règle absolue. Il s'en suit que nous avons, aux mois d'avril et mai, dans nos jardins, de superbes tableaux formés par un ensemble de fleurs divinement colorées et du plus brillant effet. Les Hollandais les élèvent en grand et les fournissent à des prix dérisoires, car vous pouvez planter cent belles tulipes à fleurs simples pour trois francs ! La tulipe Perroquet, d'origine orientale, est une belle échevelée, à la coupe désordonnée, aux couleurs rouge très violent et jaune, ou bien brun foncé et or, qui est l'une des plus solides et des plus brillantes. Comme elle est très rustique et n'exige pas que son bulbe soit relevé l'été, elle est précieuse pour les plates-bandes ou groupements de plantes vivaces. Les tulipes de Darwin, qui fleurissent un peu plus tard, ont de grandes et belles fleurs aux teintes généralement fon-

[1] Le journal horticole allemand *Möller's deutsche Gärtner-Zeitung* du 14 mai 1910 nous donne, en un article très consciencieux de M. Th. Uphof d'Amsterdam, un historique intéressant de cette folie des tulipes. Il reproduit deux caricatures de 1637, représentant avec une douce ironie le luxe de la tulipomanie.

cées, portées sur de hautes tiges dressées et font grand effet.

Très voisine des tulipes est cette curieuse fleur à la corolle en échiquier qu'on nomme *Oeuf de pintade, Damier* ou *Tulipe des marais* et qui est en réalité une *Couronne Impériale (Fritillaria Meleagris).* C'est une tulipe retombant en cloche, à la fleur panachée de carreaux pourpre violet foncé et lilas clair et qu'on rencontre quelquefois à fleurs blanches. En Suisse, nous ne la possédons que dans le Jura neuchâtelois où elle est immigrée, venant des environs de Pontarlier. Elle se rencontre dans la France centrale et septentrionale et en Angleterre, toujours dans les prés frais. On la cultive dans les jardins et plusieurs de ses variétés et de ses congénères avec elle.

Nous voici arrivés à peu près au mois des fleurs et des parfums, au doux mois de mai. C'est l'ancien *Maius* des Romains, le deuxième mois du printemps, celui de l'amour et des jouissances les plus vraies; les Anciens l'avaient consacré à la déesse Flore et l'église catholique romaine le dédia à Marie et fit du premier mai une imitation de la fête juive des Tabernacles. A l'heure qu'il est, dans nos campagnes de la Suisse romande, dans plusieurs contrées de France et d'Angleterre, ailleurs peut-être, on fête le premier mai en chantant des chansons du printemps et en élevant des màts dits de mai. C'est le moment où nos campagnes revêtent leur plus glorieux manteau, où tout chante et se réjouit, où les fleurs brillent de leur plus vif éclat et où, des haies et des bois, s'élève un concert de louanges en l'honneur du Créateur.

L'ancolie fleurit les prés frais, les clairières et les

bords des taillis, l'*Ancolie commune (Aquilegia vulgaris*, **pl. 21**) ou celle à fleurs brun foncé (*A. atrata*, **pl. 21**). J'ai un faible pour l'ancolie :

> Au fond des verts ravins j'aime à voir l'ancolie
> A la robe d'azur cachant un anneau d'or,
> Vivre comme égarée en sa mélancolie,
> Poursuivant loin du bruit son éternel essor.
>
> De sa fleur qui se penche humblement vers la terre
> On ne voit que du bleu, le bleu foncé des cieux ;
> Mais, du fond du calice où se cache un mystère,
> S'échappe un rayon d'or qui réjouit les yeux.

Il est peu de manifestations de la vie végétale qui soient plus gracieuses et plus élégantes que les ancolies. Modestement cantonnées loin de la poussière des grands chemins, elles ont un cachet de fraîcheur ingénue, qui les rend dix fois chères au cœur de l'artiste et du poète.

L'ancolie fut chantée par Shakespeare dans Hamlet « The blue cornuted columbine » et il est peu d'Anglais qui n'en connaissent la fleur. Ses nectaires offrent une ressemblance avec la forme de la colombe, d'où son nom anglais de *Columbine*. On la considérait autrefois comme l'emblème de l'amour méconnu, sans doute à cause de son habitude de vivre loin de la foule et du bruit.

L'ancolie appartient aux pays froids de l'hémisphère boréal. L'espèce *vulgaris* et sa forme *atrata* sont européennes et se retrouvent dans l'Asie septentrionale. Des espèces voisines habitent les Pyrénées (*A. pyrenaica*), les Alpes méridionales (*A. Reuteri, A. Bertoloni*), l'Autriche (*A. Einseleana*), le Caucase (*A. caucasica, A. olympica*), les Alpes (*A. alpina*). L'Altaï nous a donné le su-

perbe *A. glandulosa* à la belle fleur bleue presque dépourvue d'éperons ; la Sibérie, la Chine, le Japon ont fourni leur lot important à nos collections et l'Amérique du Nord nous a envoyé les belles formes à longs éperons (*A. cœrulea, A. chrysantha, A. californica,* etc.). Toutes ces ancolies, et plusieurs autres, ont été introduites dans nos jardins où elles se cultivent avec facilité mais où elles s'hybrident trop volontiers. Le type *vulgaris* tourne souvent à la fleur double ou à la forme étoilée dite *stellata*.

Les ancolies sont l'une des ressources les plus précieuses pour l'ornementation des jardins. Elles fleurissent longtemps (mai-juin) et leurs fleurs, outre leur mérite décoratif et le charme qu'elles communiquent à l'ensemble d'une plantation, ont une grande valeur comme fleurs à bouquets. Elles aiment la fraîcheur, mais vont également en plein soleil ; elles se sèment facilement et se reproduisent naturellement autour des plantes mères, formant ainsi de charmantes colonies qui sont une joie pour les yeux.

Une modeste géraniacée s'étale au soleil dans les terrains cultivés et remués et présente ses petites fleurs rose carmin ; c'est l'*Erodium cicutarium* (**pl. 23**), ou *Bec de Grue,* plante annuelle ou bisannuelle très polymorphe, qu'on rencontre dans toute l'Europe centrale et méridionale, en Asie et en Afrique et qui s'est naturalisée dans le nord et le sud de l'Amérique et même en Australie. Elle fleurit chez nous de fin mars à octobre. On rencontre, ici et là, dans la Suisse méridionale surtout, l'*E. moschatum,* plus développé dans toutes ses parties et qui sent le musc.

L'érodium se distingue des *Geranium,* ses voisins,

en ce que les feuilles sont plus longues que larges (aussi larges que longues chez le géranium), en ce qu'il y a cinq étamines fertiles et cinq sans anthères (dix étamines fertiles chez les géraniums) et en ce que l'arête plumeuse qui porte à sa base la graine entourée d'une valve (graine nue chez géranium) s'enroule en forme de spirale. Lorsqu'il fait sec, cette arête se tord fortement grâce à un ressort caché et la spirale se détend dès que le temps devient humide. C'est pour cela que certaines espèces (l'*E. Gruinum* d'Orient spécialement) dont l'arête et la spirale sont très développées, sont utilisées pour la fabrication d'hygromètres qui prédisent le temps.

La *Vulnéraire (Anthyllis vulneraria)* qui se trouve également sur notre **pl. 23**, est bien connue de tous. C'est une plante polymorphe, dont on trouve plusieurs variétés dans les montagnes et qui est recherchée des herboristes à cause de ses propriétés vulnéraires ; elle entre dans la composition du thé suisse. C'est l'une des plantes premières colonisatrices, c'est-à-dire l'une des espèces qui, avec le petasites et l'esparcette, apparaissent premières sur le sol primitif, lors des retraits glaciaires, des éboulements, etc.

Si nous suivons les bords des eaux, que nous errions un peu dans les marécages et le long des étangs ou des fossés, nous trouverons la flore paludéenne, ainsi nommée du nom de palus, marais. Elle est extrêmement intéressante, soit par ses formes et l'éclat de ses couleurs, soit surtout par les relations qu'ont plusieurs d'entre ses espèces avec les insectes [1]. En mai, le marécage est fort

[1] Lire à ce sujet le volume de Lubbock, *British wild flowers in relation with insects.*

animé et l'on y voit fleurir plusieurs espèces brillantes. Sans doute, le gros populage d'or et les cardamines violettes ont passé ; mais le *Trèfle d'eau (Menyanthes trifoliata)* commence à élever au-dessus de l'eau ses feuilles trifoliolées et les grappes délicatement rosées de ses fleurs en filigrane. C'est aussi le délicieux *Glayeul des marais (Gladiolus palustris)* qui n'est point commun en Suisse, mais qu'on trouve avec abondance dans les prés et les bois de la Haute-Savoie et du département de l'Ain, en France. Sa fleur est du carmin le plus intense avec de légères macules claires à la gorge. C'est l'une des plus belles fleurs roses que je connaisse et les amateurs de vives colorations devraient tous posséder ce glayeul dans leurs jardins. Il aime le sol frais et humide mais va également en plate-bande, voire dans le bord des massifs d'arbres.

Trois espèces de violettes marécageuses fleurissent en mai ici ou là, car aucune n'est commune, en Suisse tout au moins. Il y a d'abord, à tout seigneur tout honneur, le grand *Viola elatior* qu'on trouve en deux marais du canton de Vaud (Orbe et Villeneuve) et près de Chêne-Bourg à Genève sur nos tattes arides et humides. C'est presque un petit arbuste aux tiges dressées, s'élevant jusqu'à cinquante et même soixante centimètres, et aux fleurs lilas clair, de grandeur moyenne. Puis nous trouvons le *V. stagnina*, sur les bords des lacs de Neuchâtel, de Bienne et de Zurich ; ses fleurs sont de grandeur moyenne et d'un blanc de lait ou légèrement bleuâtre. Enfin le *V. palustris*, à la petite feuille vert clair et de forme orbiculaire, aux fleurs d'un délicat lilas pâle qui croît dans les parties tourbeuses de la région montagneuse et du plateau suisse.

Une fleur étrangement découpée et d'un rose délicat élève sa corolle élégante au-dessus des lèches et des joncs. C'est la *Fleur de coucou (Lychnis flos Cuculi*, **pl. 24**), l'une des plus artistiquement ouvragées d'entre nos fleurs sauvages ; on la rencontre parfois à fleurs blanches ou rose pâle. A ses côtés brillent les fleurs blanc rosé de la *Valériane dioïque (Valeriana dioica*, **pl. 24**), qui trahit toujours le marécage, en dehors duquel on ne la rencontre jamais. C'est l'une des nombreuses valérianes de Suisse, bien différente de ce qu'on nomme la *Valériane des murs* et qui est en réalité le superbe et flamboyant *Centranthus*, dont nous parlerons plus loin. Nous avons une *Valériane officinale* qui croît également dans les prés humides et qui atteint parfois plus d'un mètre de hauteur. Cette plante, qu'on rencontre assez fréquemment dans l'Europe centrale et boréale, se retrouve dans l'Asie septentrionale jusqu'au Japon. C'est un *antispasmodique* très usité dans les maladies nerveuses et réputé bon contre l'épilepsie. Sa racine, desséchée, très recherchée des chats qu'elle rend ivres, sert d'appât pour la gent féline.

C'est encore dans les marais, le long des ruisseaux et des fossés ou dans les parties humides de certains prés qu'on trouve les deux superbes espèces dont nous avons fait notre **pl. 25**, le *Ne m'oubliez pas* des marais *(Myosotis palustris)* et la *Benoite des ruisseaux (Geum rivale)*. Cueillez une gerbe de ces deux fleurs, placez-la devant vos yeux et vous serez transporté bien loin dans le monde de la beauté et du rêve. Le myosotis est le *Vergiss mein nicht*, le *Forget me not* et le *ne m'oubliez pas*. Savez-vous pourquoi cette fleur est celle du souvenir ? Voici : Une vieille légende allemande nous conte que deux fian-

cés suivaient les bords du Rhin. Ils virent, émergeant des flots, une fleur d'un bleu céleste, avec un œil d'or à la gorge. La gretchen s'arrête surprise et entre en extase devant la beauté de cette fleur qui nage. Aussitôt son amoureux, empressé de lui prouver sa flamme, s'élance pour cueillir la touffe mais il est englouti par les flots, à deux pas du célèbre rocher de la Loreley. Il fait alors un effort suprême et, jetant la fleur au rivage il s'écrie en mourant : *Ne m'oubliez pas.*

C'est une excellente fleur à conserver dans l'eau où elle garde sa fraîcheur plusieurs semaines si l'on a soin de placer le vase qui la contient à l'air, car le myosotis a horreur du renfermé. On le cultive, ainsi que son excellente variété *semperflorens,* qui fleurit de mai en novembre, avec facilité dans les parties humides de nos jardins où il aime le plein soleil. Sur le bord des étangs, des cours d'eau, il fait merveille. On en possède une variété à fleur blanche, qui ne vaut pas le type.

Plusieurs autres myosotis sont cultivés dans les jardins ; le *M. alpestris* dont j'ai parlé dans la « Flore Alpine » est l'un des plus connus car l'horticulture en a obtenu de nombreuses variétés. Nous cultivons à Floraire deux myosotis à fleurs jaunes *(M. australis* et *M. antarctica)* qui nous viennent des antipodes et sont fort intéressants, bien que non rustiques chez nous et exigeant un abri pour l'hiver.

Le Geum, lui, est remarquable par sa fleur en cloche, la couleur brun foncé de sa tige et de son calice et surtout par la teinte rose rougeâtre très vif de sa corolle, variant d'ailleurs du clair au foncé. On a trouvé un jour dans les marécages de Surrey, je crois, ou du Devonshire, une forme de ce geum à grandes fleurs et à corolle

d'un rouge si éclatant qu'il semble extraordinaire qu'il s'agisse là d'une plante européenne, tant la teinte est vive et exotique. On la cultive maintenant dans les collections où elle fait grand effet. L'Orient nous a donné la plus brillante et la plus éclatante des benoites : c'est le *G. coccineum* dont Ferdinand Ier, roi des Bulgares, a bien voulu nous adresser le vrai type pour le jardin de Floraire, où comme beaucoup d'autres, nous cultivions le *G. chiloense* pour l'espèce orientale. L'espèce chilienne est très voisine et ne s'en distingue que par la forme et la nature des feuilles et de légères différences dans les étamines [1]. Ces deux benoites, qui hantent également les lieux humides de leurs pays d'origine, nous offrent des fleurs d'un vermillon très vif, extrêmement rare dans les fleurs de pleine terre; elles sont un bel ornement pour nos jardins.

Dans la première quinzaine de mai nous venons de trouver, dans les marais et prés humides, de belles gerbes à glaner ; allons maintenant par les monts et sur les pentes sèches, sous bois et le long des haies où nichent et chantent les oiseaux. Les orchis forment un monde à part, un groupe spécial dans le grand tableau de la nature en fête. Nous avons célébré autrefois leur

[1] N'est-il pas surprenant que deux plantes aussi voisines et aussi caractérisées dans le genre auquel elles appartiennent, se trouvent confinées l'une à l'Orient de l'Europe (Macédoine, Grèce, Asie-Mineure) et l'autre dans les montagnes de l'extrême sud américain ? Il y a d'autres exemples d'espèces très voisines qui sont sur nos Alpes, dans les régions boréales et qu'on retrouve à la Terre de Feu, au détroit de Magellan ou dans les Andes du Chili. Nous avons traité ces questions dans notre 1er volume *Les Plantes des Alpes* (épuisé), publié en 1885, p. 66. *Rapport de la flore des Alpes, avec celle des autres montagnes du monde.*

gloire et leur valeur artistique et nous avons décrit leurs charmes. Il faut pourtant insister ici sur la beauté des orchidées de chez nous et sur l'intérêt qu'elles présentent. Saviez-vous que leurs fleurs sont organisées pour la visite des insectes sur un plan si merveilleusement combiné, que l'esprit reste interdit en face de ces choses? Ce n'est pas la place ici de répéter ce que nous avons déjà dit ailleurs en deux ouvrages spéciaux sur la matière [1]. Il suffit d'observer les mouvements des insectes qui les visitent et d'examiner la troupe des papillons qui sortent d'une fleur, troupe portant presque toujours une pollinie (agglomération des masses polliniques destinées à féconder l'organe féminin d'une autre fleur) pour être édifié sur l'ingéniosité du système.

Nos orchidées sont généralement bulbeuses ; il en est pourtant beaucoup dont la souche est radiculaire (entourée de racines). Les bulbes sont des tubercules entiers ou palmés. Lorsqu'une plante d'orchis ou d'ophrys a fleuri et au moment de la maturation de ses graines, les feuilles et la tige jaunissent et se dessèchent tandis que la sève superflue emmagasine dans le tubercule souterrain des provisions de fécule et de vitalité pour la saison prochaine. Puis tout rentre dans le repos ; le tubercule, dans lequel ne cesse de s'exercer un lent mouvement moléculaire, renferme tout l'avenir de la plante et garde précieusement tous les caractères de l'espèce à laquelle il appartient dans ses cellules spécialement conformées ; puis, quand vient l'automne et la saison des pluies, le mouvement s'accentue ; il se forme un bourgeon au

[1] H. Correvon, *Les Orchidées rustiques,* Genève 1893.
H. Correvon, *Album des Orchidées de l'Europe centrale,* Genève 1899 (épuisé).

sommet du tubercule, les racines se développent à la base de ce bourgeon et bientôt, au printemps, la tige, puis les feuilles, puis les fleurs apparaissent. Ce développement est si rapide que les racines ne pourraient suffire à nourrir la plante si la réserve du petit grenier n'était pas là. Puis, quand il a livré sa provision, le tubercule noircit et se flétrit, tandis qu'un nouvel organe, en tous points semblable à lui, prend naissance à son côté, se développe et finit par prendre sa place. C'est ce qui nous explique la présence, lorsque nous déracinons un orchis pendant l'époque de sa floraison, de deux tubercules dont l'un est plein de nourriture et frais, tandis que l'autre est vide, ridé et noir.

Nous avons, en Suisse et dans notre Europe centrale, près de soixante espèces d'orchidées diverses. Elles ont toutes, sauf le *Cypripède* ou *Sabot de Vénus*, des fleurs en épis ; c'est là ce qui trompe souvent le public qui nomme orchidées tout ce qui porte des fleurs agglomérées au sommet de tiges dressées. *L'Orchis bouffon* (*O. Morio*) est le premier à apparaître, dans le commencement de mai. Son épi est court, ses fleurs généralement d'un pourpre foncé avec le tablier pointillé et sa tige est basse ; son tubercule arrondi est très peu profondément enfoncé dans le sol. Il hante les prés maigres et dont le sol est lourd. On en trouve de nombreuses formes aux fleurs diversement colorées, depuis le blanc pur jusqu'au pourpre très sombre. Puis vient l'*Orchis mâle* (*O. mascula*, **pl. 28**), gracieux épi allongé en pointe, aux fleurs d'un rose carmin très vif, rarement blanc pur ou rose clair. Il croît sur les pentes gazonnées fraîches de la plaine et surtout dans les pâturages de la zone montagneuse. On le rencontre dans toute l'Europe, de la

Grande Bretagne à la Mer Noire. L'*O. militaire* (l'*O. militaris*, **pl. 28**) appartient aux prairies fraîches, aux pentes un peu humides et aux sols sablonneux ou spongieux. On le trouve dans quelques marais et dans les lieux gazonnés où il fleurit du commencement de mai à la fin de juin. Son épi est bigarré blanc et carmin, c'est-à-dire que les fleurs sont blanches à l'extérieur avec des taches pourpre à l'intérieur et son tablier rose carmin foncé. On nomme parfois par erreur O. militaire l'*O. casque (O. fusca)* qui est spécial aux taillis, aux haies et aux clairières des bois. C'est la plus belle et la plus grande espèce du genre après l'*O. foliosa* de Madeire. L'*O. fusca* offre une forte tige pouvant atteindre 70 cm. ; son bulbe est gros et très profondément enterré dans le sol ; ses fleurs sont grandes, à casque brun foncé, à large tablier rose clair ou blanc pointillé de pourpre. Cette plante que j'ai rencontrée une fois à fleurs blanc pur, n'est point commune ; on la trouve dans l'Europe centrale, de l'Angleterre à l'Orient.

L'*Orchis singe* (*O. simia)* est voisin de l'O. militaire dont il se distingue par ses fleurs s'épanouissant d'abord au sommet de l'épi, tandis que chez son congénère la floraison commence par le bas et surtout par le tablier de sa corolle qui est divisé en quatre lobes étroits et pourpre vif (tablier large, plus ou moins trilobé chez l'O. militaire). Il habite les collines calcaires de la région montagneuse dans l'Europe centrale et méridionale et fleurit en mai-juin. Enfin, à la même époque, nous trouvons l'*Orchis brûlé (O. ustulata)* jolie petite espèce qui habite les pentes sèches et gazonnées de toute l'Europe et dont l'épi court, noirâtre avant la floraison, est composé de nombreuses fleurs, petites, au tablier blanc

ponctué de pourpre. On trouve encore, sur les pentes sèches ou dans les prés, d'autres orchidées intéressantes : le fameux *Orchis bouc (O. hircina)* dont la fleur verdâtre, au long tablier enroulé en spirale, répand une forte odeur de bouc et qui est assez rare. Il y a aussi l'*O. homme pendu (O. anthropophora)* qui hante les prairies en pentes et à gazon maigre et fin ; son épi est allongé, étroit et ses fleurs sont vertes avec un labelle d'un roux jaunâtre à quatre divisions étroites, offrant un peu l'aspect d'un homme pendu.

Tous ces orchis ont le bulbe ovale et entier; il en est une autre catégorie dont le tubercule est divisé, palmé, en forme de main ; ce sont les espèces qui croissent dans les lieux humides telles que l'*O. incarnata* et l'*O. latifolia,* qui offrent cette caractéristique, très prononcée chez le premier, d'avoir les fleurs de l'épi entremêlées de bractées ou feuilles étroites d'un vert brun ou rosé. Ils fleurissent également en mai-juin mais ne se rencontrent que dans les prés humides et les marais tourbeux.

Sur les pentes sèches et dont l'herbe est maigre, on trouve les *Ophrys* qui sont des orchis dont les fleurs n'ont pas d'éperons et dont le tablier est épais et velouté. Ils ont des tubercules ronds, peu profondément enfoncés dans le sol et fleurissent en mai-juin également. L'aspect de leurs fleurs, qui miment souvent les bêtes, leur a fait donner les noms des insectes auxquels ils ressemblent. Il y a l'*Ophrys abeille,* l'*O. araignée,* l'*O. bourdon* et l'*O. mouche.* Dans la zone méditerranéenne il y en a plusieurs autres espèces. Nous avons publié dans les deux volumes d'orchidées dont nous avons parlé plus haut les descriptions de toutes ces espèces et ce n'est pas le lieu, ici, d'y revenir. L'*O. bourdon* (**pl. 27**) ou *O. frelon,*

est la plus belle des espèces de notre pays; elle est également la plus rare. Les trois autres sont plus communes et tous ces quatre ophrys sont répandus sur les pentes herbeuses et ensoleillées de l'Europe moyenne et méridionale.

Un peu plus tard fleurit dans les marécages l'*Orchis palustris,* au bel épi dressé et élégant, à la grande fleur carmin vif maculée de pourpre au bulbe entier et presque rond. Et, sous l'ombre des bois, on cueille entre les moïs de mai et de juillet, la fleur délicieusement odorante de l'*Orchis papillon* (*O. bifolia,* **pl. 26**). C'est l'une des plus parfumées de nos plantes sauvages et son épi de fleurs blanc crême, avec le long éperon plein de miel que recherchent les insectes, est une merveille de grâce et de légèreté. Il croît dans les bois, les taillis et les prés montagneux de toute l'Europe. Une espèce très voisine, l'*O. chlorantha* ou *Orchis vert,* a les fleurs d'un blanc verdâtre à l'éperon beaucoup plus court et a l'épi plus court et plus ramassé.

Les pentes humides et à sol marneux, argileux ou lourd, ou bien les lieux marécageux, sont hantés par une orchidée à long épi rose carminé, de fleur très parfumée et dont le tubercule est palmé comme celui des O. incarnata et latifolia. C'est le *Gymnadène* (*Gymnadenia conopea,* **pl. 41**) qui fleurit de mai en juillet et parfume le paysage. C'est une espèce répandue dans l'Europe centrale et méridionale et dont une parente *(G. odoratissima)* a l'épi plus étroit, plus grêle, les fleurs plus petites, d'un rose pâle ou blanches, l'éperon non arqué comme le conopea mais cylindrique; il habite les prairies humides de la région montagneuse et boisée.

Le parfum de vanille qui s'échappe de certaines orchidées et plus spécialement de l'*Orchis vanille (Nigritella*

angustifolia) s'explique par le fait que la vanille est elle-même une orchidée. Il est, d'ailleurs, un certain nombre de nos orchis champêtres qui, en séchant, répandent une forte odeur aromatique rappelant la vanille. Le Dr L. Planchon a publié de fort intéressantes observations à ce sujet [1]. L'*Orchis homme pendu* et l'*O. militaire* contiennent, dans leur feuillage, un principe odorant nommé *Coumarine.* C'est le même principe qu'on rencontre dans la *Flouve odorante* des prés et qui donne au foin sec son agréable parfum et c'est également le même qui parfume, lorsqu'elles se dessèchent, les feuilles des mélilots et de l'aspérule odorante. Mettez quelques feuilles, tiges ou fleurs de ces orchis dans une armoire et au bout de quelques jours, en se desséchant, elles l'embaumeront.

C'est plutôt sous bois ou le long des haies et des taillis ombrés qu'on rencontre l'*O. maculé* (mai-juillet), aux bulbes palmés, aux feuilles maculées-tachetées de brun, à l'épi conique de fleurs lilas pâle ou blanc pur, dont le tablier est élégamment veiné, strié de pourpre foncé. Et ce n'est pas tout, car nos orchidées indigènes sont nombreuses, variées et belles. Parlerai-je du *Sabot de Vénus, Cypripedium Calceolus,* cette merveille des merveilles, cette reine des fleurs d'Europe, qui se cache sous bois où elle fuit les regards et poursuit loin du bruit le cours de sa douce existence ?

Vénus, un soir d'été, par l'orage surprise
Egara dans les bois son riche brodequin
Broché d'or et de pourpre et dont la forme exquise
Semblait l'œuvre de choix du plus adroit lutin.

[1] Dr L. Planchon, *Nouveau Montpellier médical,* T. I, 1892.

Un mortel le trouva qui crut avoir affaire
A quelque précieux et magique trésor ;
Mais, dès qu'il l'eut touché de sa main téméraire,
Il vit s'évanouir le petit sabot d'or.

Et voici qu'aussitôt une fleur gracieuse
Poussa, fraîche et brillante au milieu du gazon ;
Et les dieux de chanter la grâce merveilleuse
Que le sabot divin prit en sa floraison.

Il y a encore tout le lot des *Céphalanthères* et des *Epipactis,* plantes curieuses et capricieuses, dont les racines sont fasciculées comme celles des cypripèdes et dont les fleurs en épis sont généralement dans les teintes pâles ; il en est une pourtant qui rachète à elle seule ce que ses sœurs ont de peu attrayant et dont l'épi de grandes fleurs d'un beau rose fait sensation sous bois, où on le rencontre sans qu'il y soit jamais en grande quantité. C'est le *Cephalanthera rubra* (*Céphalantère rose,* **pl. 27**), que vous avez sans doute déjà rencontré dans les bois du Jura, sur les pentes ombragées et sèches du Valais, et plus spécialement sous les bois de pins sylvestres où il fleurit dès les premiers jours de juin.

La culture des orchis et des espèces voisines est très recommandable pour les jardins où il y a des pelouses à émailler, des sous bois à animer de fleurs. Nous en avons un peu partout à Floraire et ces plantes n'exigent aucun soin. Le bel alpinum de Sir Frank Crisp, à Henley, celui de Miss Willmott, à Warley, le très curieux jardin royal de Windsor, où le général Probyn a accumulé les trésors de la flore alpine, ont des pentes de gazon garnies d'orchidées de chez nous. Et ces plantes sont absolument merveilleuses en mai-juin.

J'ai dit ailleurs [1] les mérites de ce roi des Bulgares, Ferdinand Ier qui, alors qu'il était prince de Saxe-Cobourg-Gotha, avait établi dans les jardins du palais de Cobourg, à Vienne, toute une culture d'orchidées sauvages et qui, tout souverain qu'il est, voue encore sa sollicitude à ces plantes-là. Il m'a déclaré à plusieurs reprises que ces cultures le secouent des soucis de la politique et sont nécessaires à son bien-être moral.

Revenons un peu en arrière car le chapitre des orchidées nous a conduit trop loin et il est des fleurs de mai que nous avons négligées. Voici, le long des bois, sous les taillis et sur le bord des haies, le curieux *Sceau de Salomon* (*Convallaria* ou *Polygonatum multiflorum*, **pl. 29**). C'est une liliacée voisine du muguet, dont les fleurs sont blanc-verdâtre et disposées par petits bouquets le long de la tige feuillée, arquée et pouvant atteindre jusqu'à un mètre de haut. Nous en possédons, en Suisse, trois espèces, les *P. multiflorum, officinale* et *verticillatum*. La première a la tige fortement arquée supérieurement et les fleurs disposées par trois en petits bouquets ; le deuxième a la tige moins courbée et les fleurs plus grandes, placées par une ou deux seulement, tandis que la troisième, qui appartient aux bois de la région montagneuse, a les feuilles étroites, nombreuses, disposées par étages et les fleurs également.

Ce sont d'excellentes plantes à cultiver dans les jardins pittoresques et naturels, à l'ombre des bois où l'on veut obtenir la note gracieuse et artistique.

Le *Muguet*, lui, (*Convallaria majalis*, **pl. 30**) est bien

[1] H. Correvon, *Les Orchidées rustiques*, **pl. 204** et *Album des Orchidées*, p. 31.

connu ; c'est le *Lis des Vallées* des anglais, la *Fleur de Mai* des allemands, c'est la fleur du printemps par excellence. Sans elle, il manque quelque chose à notre bonheur ; sans elle les bosquets seraient moins beaux, moins doux, moins suaves. On en cultive un certain nombre de variétés, à grandes fleurs, à fleurs doubles, à fleurs roses, à feuilles rubannées et striées de jaune et de blanc. La seule de ces formes qui soit réellement acclimatée à Floraire et qui soit de culture aisée c'est la variété à grandes fleurs.

Cette pauvre plante a été triturée, forcée, martyrisée par les fabricants de primeurs. On veut jouir en temps et hors de temps ; on n'a plus la patience d'attendre le printemps ; alors on force les pauvres plantes à fleurir hors saison, en se livrant sur elles à toutes sortes de machinations abominables. L'Allemagne a la spécialité de ces choses et plus spécialement les environs de Hambourg où la production des muguets pour forcer occupe des milliers d'ouvriers.

On affirme que c'était un muguet que Victor de Laprade cultivait sur sa fenêtre et auquel il chante :

Petite fleur sur ma fenêtre,
Dans ton champ long d'un demi pas,
Fleuris pour consoler ton maître
Du grand jardin que je n'ai pas.

Il est une autre liliacée des bois qu'on rencontre dans les lieux les plus obscurs et les plus sombres, c'est l'*Ail des Ours (Allium Ursinum),* qui forme de grandes colonies, a de larges feuilles vert foncé et des fleurs en ombelles d'un très beau blanc. Malheureusement il sent

l'ail à plein nez, mais n'exhale son odeur que quand on le triture ou le cueille.

Mais voici la haie qui s'allume; voici l'aubépine en fleurs; quel tableau que celui-là! Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus saisissant que les haies du Devonshire au mois de mai quand le *Hawthorn* est fleuri. Il revêt là des formes géantes; ce n'est plus un arbrisseau, c'est un arbre et quel arbre! De gigantesques ondes de neige, d'un blanc rosé, vous saluent de toutes parts et de vrais dômes de fleurs s'élèvent sur les bords des routes. C'est absolument glorieux. Chez nous l'aubépine est modeste. On la tailloche, il est vrai, en haie; mais, même à l'état sauvage et comme arbuste des bois elle n'atteint pas plus de trois ou quatre mètres. En Angleterre ce sont des arbres de 8 à 10 mètres de hauteur!

L'*Aubépine, Epine blanche* (*Crataegus oxyacantha*, **pl. 31**) est la forme centre européen d'un genre extrêmement répandu sur l'hémisphère boréal. Le prof. Sargent, de Cambridge (Mass.) a fait sa spécialité du genre Crataegus et vient de publier plus de 200 espèces seulement pour l'Amérique du Nord! Chez nous cette plante se cultive en grand pour la formation des haies et les pépiniéristes en ont plusieurs variétés à fleurs doubles ou simples, blanches, roses et rose très foncé qu'on greffe sur le type.

On sait le rôle que le *Hawthorn* a joué dans l'histoire de la maison des Tudors qui portait dans ses armes une branche d'aubépine avec ses fruits. La plante joue d'ailleurs un grand rôle en Angleterre où elle porte plusieurs noms (maybush, maytree, white thorn). C'est la plante qui, dès la plus haute antiquité, est déjà em-

ployée pour la confection des haies entre les propriétés ou sur le bord des chemins.

Voici d'autres arbustes qui fleurissent sur le flanc des coteaux, au sein des haies et des bosquets. Ce sont d'abord les *Viornes* dont il est deux espèces dans notre Europe centrale. Le *Viburnum Lantana* (**pl. 32**) ou *Mancienne* ou bien encore *Cochène*, est la plante dont Virgile a dit, dans sa première Eglogue :

> Au dessus des cités Rome élève sa tête
> Ainsi que les Cyprès sur les Viornes Manciennes.

C'est un arbrisseau de 1 à 2 mètres aux rameaux très flexibles, aux feuilles ovales et dentées, aux fleurs blanc de lait, odorantes, en corymbes légèrement bombés ; baies vertes, puis rouge vif, enfin noires, très recherchées des oiseaux. Il croît dans l'Europe centrale et méridionale et dans les régions méditerranéennes des trois continents. Il fleurit en avril-mai ; ses rejets, qui sont souples et flexibles, servent à confectionner des liens très estimés. On en cultive une variété à feuilles panachées. L'*Obier*, ou *Sureau d'eau (Viburnum opulus)* est l'arbrisseau dont la variété à fleurs toutes stériles se nomme *Boule de neige* et est cultivée depuis plus d'un siècle dans nos jardins. Le type sauvage atteint trois à quatre mètres de haut et croît près des eaux, dans les haies et les bois humides de toute l'Europe et dans les régions méditerranéennes. Il donne en mai-juin des fleurs blanches, inodores, en corymbes peu serrés, celles du centre petites ; les extérieures sont grandes, rayonnantes, stériles et à lobes inégaux. En automne l'ombelle se transforme en une belle grappe de baies char-

nues, globuleuses et d'un rouge vif. Outre la boule de neige on cultive plusieurs variétés de l'obier, dont une à feuilles panachées. Le *Laurier-Tin,* des bois et garigues du Midi, est le *Viburnum Tinus,* c'est-à-dire le frère méridional de nos deux viornes.

Fort intéressant encore est cet arbuste qu'on voit surgir des haies et des bois et qu'on nomme *Troëne* (*Ligustrum vulgare,* **pl. 33**). De mai en juillet il donne ses thyrses de fleurs blanches, désagréablement odorantes, qui, à l'automne, se changent en grappes de baies noir luisant et se dressent, tout l'hiver durant, au-dessus des haies où elles attirent les bouvreuils qui en sont friands. C'est, avec l'aubépine, l'arbuste des haies par excellence, car il est très ramifié et supporte bien la taille ; ses feuilles et ses fleurs sont utilisées en pharmacie comme astringent. Cette plante, voisine du lilas, appartient à la famille des oliviers ; ses branches servent aussi à faire des liens et ses jeunes rameaux qui sont très flexibles, sont utilisés pour la vannerie fine. Il en existe plusieurs variétés; dont une à feuilles panachées, et l'horticulture paysagère utilise largement le troëne pour la formation des bosquets et les plantations des pentes sèches et arides. Il est précieux par sa résistance à l'air vicié des grandes villes, pour l'ornementation des lieux ombragés, des squares, cours, etc. Le Dictionnaire d'horticulture de Nicholson contient un très grand nombre de variétés et d'espèces de troënes ; les personnes que le sujet intéresse, trouveront là de plus amples informations.

Il est sous bois et entre les rochers, un arbuste gracieux et gentil qui reste dans mon souvenir comme l'une des gaies fleurs de mon enfance. C'est le *Séné batard*

(*Coronilla Emerus*, **pl. 34**). Petit arbrisseau de 50 cm. à 1 m., il jette ses branches noueuses et flexueuses un peu de tous côtés et se recouvre, en avril-mai, de jolies fleurs jaunes réunies par deux à quatre. On le cultive fréquemment dans les bosquets de nos jardins. A ses pieds, souvent, croît ce violent géranium à la grande fleur rose vif, le *G. sanguin* (*Geranium sanguineum*, **pl. 35**) qui frappe les regards même du moins observateur d'entre les passants. Il ne s'agit plus ici d'une plante annuelle comme l'Herbe à Robert, mais d'une forte touffe vivace, haute de 20 à 30 cm., aux tiges diffuses, nombreuses, garnies de feuilles profondément divisées et portant, sur de longs pédoncules grêles, des fleurs très grandes du rouge le plus ardent. En 1869 je l'ai trouvée pour la première fois de ma vie à deux pas de Montbrillant, dans les talus de la route montant à Fernex. Actuellement ce géranium est encore ici et là dans le canton, mais jamais abondant. On le trouve dans les rochers et les lieux légèrement boisés et exposés au soleil dans toute la Suisse ; en France il est un peu partout et on le cueille dans une bonne partie de l'Angleterre. On affirme que dans les ruines du château de Lancaster se trouve une variété à fleurs rose tendre, le *G. Lancastriense*. En réalité cette belle forme se trouve plus au nord dans un espace très limité ; je ne l'ai pas trouvé à Lancaster et ne crois pas qu'il y existe. Cette forme, qui se maintient très bien à Floraire où nous la cultivons au demi-soleil, est une merveille dans sa teinte rose carné. La variété à fleurs blanc pur du G. sanguin et sa variété plus naine, *G. prostratum*, sont très répandues et, aussi bien que le type, cultivées dans beaucoup de jardins.

Mais voici, sur les pentes rocheuses et maigres de la

région moyenne, au pied des montagnes calcaires surtout, un petit, tout petit lis blanc qui frappe nos regards. La plante est dressée, rameuse dans le haut, atteignant 50 à 60 cm., couverte de fleurs blanches aux étamines jaune vif et ses feuilles sont celles des graminées. C'est l'*Anthéric rameux* (*Anthericum ramosum*, **pl. 35**) ou *Herbe à l'araignée;* au fond c'est l'une de nos trois *Paradisies,* les deux autres étant *Paradisia Liliago* et *P. Liliastrum.* Le *P. Liliago* (faux-lis) est plus grand dans sa fleur et dans sa feuille que l'A. rameux et croît ici et là sur les coteaux secs et buissonneux de l'Europe centrale et méridionale mais il n'est pas en Angleterre (pas plus que ses deux congénères d'ailleurs). Le *P. Liliastrum (Lis de St-Bruno* ou *Paradisie)* est une plante de montagnes à l'aspect du Lys de Marie et répandant le même parfum. Ces trois espèces se cultivent fréquemment dans nos jardins, plates bandes ou rochers où elles réclament le plein soleil et un sol plutôt léger quoique nourrissant. On a, depuis quelques années, une bonne variété *major* du *P. Liliastrum.*

C'est parmi l'herbe fine et dans les prés ensoleillés et clairs que croissent les divers polygales que tant de promeneurs prennent pour des orchis. Leur grappe en épi dressé et serré est tantôt rose vif, tantôt bleu intense, parfois azuré, souvent lilas ou violacé, quelquefois blanchâtre. Ce sont de petites plantes herbacées et multicaules, annuelles ou bisannuelles, portant leurs fleurs généralement petites, en grappes plus ou moins longues et qui ressortent du cadre herbeux comme de vrais bijoux vous souriant au passage. Beaucoup de charme et de couleur, de la grâce et de l'élégance, voilà de quoi attirer les regards. Celui que nous présentons dans notre

pl. 34 est le *Polygale vulgaire (Polygala vulgaris).* Dans les régions montagneuses, surtout calcaires, on trouve un polygale vivace, au feuillage de buis, qui forme de charmantes touffes de verdure se recouvrant, en janvier-avril, de fleurs blanc et jaune à l'odeur de prunes. C'est le *Faux buis (Polygala chamæbuxus);* dans l'Italie supérieure et chez nous dans le Tessin, quand le sol est siliceux, la fleur prend la teinte rose très vif avec centre or et devient une vraie beauté pour le jardin ou la rocaille. C'est alors le *Polygala rhodoptera* ou *atropurpurea* que nous avons donné dans la « *Flore de poche à l'usage du touriste* ».

L'un des bleus les plus intenses et les plus beaux nous est présenté par une fleur de mai dont la robe est une des plus brillantes qui se puisse imaginer. J'ai nommé le *Grémil bleu* (*Lithospermum purpureo-cœruleum,* **pl. 36**). Vous trouverez cette plante tapie sous les haies et les buissons mais nulle part abondante. Elle est disséminée dans notre Suisse où elle n'est fréquente que dans le canton de Genève. Elle appartient à l'Europe centrale et méridionale et à l'Asie occidentale; on la trouve dans les terrains calcaires d'une grande partie de la France mais pas en Angleterre. C'est une plante digne d'être cultivée et qu'on peut, à cause de sa grande rusticité, de sa nature envahissante, placer dans les lieux secs, à l'ombre ou au soleil et dans les sols les plus mauvais. Ses semences sont blanches, dures, luisantes et ressemblent à des perles. Je dois vous dire pourtant que sa fleur avant son épanouissement et par conséquent tout le haut de sa grappe en forme de scorpion — caractère propre à la famille des boraginées — est d'un rouge sombre, ce qui lui vaut son nom spécifique de purpureo-

cœruleum. Elle fleurit en mai-juin et, si vous voulez produire un beau tableau, placez à côté de votre touffe bleue, mais au plein soleil, un ou deux pieds de cette floribonde *Saponaire* rose qui décore si brillamment les pentes rocheuses de notre pays, surtout sur les poudingues et entre les rocs calcaires où elle est merveilleusement belle. Le *Saponaria ocymoides*, pl. **37**, est en effet l'une des plantes qui donne à notre printemps sa note vivante et animée, son cachet d'ardeur et de bonheur. Vous la voyez partout, sur les talus des chemins de fer comme au sommet des murs qui soutiennent nos vignes, sur le bord des chemins comme dans les pentes des lappiaz ; elle s'étale, joyeuse et féconde, gaie et lutine, sous les pins noueux des pinèdes, comme entre les touffes sombres des genévriers ou du raisin d'ours. Partout c'est la même gaîté et vous auriez beau rouler dans votre cerveau les plus noires pensées, la fleur rose de saponaire vous force de croire au bien et au bonheur. On en cultive deux formes, dont l'une à fleurs rose purpurin et l'autre à fleurs blanc pur. C'est une plante de l'Europe centrale et méridionale qui ne va pas jusqu'en Angleterre.

La fleur jaune soufre qui se trouve en outre sur notre pl. **37** est une crucifère du nom de *Diplotaxis (Diplotaxide)*. Elle croît dans les lieux stériles ou abandonnés, le long des routes et abonde dans les lieux brûlés du soleil de l'Italie supérieure. Autour du château de Brescia, au pied des arènes de Vérone, dans les talus arides de la vallée d'Aoste, partout vous trouvez cette sorte de moutarde à la grande fleur jaune. En Suisse elle se rencontre dans certains endroits; elle est plus fréquente en France et se retrouve ici et là en Angleterre.

Si, des lieux arides et brûlants nous nous rendons à des paysages plus frais et dans les marécages, nous trouvons, en ce mois de mai, plusieurs fleurs nouvelles qu'avril ne nous a pas offertes. C'est d'abord la *Potentille des oies* (*Potentilla Anserina*, **pl. 36**) — *Silverweed* des Anglais — dont les feuilles argentées-soyeuses, aux nombreuses folioles élégamment dentées, sont à elles seules un superbe ornement. C'est une plante coureuse, aux longs stolons filiformes tenant de ceux de la fraise, aux petites fleurs jaune pâle. Elle habite le bord humide des routes, la berge des étangs, les sables mouillés. Et puis c'est la *Renoncule d'eau (Ranunculus aquatilis)*, délicieuse apparition de l'effet le plus artistique et le plus poétique, qui s'élève des eaux dormantes et donne à leur miroir une grâce et une élégance spéciale. Sa fleur blanc très pur et son feuillage diversement découpé suivant qu'il est immergé ou qu'il flotte, ne peuvent se décrire.

Et, dans les eaux profondes, les étangs, les tourbières, les canaux, nous voyons s'épanouir la *Rose des Eaux* sous la forme des deux *Nénuphars* de nos contrées, le blanc et le jaune. Le premier (*Nymphæa alba*, **pl. 38**) est trop connu et répandu pour que j'aie à en donner une description. Le second *(Nuphar luteum)* est plus rare ; il habite les eaux plus profondes. Les Anglais les nomment *Lis des eaux*. Ce sont des plantes aimées et respectées, qu'on plante dans les bassins et les lacs artificiels et dont on possède de nombreuses variétés. Il en existe à fleurs rose clair, à teinte rose pâle ou rose carmin vif ; la variété *Chromatella* est la plus vigoureuse et donne avec abondance des fleurs jaune très pâle et énormes qui s'élèvent du sein de ses larges feuilles maculées de brun.

Quand la fleur du nénuphar est fécondée elle rentre sous l'eau et va mûrir ses graines sur le sol qui la porte. De nombreuses légendes ont couru le monde au sujet de ces fleurs simples et tranquilles ; la ligne horizontale de leur feuillage et de la fleur à son épanouissement est un symbole de repos, de tranquillité, de stagnation. On en a fait toutes sortes de déductions curieuses. Le fait est que la plante est inoffensive et ne cause de mal qu'à ceux qui essayent de l'arracher, car elle a de solides racines et ne se laisse pas faire et j'en connais plusieurs qui ont pris ainsi des bains involontaires. J'ajouterai pourtant que les racines des nénuphars, gorgées de fécule, sont alimentaires et ont été utilisées dans les années de disette.

L'*Iris des eaux* (*Iris pseudo-acorus,* **pl. 40**) est l'une des plantes les plus connues et qu'on trouve sur le bord des eaux de toute l'Europe centrale et méridionale. C'est le Lis de Clovis, celui qui, dans l'héraldique, a donné le lis des rois de France. On trouvera dans un volume spécial sur les Iris, publié avec la collaboration de M. H. Massé, l'histoire de cette plante [1]. Qu'il suffise de rappeler qu'à la veille de la bataille de Vouillé (Voeladis), en 507, l'armée francque qui marchait contre Alaric devait traverser la Vienne, dont les eaux étaient très profondes ; elle semblait immobilisée à cet endroit-là sans pouvoir avancer. Une biche sauva la situation. Epouvantée par le cliquetis des armes, la pauvre bête fuyait devant l'armée ; elle trouva son chemin en un gué qu'évidemment elle connaissait, indiquant ainsi un passage à l'armée.

[1] H. Correvon et H. Massé, *Les Iris dans les jardins,* Genève, 1907.

Là, croissait abondamment l'iris jaune, dont les fleurs étaient épanouies ; descendant alors de cheval, le prince franc alla cueillir une de ces tiges fleuries et la porta sur lui en gage de sa future victoire. Le roi Clovis ayant triomphé du barbare, regarda désormais la fleur d'iris comme l'attribut de sa victoire et la fit broder d'or pour ses vêtements et ornements. Le blason français porte la fleur synthétisée de l'iris pseudo-acorus. D'ailleurs, en Angleterre, cet iris est parfois nommé *flag flower (fleur du drapeau)*. Le Rév. Friend, dont j'ai déjà parlé, croit que le mot Fleur-de-lys vient de Fleur-de-Luce ou de Louis, parce que Louis VII partant pour les Croisades, prit la fleur d'iris qu'il arbora à son casque. Il est certain d'ailleurs qu'il fut le premier souverain qui arbora la fleur de lys sur ses armes et que c'est en 1180 qu'apparaît le premier blason fleur de lysé. Plus tard, sous le même règne, le nombre des fleurs fut réduit à trois en l'honneur de la Trinité et les armes de France établies : « d'azur à trois fleurs de lys d'or ».

Il existe toute une série d'iris aquatiques et paludéens qu'on cultive dans les parties marécageuses de nos parcs et jardins. La Sibérie et l'Amérique du Nord nous en ont fourni une bonne collection, mais c'est le Japon, avec ses superbes *Iris Kaempferi* ou *laevigata,* qui a apporté le plus brillant appoint à cette phalange de beautés. Les Japonais cultivent l'iris en question sur des hectares en des jardins merveilleux où la fleur est répandue à profusion, le motif artistique répété mille fois et l'impression rendue absolument unique. L'art japonais diffère du nôtre si considérablement qu'on ne peut se faire une idée du pourquoi de cette profusion. Quand on voit, comme je l'ai vu en Angleterre, des

scènes de ces masses colorées, où la fleur est toujours la même comme forme mais diffère dans ses teintes et ses couleurs, on comprend qu'on s'enthousiasme pour ces beaux tableaux vivants.

L'*I. Kaempferi* croît sur le bord des eaux ou dans les lieux marécageux, ou bien encore dans une platebande au sol fertile et bien arrosé. On en possède de nombreuses formes et variétés dans les teintes qui vont du pourpre sombre au blanc pur.

C'est aussi dans les lieux frais, mais à l'ombre et plutôt dans les régions montagneuses, que se rencontre le *Pigamon (Thalictrum aquilegifolium)* dont la fleur légère, lilas ou blanche, a, grâce à l'absence de pétales et au développement des nombreuses étamines, l'aspect d'une gaze légère. Mais ce sont les spirées qui vont maintenant attirer et soutenir notre attention, car elles commencent à se montrer à la fin de mai, poursuivant jusqu'à la fin de juin leur floraison prolongée. Deux espèces appartiennent à la flore des marécages ou des prés humides et une à celle des bois frais et des pentes mouillées. Les deux premières sont les *Spiraea Ulmaria* ou *Reine des prés* (**pl. 39**) et *filipendula (Filipendule).* La reine des prés est une plante solide et robuste qui élève ses tiges rouge brun jusqu'à près d'un mètre ; ses fleurs blanches sont agréablement odorantes et communiquent à tout le paysage l'agreste parfum, très *sui generis* qui s'en exhale. Elle croît près des fossés et des saussaies et est très répandue dans l'Europe centrale et septentrionale et l'Asie boréale. On en cultive diverses variétés à fleurs doubles, à feuilles panachées et des espèces voisines dont les fleurs sont rose vif ou rose carné. (*Spiraea lobata* et *palmata* du Japon et de l'Amérique du Nord.)

Ces deux dernières sont l'une des gloires de notre marais de Floraire en juin et méritent d'être introduites dans tous les jardins. La *Filipendule* est une plante aux racines tubéreuses, renflées en fuseau, aux feuilles très finement divisées ressemblant aux frondes de certaines fougères et aux fleurs blanches, en bouquets rameux. On en possède une forme à fleurs doubles.

Enfin la *Reine des bois (Sp. Aruncus)* mérite une mention spéciale dans la description des fleurs des bois. C'est la plus élégante, la plus délicate, la plus finement disposée des fleurs de notre pays. Ses immenses panicules pyramidales s'étalent en panache au sommet des tiges de un à un mètre cinquante et font, sous bois, l'effet d'un feu d'artifice. Les feuilles sont élégantes aussi, en sorte que le tout est une merveille de grâce et de légèreté. On ne saurait trop la recommander pour l'ornementation de nos bois et des lieux humides et sombres de nos jardins.





CHAPITRE II

Promenades d'été dans les champs, sous bois, dans les rochers et sur les monts.

Muse, muse des champs, ne sois pas trop modeste ;
Ta gloire est de tenir plus que tu ne promets.
L'azur de tes bluets n'est pas le moins céleste
Et ton pauvre pain d'orge est le pain des gourmets.

E. Rambert.

Le soleil chauffe les champs et, par les chemins ardus, le trajet est éblouissant.

Mais, ainsi que le dit encore Rambert :

Le soleil est le grand artiste
Le souverain dessinateur ;
Le soleil est le coloriste,
Le poëte, le créateur.

« Béni soit le soleil, prince de la lumière ! »
Disent toutes les voix de la terre au ciel
Depuis l'oiseau dans l'air au ver dans la poussière
De la création c'est l'hymne universel.

Juin, c'est le mois des foins. L'herbe a grandi ; elle ondoie au souffle du vent. Dans les prés c'est la teinte grisâtre ou brunâtre qui domine avec les épillets des graminées en fleurs. Le tableau serait uniforme et triste si le vert gris n'était pas relevé par les couleurs brillantes des milliers de fleurs qui l'émaillent. Dans les prés frais c'est le jaune de la renoncule qui domine (*Ranunculus acris* surtout). Dans le centre de l'Angleterre on ne voit, en juin, pas d'autre fleur parmi les gazons très vert ; elle est là par milliards, en rangs serrés, pour rappeler la couleur de l'astre du jour. Chez nous la plante est moins abondante et la renoncule se présente sous d'autres formes qui varient l'effet du tableau. Les *Gaillets* ou *Caille-lait* donnent une teinte harmonieuse et douce. Sans doute le *Caille-lait blanc* (*Galium Mollugo*, **pl. 42**) est une plante commune et dont l'aspect n'a rien de très artistique. Les innombrables petites fleurs blanches, à la corolle en croix, disposées en ample panicule, émergent des gazons et font l'effet de myriades d'étoiles minuscules. Comme c'est le cas chez toutes nos rubiacées, les feuilles sont disposées en étages ou verticilles; ici elles sont réunies par six à huit. Chez l'espèce voisine (*Galium verum*, **pl. 42**) la fleur est jaune ou d'un bel ocre vif; c'est un ornement véritable pour nos prairies et une décoration dans le grand tableau. Son nom anglais de *Lady's Bedstraw (paille du lit de la vierge)* lui vient, dit Friend [1], du fait que la vierge Marie ayant dû s'aliter dans une étable, on lui mit du foin pour tout matelas. On prétendait autrefois que les *Galium* avaient la propriété de faire cailler le lait, d'où leur nom. Il

[1] Rd H. Friend, *Flowers and Flowerslore*, p. 90.

existe près de trois cents espèces de galium et, dans nos pays du centre européen, nous en possédons une cinquantaine.

La campagne est embaumée, car les champs de *Trèfle rose* (*Trifolium pratense*, **pl. 43**) répandent leurs parfums enivrants. Nous avons d'autres trèfles que celui que sème et que fauche le campagnard ; il en est à fleurs jaunes, à fleurs blanches, roses ou rouge vif. Les uns ont leurs fleurs serrées en petites têtes globuleuses ou plus ou moins ovoïdes. C'est le cas du *Trèfle champêtre (Trifolium campestre)* dont les fleurs d'un beau jaune donnent de petits capitules globuleux et compacts. Il est le type des *Tr. spadiceum, Badium, aureum* et *procumbens*, tous à fleurs plus ou moins jaunes formant des capitules en boule. Le *Trèfle des prés* ou *Tr. rose*, est l'herbe fourragère par excellence ; ses fleurs offrent aux abeilles une abondante récolte de miel. Nos paysans romands le nomment dans leur patois la *chair au bon Dieu*. C'est une plante bisannuelle dont on fait des prés artificiels. Excellent fourrage aussi que ce brillant *Trèfle incarnat (Trifolium incarnatum)* dont les longs épis de fleurs d'un rouge ardent, presque cramoisi, se voient ici et là dans les prairies et qui est originaire du midi de l'Europe.

Les *Tr. alpestre, rubens, medium* sont également à fleurs roses ou purpurines tandis que les *Tr. arvense, scabrum, striatum, repens* (abominable peste dans un jardin à cause de sa souche dure et vivace, aux longues tiges couchées s'enracinant dans le sol et envahissant le terrain sur un vaste emplacement) sont à fleurs blanches.

L'*Esparcette* (*Onobrychis sativa*, **pl. 44**) est cette fleur

d'un rose si délicieux lavé de violet, qui donne à nos prés et à nos pentes vertes un cachet de franche gaieté et de belle ardeur. C'est également l'une des meilleures d'entre les espèces fourragères et la plus précieuse d'entre nos plantes mellifères. Ici encore se place une légende anglaise qui dit que lorsque l'enfant Jésus fut couché dans la crèche de Bethléem, dans laquelle se trouvait un peu d'esparcette, on vit toutes les fleurs de sa couche se dresser et se ranger en couronne autour de la tête du nouveau né.

Dans le très bel ouvrage sur les meilleures plantes fourragères [1], nos autorités en la matière donnent les *Trifolium hybridum, pratense* et *repens* et l'*Onobrychis sativa* pour les meilleures d'entre les espèces à fourrage.

Ici et là, sur le bord des sentiers et des prés, dans les broussailles et le long des haies, aux endroits négligés par la charrue, on trouve cette délicate petite coupe blanche qu'on nomme *Céraiste* (*Cerastium arvense,* **pl. 43**). Bien qu'appartenant à la même famille que l'œillet, elle est inodore; mais sa corolle délicatement découpée et sa coupe élégamment évasée en font un vrai bijou. C'est une plante à la souche rampante et envahissante, à la verdure grisâtre, qu'on rencontre dans toute l'Europe. On cultive un certain nombre de ces céraistes à fleurs plus grandes, ou à feuillage blanc tomenteux, dont on fait d'excellentes bordures ou qu'on utilise pour garnir le sommet des murs, d'où ils retombent en larges et fortes touffes pouvant atteindre un mètre de diamètre.

La grande *Marguerite* (*Leucanthemum* ou *Chrysan-*

[1] *Les meilleures plantes fourragères,* par les professeurs Stebler, Schroedter et Welter, Berne, 1894.

themum vulgare, **pl. 44**) est l'une des fleurs les plus connues et les plus populaires. Nous avons tous effeuillé la marguerite et dit : « On m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout ». Cette fleur est belle et serait fort appréciée si elle n'était pas si commune. Et la preuve c'est que nous cultivons dans nos serres et orangeries et aussi parmi les plantes annuelles de nos parterres, plusieurs espèces exotiques presque semblables, que nous estimons beaucoup. On en fait de charmants bouquets et la fleur se conserve très longtemps dans l'eau. Le Caucase a fourni nos cultures d'une plante voisine, le *Pyrethrum roseum*, dont on a obtenu un grand nombre de variétés, aux ligules (pétales) colorés en rouge grenat, rose vif, pourpre, lilas, etc., à fleurs pleines et simples et qui sont des plantes vivaces de toute première valeur. Leurs fleurs sont d'entre celles qui durent le plus longtemps soit sur pied, soit dans l'eau en appartement.

On cultive de grandes marguerites vivaces à fleurs énormes (*L. maximum*, *L. lacustre*, etc.) qui sont une précieuse ressource pour les bouquets.

Que dire de notre belle *Sauge bleue* des prés (*Salvia pratensis*, **pl. 45**) qui anime de ses épis bleu foncé les prairies ensoleillées et fraîches ? C'est l'une des plus vivantes d'entre les fleurs de l'été et l'une de celles qui donnent à nos prés leur note si caractéristique et leur richesse de tons. On la rencontre parfois à fleurs roses ou à fleurs blanches [1].

[1] Il paraît que la sauge des prés est une mauvaise herbe, funeste au fourrage. C'est le professeur Stebler, de la Station fédérale d'essai de semences à Zurich, qui l'affirme.

En Angleterre la légende dit que la sauge prospère dans la même proportion que le propriétaire du sol lui-même est dans une bonne situation financière et que, dès que la maison ne marche plus, la sauge disparaît. Dans le Bucks., on affirme que la plante ne prospère que là où c'est la femme qui gouverne et porte les pantalons. Si une fille trouve une sauge à fleurs roses elle peut être sûre qu'elle rencontrera bientôt un mari. La vraie Sauge, celle que les Romains estimaient à une telle valeur qu'ils lui avaient donné le nom de salvia, de *salvere,* sauver, et que Pline tenait en très haute estime, est le *Salvia officinalis*. On la rencontre dans le Midi et dans les régions méditerranéennes ; c'est l'une des plantes le plus anciennement cultivées dans nos jardins et il n'est potager de village ou de grande cité qui n'ait sa plante de sauge. Ses vertus ne sont plus de nos jours à la hauteur de son antique réputation mais elle n'en est pas moins l'un des meilleurs toniques et stimulants [1]. On en cultive des variétés à fleurs blanches, à grandes fleurs, à feuilles panachées et tricolores. Dans les vieux jardins on en confectionne, comme de la lavande, des haies serrées ou des bordures épaisses. On cultive de nos jours de nombreuses sauges ; il en est d'annuelles et de vivaces ; les unes sont des plantes de serres, d'autres sont rustiques et de plein-air. Toutes ont un grand mérite ornemental. Nous avons parlé ailleurs de cette curieuse *Sauge sclarée* qu'on utilise pour frauder le vin, tout au moins pour fabriquer du vin muscat avec du raisin ordinaire, et qui a beaucoup de mérites, même comme plante d'ornement. A Floraire nous lui avons aban-

[1] H. Correvon, *Le jardin de l'herboriste,* p. 215.

donné un coin de jardin ; elle s'y reproduit naturellement et, quand le vent souffle, vers l'automne, le parfum si curieux de ses tiges froissées les unes contre les autres, se répand dans tout le jardin.

De l'herbe verte et tendre surgit ici et là un petit astre d'un rose très vif qui vous regarde passer d'un œil égrillard. C'est l'*Œillet des Chartreux (Dianthus carthusianorum)* qui a fait dire à un poète :

Charmant petit œillet
Si rouge et si coquet ;
Toi, que ma fiancée,
D'une main empressée
Cueillit pour me l'offrir,
Gage de souvenir
Brille à ma boutonnière
De te porter, si fière
Et montre à mon cœur
L'image du bonheur.

Une bien mauvaise herbe c'est le *Silène renflé* ou vésiculeux (*S. inflata*, **pl. 45**) ; si vous laissez ce monsieur entrer chez vous, dans le jardin ou le pré, vous êtes perdu. Il ne se gêne pas pour s'étaler au détriment de ses voisins et pour tuer tout ce qui l'entoure. Dans les prés il a sa place à remplir au point de vue de l'harmonie des tonalités mais non point comme fourrage. Sa fleur blanche, que supporte la vésicule gris brunâtre de son calice, donne la teinte cendrée, assez rare dans l'ensemble des couleurs. Une plante voisine, le *Compagnon blanc (Silene pratensis* ou *Lychnis vespertina* ou encore *Melandrium pratense)* est une espèce velue, glanduleuse dans le haut, à tige de 50 à 60 cm. et offre des fleurs blanches en cyme. Les fleurs ne s'ouvrent que le soir et sont légèrement odorantes ; elles ont des pétales bi-

fides (divisés en deux lobes). C'est une espèce commune dans les prés, où elle fleurit comme le silène renflé, de mai en août. Dans les prairies montagneuses et quelquefois aussi dans celles de nos plaines, on trouve en abondance une autre espèce à fleurs rose vif, très voisine du compagnon blanc, c'est le *Compagnon rouge* ou *Lychnis diurna (Silene diurna* ou encore *Melandrium sylvestre* ou *rubens)*. Ces deux Compagnons ont donné naissance à des variétés à fleurs pleines qu'on cultive dans les jardins et dont la forme rouge vif est fort anciennement connue. Nos campagnards l'ont dans les platebandes de leurs jardins sous le nom de *Rose de mai*.

En fait de mauvaise herbe il en est peu que l'agriculteur redoute plus que le *Cocriste* (*Rhinanthus Crista-Galli*, **pl 46**) car, comme tous ses congénères, cette espèce est parasite et se développe aux dépens des graminées et du fourrage. Un bon cultivateur doit la faire disparaître des prés. Cette fleur a été dédiée par l'Eglise à l'apôtre Pierre parce qu'elle fleurit aux environs de la St-Pierre. De vieilles chroniques affirment qu'elle fleurit fort longtemps afin de nous faire souvenir que l'apôtre, si sûr de lui-même, a trahi son maître et que nous sommes, à plus forte raison, étant faibles, susceptibles de succomber [1].

Si, par ces chaleurs de juin, nous éprouvons le besoin d'aller chercher la fraîcheur sous bois, nous pouvons glaner des fleurs bien différentes de celles que nous y avons rencontrées en mai. Ici et là fleurit encore la spirée *Barbe de bouc*, cette merveilleuse reine des bois, dont j'ai parlé plus haut et qu'on ne peut rencontrer

[1] Rd H. Friend, *Flowers and Flowerslore*, p. 151.

sans lui laisser une partie de son cœur. Dans les bois montagneux et déjà ici et là dans ceux de la plaine, on voit fleurir la douce étoile blanc pur que les Allemands nomment le *Waldmeister* (*Asperula odorata,* **pl. 47**). C'est une rubiacée, c'est-à-dire une parente des gaillets de la **pl. 42**, et, grâce à ses propriétés aromatiques, cette plante est célèbre partout. On la nomme *thé suisse, Belle-étoile, Hépatique étoilée, étoile blanche, blanche croix.* En se desséchant, les feuilles de l'aspérule, qui contiennent de la coumarine, répandent le parfum de vanille dont j'ai parlé plus haut à propos de certaines orchidées. Placez-en quelques branches dans votre poche ; un ou deux jours après vous sentirez déjà son excellent parfum. Les Allemands l'introduisent dans leurs armoires pour parfumer le linge et les vêtements et les préserver des mites ; ils en font en outre, au mois de mai, alors qu'elle commence à fleurir, des infusions dans le bon vin du Rhin et cela se nomme *Maitrank.* Le roi Stanislas en buvait des infusions en guise de thé. C'est une plante très recommandable pour nos jardins où sa place est dans les lieux ombragés ; on en fait aussi de jolies bordures.

La *Balsamine des bois* ou *Impatiente* (*Impatiens Noli tangere,* **pl. 47**), que les Anglais nomment *Touch-me-not* ou *Quick-in-hand,* est une belle des bois qu'on ne rencontre pas partout. C'est une plante annuelle, d'un vert clair, de 30 à 60 cm. de haut et dont la tige dressée, succulente et cassante est renflée aux nœuds comme toutes les balsamines, d'ailleurs. Elle a des fleurs grandes, irrégulières, d'un beau jaune, ponctuées de rouge à la gorge et portées par des pédoncules longs et tenus de sorte que la fleur retombe élégamment, protégée par

les feuilles qui la recouvrent. Le tout est d'une suprême élégance. Son nom d'Impatiente, Ne me touchez pas, lui vient de ce que la capsule s'ouvre élastiquement au moindre attouchement et projette les graines qu'elle contient jusqu'à plusieurs mètres de distance. Elle croît dans les ravins humides, sous les bois frais, çà et là dans la région montagneuse et boisée. C'est une plante annuelle qu'on peut introduire chez soi et semer sous bois dans les conditions qu'elle recherche dans la nature. Elle n'aime pas l'ombre des conifères. Cette plante est répandue dans les régions froides de l'Europe centrale et boréale et va de l'Angleterre à la Sibérie.

On rencontre dans les environs de Genève, de Zurich, de Glaris, de Thusis, de Soleure et ailleurs, une Impatiente à petites formes *(I. parviflora)* qui croît drue et serrée et envahit entièrement certains bosquets. C'est une espèce orientale, qui provient de la Sibérie altaïque et du Turkestan et que de Candolle introduisit vers 1820 au jardin botanique de Genève, d'où elle s'est répandue dans les environs. J'ignore comment elle est parvenue aux environs des autres villes et surtout à l'entrée de la Via-Mala, près de Thusis, où je l'ai rencontrée abondamment en juillet 1909. D'autres balsamines exotiques sont cultivées dans nos jardins depuis fort longtemps, et plus spécialement la balsamine des jardins *(Impatiens Balsamina)*, introduite des Indes orientales en 1596 déjà par les Anglais.

Mais quelle est cette plante curieuse, aux quatre feuilles opposées et disposées en croix, à la fleur verdâtre à laquelle succède une grosse baie noir bleuâtre? Elle enfonce son rhizome un peu comme celui du sceau de Salomon, très profondément dans le sol spongieux et

léger, dans le terreau formé par les feuilles des bois et recherche les lieux les plus sombres de la forêt. C'est la *Parisette à quatre feuilles* (*Paris quadrifolia*, **pl. 48**) qu'on nomme encore *Raisin de Renard*, *Etrangle-loup*, *Herbe à Paris* ou *Belle croix*. Les fruits sont purgatifs et vomitifs, et, dit un vieil auteur vaudois qui a publié, en 1847, une petite flore des plantes vénéneuses de la Suisse [1], c'est une plante dont il faut se défier car elle contient dans le suc de sa baie un poison narcotique. Les Anglais la connaissent sous six noms différents : Herbparis, Truelove, Devil-in-a-Bush, Oneberry, Four-leavedgrass, Leopard's Bone.

Le *Lis Martagon* appartient aux bois des montagnes, mais descend souvent jusque dans la plaine; vous connaissez tous sa fleur à turban, d'une teinte rose lie de vin, dont l'odeur est fade et écœurante mais qui forme, par sa disposition sur une hampe dressée, un bel effet de candélabre. On le cultive dans les sous bois des jardins ainsi que la variété à fleurs blanc pur et celle à fleurs violet sombre *(Lilium dalmaticum)*. Mais ce sont les fougères qui, dans le monde enchanteur du sous bois l'emportent en grâce et légèreté sur tout le reste. Nous ne parlons pas ici des grandes forêts de sapins dont le sol est recouvert des aiguilles sèches des conifères, mais des forêts d'arbres à feuilles caduques, dont le terrain est riche en humus et en détritus végétaux. Là croissent à l'envi les fougères diverses qui sont l'un des ornements les plus délicats de nos paysages sylvains.

Nous avons donné ailleurs la description et l'histoire

[1] L. GUEISSAZ, *Flore des plantes vénéneuses de la Suisse*, Payerne, 1849.

du développement des fougères aussi bien que les procédés de leur culture dans les jardins [1]. Il suffira de rappeler ici que ce sont les vraies herbes des bois, les filles des grandes forêts et qu'à leurs frondes délicates — on nomme ainsi les feuilles des fougères — appartient la palme de l'élégance et de la grâce. Elles sont les sirènes de nos bois, un monde timide et discret qui ne brille ni ne chatoie, qui recherche l'ombre et la solitude, mais où tout est grâce, légèreté, féerie. Les fougères ou filices n'ont ni les brillants coloris de la flore des champs ni les suaves parfums des orchis, dont nous avons parlé plus haut. Mais que de charme dans leurs contours, que de grâce et de diversité dans leurs formes ! Et quelle histoire que la leur ! Si nous remontons à travers les âges, et que, fouillant le sol et interrogeant les couches dont est composée la croûte terrestre, nous cherchions à nous rendre compte du développement des êtres qui peuplent notre globe, quel respect ne devons-nous pas à ces modestes végétaux des bois qui sont les derniers représentants d'une race antique, aristocratie du monde des plantes, puisqu'elle en est presque le commencement ! Car, dans les âges géologiques qui ont formé la houille et que des millions d'années séparent de l'époque actuelle, sous forme d'arbres gigantesques, elles formaient d'épaisses forêts. Plus de 900 espèces fossiles en 160 familles, qui appartiennent toutes aux fougères, ont été retrouvées dans les houilles. C'est cette masse végétale si considérable qui, grâce à la forte proportion d'acide carbonique contenue dans l'atmosphère, a formé

[1] H. Correvon, *Les Fougères rustiques,* Genève, 1890 et *Les Fougères de pleine terre, les Prêles et les Sélaginelles,* Paris, 1895.

la houille. Ce fut l'âge d'or pour les fougères ; superbes, elles dominaient la forêt et leur tête s'élevait avec grâce et majesté vers le ciel. Hélas, qu'est-il advenu d'elles et comment expliquer que ces glorieuses reines de la végétation carbonifère soient tombées dans un état d'humble dépendance, recherchant la protection des arbres et des rochers, et qu'elles se cachent, honteuses et timides, au fond des bois ? Souvenons-nous pourtant en les voyant si petites, qu'elles eurent une époque de gloire, que l'histoire de cette époque merveilleuse est inscrite dans les couches noires qu'elles ont si puissamment contribué à former et qui sont les foyers de chaleur et de vie dont nos siècles civilisés ont grand besoin.

Il existe encore dans les régions exotiques et, plus spécialement dans la zone australe, des forêts de fougères arborescentes mais dont les échantillons ne s'élèvent guère au-dessus de 10 à 15 mètres. Nous avons, en Suisse, trente-huit espèces de fougères au plus, dont la moitié à peu près sont des plantes sylvaines. C'est surtout dans la zone montagneuse qu'on les rencontre et dans les bois du grand plateau suisse. La grande *Fougère impériale* ou *Grand Aigle,* qu'on nomme encore *Fougère commune* ou *Faille,* en réalité le *Pteris aquilina,* est la plus commune de toutes. C'est, avec le roseau, la plante la plus répandue du globe, car on la trouve sur toute la surface de la terre, dans les régions tempérées et subtropicales. Elle forme les tristes landes de la Turquie et des Balkans, de l'Asie occidentale et centrale ; elle foisonne en Sibérie et dans l'Amérique du Nord, au Japon et en Chine. Ses longs rhizomes infestent souvent des terrains où elle n'a que faire et pourtant c'est l'une des espèces les plus difficiles à acclimater et à introduire dans

un jardin. Une fois qu'elle y est — nous en savons quelque chose à Floraire — on ne peut plus s'en débarrasser. Ses frondes, gracieusement arquées et largement triangulaires, s'élèvent de un à deux mètres dans les belles forêts du sud de l'Angleterre et dans celles des îles et des pays humides. C'est une plante riche en potasse et dont la cendre est utilisée en verrerie. Ses frondes sont parfois employées pour le tannage des peaux, comme engrais ou comme litière. Si vous coupez obliquement la tige dans sa partie épaissie, vous apercevez une disposition curieuse, qui rappelle la double aigle impériale d'Autriche, d'où son nom. Les Anglais, eux, y voient l'image d'un chêne à la tête robuste et croyaient que sa fumée éloignait les serpents et autres créatures nuisibles. D'ailleurs chacun trouve dans la marque de la fougère aquiline ce qu'il y cherche. Henderson affirme que les démons et mauvais esprits haïssent cette plante parce que, en coupant sa tige ou sa racine on voit distinctement la lettre C. qui est l'initiale du nom de Christ. Et que de choses ont été racontées, écrites, transmises par les générations passées, sur la vertu des graines de fougères [1]; il y aurait là un volume à écrire.

Une vieille légende, qu'on retrouve en tous pays d'Europe, associe la floraison de cette fougère à la fête de St-Jean. Si vous allez dormir la veille de ce jour-là sur de la fougère, au premier coup de minuit vous la ver-

[1] On sait que les fougères ne produisent pas de graines, mais des spores extrêmement fines qui sont contenues dans des organes placés en dessous des frondes, à l'abri de la pluie et du soleil et que ces spores ne germent pas comme les graines, mais qu'elles donnent naissance à un corps foliacé qui correspond à la fleur des plantes à graines et sur lequel s'opère la fécondation.

rez se couvrir de fleurs bleues. Cela vous portera d'ailleurs bonheur car vous êtes sûr de découvrir un trésor dans l'année.

Parmi les grandes fougères des bois, citons encore la *Fougère mâle (Nephrodium filix mas)*, aux robustes frondes dressées, grossièrement découpées, dont on possède d'innombrables formes et variétés ; la *Fougère femelle (Athyrium filix fœmina)*, aux frondes finement découpées et d'un vert clair, un peu jaunâtre ; la *Doradille épineuse (Nephrodium spinulosum)*, gracieuse et élégante qui recherche les troncs pourris et les arbres en décomposition. Et citons encore la *Scolopendre* (*Scolopendrium vulgare*, **pl. 49**), qu'on nomme *Langue de cerf* ou *de serpent* et qui diffère des autres fougères en ce que sa fronde, de 25 à 50 cm., est entière, non divisée, d'un vert gai et que, en dessous, les spores sont disposées en lignes parallèles presque perpendiculaires à la nervure centrale. Il existe, de ces scolopendres, un grand nombre de variétés qu'on cultive dans les jardins et qui proviennent presque toutes d'Angleterre.

C'est d'ailleurs l'Angleterre qui offre le plus de ressources aux amateurs de filices ; il y a là d'immenses établissements horticoles qui ne cultivent pas autre chose. Des catalogues illustrés et très complets paraissent chaque année, qui contiennent une quantité d'espèces rustiques ou de serre et une quantité encore plus grande de formes et de variétés.

C'est encore au fond des bois qu'on rencontre les *Pyroles*, que les Anglais nomment *Wintergreen* et les Allemands *Wintergrün*. Ce sont des plantes bien intéressantes et bien jolies que celles-là. Elles forment sur le sol qu'elles tapissent en de larges espaces, de grandes

plaques d'un vert luisant ; leurs feuilles sont élégantes et belles. Le *Pyrola rotundifolia* est la plus belle espèce du genre chez nous. C'est, comme toutes les pyroles, une plante à souche stolonifère qui repousse de tous les côtés en sorte qu'elle arrive à former de vraies colonies (elle préfère les sols en pente) sur les déclivités du bois ou d'un talus ombragé. Les feuilles sont légèrement arrondies, d'un beau vert foncé, brillantes ; du sein de la touffe s'élèvent de nombreuses hampes florales (30 cm.) rose brunâtre qui portent à leur sommet une grappe lâche et longue de fleurs blanches en cloches assez semblables à celles du muguet ; de la corolle légèrement carnée sort un long style redressé qui donne du cachet à la fleur. C'est une délicieuse apparition sylvaine et le populaire lui a donné le nom de *Blanche des bois* ou *faux muguet*. Elle est assez répandue dans les bois du Jura et du plateau suisse ; on la trouve dans le nord et l'est de la France, en Angleterre, dans l'Europe centrale, dans l'Asie centrale et boréale, enfin dans l'Amérique du Nord. Elle est, comme toutes les pyroles, amère, astringente et vulnéraire et entre dans la composition du *thé suisse*.

La *Pyrole unilatérale* (*Pyrola secunda*, **pl. 30**), en diffère par ses feuilles plus petites, ovales-lancéolées, ses fleurs verdâtres et projetées toutes du même côté de la grappe, enfin par son style court et droit, terminé en étoile. Il est plusieurs autres pyroles qui, toutes, appartiennent à la flore des bois moussus ; nous en avons parlé dans la « Flore Alpine ». Quant à la culture de ces aimables enfants de l'ombre, elle n'est pas aisée. Nous n'avons jamais réussi leur semis à Floraire où, cependant, on est outillé pour les semis d'espèces difficiles.

Nous les cultivons dans le *Sphagnum (Mousse blanche des marais)* et en terrines ou en caisses, ou bien encore en pots. En pleine terre nous avons réussi le *P. rotundifolia* seulement. Il leur faut à tous le plein ombre et un sol mousseux et poreux. Les pyroles fleurissent à peu près toutes dans le courant de juin et vont jusqu'à la mi-juillet.

C'est encore sous bois, mais à mi-ombre et sur les bords des taillis, que nous cueillerons la *Raiponce en épi* (*Phyteuma spicatum,* **pl. 50**). C'est une campanulacée qui n'a rien d'une campanule quand on la regarde superficiellement mais qui, examinée de près, offre bien les caractères de la famille. Ses feuilles sont ovales, triangulaires, très glabres et portent parfois une macule brun noir à leur centre ; ses fleurs, portées sur une tige dressée, haute de 40 à 60 cm., forment un épi serré oblong, puis cylindrique; elles sont tantôt blanc verdâtre, tantôt bleu clair ou foncé.

A ses côtés luit le modeste *Mélampire* (*Melampyrum pratense,* **pl. 50**), qui est l'une de ces mauvaises herbes parasites voisines du cocriste, dont j'ai parlé à la p. 96. C'est une petite plante de 25 à 30 cm. au feuillage vert clair et aux fleurs jaunâtres, puis lavées de rose. Il existe plusieurs espèces voisines, dont quelques-unes ont les bractées (ou feuilles de l'épi) qui entourent les fleurs vivement colorées de rose, rouge vif, carmin, jaune ou violet.

Le mois de juin est le mois des roses, qui ont d'ailleurs déjà fortement entamé celui de mai. Les églantiers sortent des haies ; ils élèvent leurs rameaux élégamment arqués et les recourbent de tous côtés, les portant à deux et même à trois mètres de hauteur. Leurs jolies

fleurs rose plus ou moins vif parfument le chemin et sont autant d'étoiles qui brillent le long de la route ; l'élégance est surtout chez le bouton qui, parfois, est un bijou de grâce et de coloris. Le type le plus connu est le *Rosier des Chiens*, ainsi nommé parce qu'autrefois on croyait que ses racines guérissaient la rage ; c'est le *Rosa canina* (**pl. 51**) des botanistes ou *Eglantier commun.* Ses galles forment de petites boules moussues qui se produisent sur les rameaux ; elles sont astringentes et fréquemment utilisées en médecine. Nous avons donné dans le « Jardin de l'herboriste » plusieurs pages de renseignements à ce sujet qu'il est inutile de reproduire ici. Les *Cynorrhodons* (fruits des églantiers) sont recherchés des gourmets qui en font des confitures et des conserves rafraîchissantes et astringentes très préconisées contre les diarrhées des enfants et des personnes phtisiques. En Allemagne on en fait des compotes qu'on offre avec les viandes. La gousse du cynorrhodon, fraîche ou sèche, avec sa pulpe, et débarrassée de ses graines, est recommandée pour une tisane contre la gravelle. Le duvet qui entoure les semences cause, sur la peau, une démangeaison insupportable et douloureuse mais très passagère ; il agit de la même manière sur les vers intestinaux qu'il tue. C'est donc un excellent vermifuge qui n'irrite pas la muqueuse et se laisse prendre facilement par les enfants. Les graines elles-mêmes sont dures et rêches ; on en prépare, par une cuisson d'au moins une heure, un thé excellent, aromatique et sain, que les végétariens puristes boivent à la place du thé de Chine, trop excitant.

Ces galles de rosiers, dont j'ai parlé plus haut, se nomment *Bédégars* et étaient très recherchées autrefois

comme remèdes; elles sont produites par le *Cynips Rosea* dont la femelle pique les bourgeons de l'églantier pour y pondre les œufs. Chacune des cellules des bédégars renferme au moins une larve qui s'y transforme en nymphe et sort au printemps à l'état d'insecte parfait. Le fameux *Spongiola cynorrhodon* de Pline, vanté plus tard contre la piqûre des tarentules, était le bédégar du rosier.

C'est encore l'églantier commun qui fournit les sujets les plus vigoureux pour la greffe des variétés de jardins. Les grands rosiéristes suisses Kybourg à Epagnier, près Neuchâtel, font ramasser des wagons d'églantiers dans la Suisse romande, ce qui enchante les agriculteurs mais non les amis du pittoresque. On ne peut d'ailleurs leur en vouloir; l'industrie de la *fabrication des roses* est sacro-sainte aux yeux des jardiniers. Ne blâmons rien.

On dit que toutes les roses ont des épines. C'est une erreur, car notre *Rose alpine (Rosa alpina)* n'en a pas; tout au plus possède-t-elle de légers aiguillons innocents. Notre poète vaudois, Henri Durand n'a-t-il pas dit :

Sur nos rochers se cache un doux trésor,
Qu'ailleurs en vain cherchent les hommes;
Plus haut en prix que l'argent et que l'or
Il ne se vend pas pour des sommes.

Est-ce une mine, un puits à découvrir
De diamants, de perles fines?
Non, le soleil le voit croître et fleurir
C'est notre rose sans épines.

On a obtenu de la rose sans épines une variété sarmenteuse dont la fleur double est d'un carmin très vif et fleurit de mai en novembre sans interruption. Elle n'a

jamais d'épines et se nomme *Charles Bonnet;* c'est une suissesse robuste et féconde, dont nous recommandons l'acquisition à tous les amis des roses car elle unit, à la grâce qui la caractérise, le parfum le plus exquis. Ici, nous la faisons grimper au chalet, aux troncs des arbres, à la pergola, ou bien nous la plaçons dans les massifs d'arbres et d'arbustes ou dans les groupes de rosiers. Il faut que j'ajoute qu'à Floraire nous ne taillons pas les rosiers comme on le fait ailleurs. Nous les laissons élever leur souche (il va sans dire qu'il s'agit ici de francs de pieds ou de pieds greffés sur racine, c'est-à-dire de rosiers à basse tige), à la façon des arbustes d'ornement tels que : lilas, tamarix, etc. Le rosier étant, dans la nature, d'autant plus beau que ses rameaux s'arquent et retombent davantage, nous laissons pousser leurs jets, qui s'abaissent avec élégance (chez les espèces vigoureuses, s'entend, et surtout chez les sarmenteuses) et forment, de mai en juin, puis de fin août à l'hiver, un vrai tableau. Les variétés frêles et basses sont utilisées pour accentuer les valeurs et rompre la monotonie d'un ensemble qui pourrait paraître lourd s'il était uniforme. Et nous formons ainsi une haie de roses qui, de l'avis de tous les artistes et esthètes qui l'ont vue, dépasse en beauté tout ce que les architectes de jardins produisent de mieux avec leurs massifs de rosiers et leurs corbeilles fleuries.

Il existe un groupe d'églantiers bien intéressant, c'est celui dit *luteae,* qui renferme ce que nous appelons en Suisse la *Rose capucine* et que les Anglais nomment l'*Austrian briar.* C'est une orientale qui habite l'Asie Mineure, la Perse et l'Afghanistan. Elle offre la teinte la plus violente possible, d'un rouge vermillon à l'inté-

rieur, jaune à l'extérieur, les couleurs de notre drapeau genevois ou du blason espagnol. C'est une merveille, qui n'a qu'un défaut : c'est d'être de courte durée, car sa floraison est éphémère et elle ne « remonte » pas. Elle ne se taille pas non plus, et on doit la cultiver en buisson, au plein soleil et au sec. On en voit dans les jardins de nos montagnes, jusqu'à 1,000 mètres d'altitude, de superbes exemplaires. Mais c'est surtout dans le Valais sec et aride, qu'elle fait bel effet, contre un vieux mur, à l'abri d'un castel noir, au coin d'une ruelle ou d'une cour, partout où la couleur fait défaut, car alors elle brille en souveraine. Il en existe une forme ou une variété que d'aucuns tiennent pour une espèce et dont la fleur est jaune soufre. C'est le *Rosa lutea* ou *Eglantine soufre*. Chose curieuse, cette églantine se trouve à l'état sauvage ! dans un lieu impossible en Valais, sur le chemin qui mène à Nax, à la sortie du Val d'Hérens [1]. Ce riche pays du Valais offre d'ailleurs bien d'autres surprises aux botanistes. Sans parler des irradiations méditerranéennes, dont le Dr Christ a donné le catalogue dans son *Histoire des plantes de la Suisse,* il y a là des plantes qui sortent on ne sait d'où. Qui a planté l'*Opuntia vulgaris* sur les rochers de Valère et de Tourbillon ? Il est là depuis des siècles, nous dit-on ; or, toutes les Cactées, sans exception, sont américaines. L'explorateur Bonvalot, auquel je montrais un jour la station de ces plantes sur les rochers de Tourbillon, et à qui je demandais si un oiseau migrateur avait pu nous

[1] La *Flore analytique suisse,* de Gremli, qui fut le guide de ma vie de botaniste en Suisse, dit à ce sujet — or, Gremli n'écrit rien à la légère : «...entièrement spontané, il paraît, dans les rochers gypseux de Nax ».

en apporter d'Amérique la graine dans ses pattes (car le fruit de cette *figue de Barbarie* s'attache et se fixe aux pattes des oiseaux) me répondit : « Non pas, mais bien des oiseaux perdus, car j'ai vu, a-t-il ajouté, sur les hautes solitudes du Thibet, à 2 et 3,000 mètres d'altitude, des oiseaux perdus, emportés par les courants atmosphériques, et qui passaient à des vitesses vertigineuses ». Rien n'empêche de croire que, à des époques plus ou moins reculées, des oiseaux perdus aient apporté en Valais, dans le Tyrol et la Haute-Italie, où on les trouve à l'état tout à fait sauvages, des graines de cet opuntia, à moins toutefois qu'on admette la création de certains types simultanément dans diverses contrées ; mais ici, nous touchons à un sujet brûlant, qu'il vaut mieux ne pas approfondir.

Il est une autre églantine, dont j'ai à cœur de parler ici : Vous avez sans doute, dans les jours chauds de l'été, respiré et aspiré avec une jouissance spéciale un certain parfum de pommes reinettes, de confiture de pruneaux, d'ananas, de fraises, de résine, etc., une fragrance spéciale que vous cherchiez vainement à analyser et à identifier. Cherchez bien et vous découvrirez dans la haie, ou parmi les buissons des lieux les plus arides et les plus chauds, un rosier un peu glutineux, aux fleurs plutôt petites, d'un carmin vif sur le bord des pétales, pâle au centre, et dont la verdure est délicieusement odorante. C'est le fameux *Sweet briar* des Anglais, l'*Eglantier odorant* de nos Suisses romands. Chacun devrait l'avoir dans son jardin, car il parfume toute une propriété discrètement, mais avec insistance et d'un parfum honnête et bienfaisant. J'en place souvent une brindille dans les bouquets que j'offre à mes visiteurs,

et cela les intrigue beaucoup : « Quel charme spécial ont vos gerbes fleuries, et quel délicieux parfum ! mais qu'est-ce donc ? » etc., etc. L'un de mes amis anglais a planté 300,000 pieds de Sweet briars dans sa vaste propriété pour avoir le plaisir, quand il rentre de Londres, d'être accueilli chez lui par le parfum délicieux de son parc.

Sur les pentes sèches et rocheuses des montagnes calcaires, ici et là, et surtout sur notre Salève, on rencontre un petit églantier aux rameaux dressés, haut de 50 à 60 centimètres, aux fleurs solitaires, grandes, d'un blanc de crème, aux feuilles petites, ressemblant un peu à celles de la pimprenelle et aux cynorrhodons noirs. C'est le *Rosa pimpinellifolia, Rose pimprenelle,* dont on trouve dans les vieux jardins des variétés aux fleurs pleines des trois couleurs (blanc, jaune et rose vif). Les Anglais le nomment *Scotch briar (Eglantine d'Ecosse)* et en font grand usage dans leurs jardins. On en voit fréquemment des haies qui sont merveilleusement belles. Cette plante est floribonde et très rustique ; malheureusement elle est drageonnante et envahit rapidement.

Le culte qu'on voue à la rose est vieux comme la civilisation ; les anciens Egyptiens le pratiquaient déjà il y 3,000 ans, et les Romains considéraient cette fleur comme issue du sang d'Adonis et de Cupidon, tandis que les Turcs la disent teinte dans le sang de Mahomet. Les statues de Vénus, d'Hébé et de Flore étaient enguirlandées de roses, et les Romains jonchaient de cette fleur les couches, les tables et le sol de leurs tables de festins. Sous les empereurs de Rome, l'eau de rose jouait un rôle important dans le domaine des parfums ; elle jaillissait des fontaines qui rafraîchissaient les joyeux ban-

quets et les orgies des Césars. Pour favoriser la digestion, il y avait un bassin d'eau de roses, qu'Héliogabale n'avait pas seulement la simplicité de boire, mais dans laquelle il avait la folie de se baigner. Il alla même jusqu'à faire remplir les bains publics d'eau de roses.

C'est la rose de Provins qui est la plus usitée en pharmacie ; on récolte ses pétales en juin, alors que la fleur est juste éclose. Ils contiennent une huile essentielle qui est amère et tonique ; on en fait une poudre, une tisane pour infusion, le fameux miel rosat, le vin et le vinaigre rosat, etc., qui sont employés dans plusieurs affections et surtout pour les maux de gorge.

C'est de la vieille *Rose à cent feuilles (Rosa centifolia)* qu'on tire l'essence de roses ou hydrolat et l'huile aromatique. La *Rosa damascena* ou *Rose des Quatre-Saisons* est encore plus recherchée sur le marché de Paris pour son hydrolat. Ce sont ses pétales qu'on confit dans le sucre, et, dans plusieurs de nos ménages suisses romands, on en confectionne des compotes de pétales de roses. L'essence de rose de Tunis est fournie par le *Rosa sempervirens,* qui croît dans toutes les régions méditerranéennes.

Mais la vraie huile ou essence de roses nous vient d'Orient et plus spécialement de Bulgarie. A la dernière Exposition universelle de Paris, le Pavillon de la Bulgarie, très visité et disposé avec un goût sûr et original, offrait aux visiteurs toute une exhibition se rapportant à l'industrie de l'essence de roses. Cette industrie est d'origine persane et ne remonte pas au-delà du XVIme siècle. C'est au cours d'une fête donnée dans les jardins de l'empereur mogol, Jehan Ghir, en l'honneur de son mariage avec la princesse Nur Jehan, que celle-ci, obser-

vant un ruisseau d'eau de roses que l'on avait fait couler dans les parterres, remarqua la couche butyreuse qui surnageait au-dessus de l'eau et donna l'ordre de la recueillir. Et c'est en son honneur que l'essence découverte porta longtemps le nom de parfum de Jehan Ghir (Altar Jehan Ghiry). Telle serait l'origine de l'essence de roses, en tant que substance isolée [1].

De Perse, la coutume de distiller les roses se propagea en Arabie et dans les Etats barbaresques. Tunis, qui ne produit plus aujourd'hui que de l'essence de géranium, posséda longtemps d'importantes distilleries de roses. C'est de là qu'un Turc importa en Bulgarie la rose à essence et l'art de la distiller.

L'antique ville de Kazanlik et ses environs furent longtemps le centre de la culture et de la distillation de la rose à essence. Ce n'est guère que depuis 60 ans que cette industrie s'est étendue aux villages avoisinants, envahissant une partie de la large vallée de la Maritza. La consommation croissante de l'essence de roses est venue donner à la production cet essor qu'a considérablement favorisé l'affranchissement de la Bulgarie du joug détesté et absolument anti-industriel qui avait pesé tant de siècles sur ce peuple intelligent et fort. C'est la portion septentrionale de la Roumélie orientale qui cultive surtout la rose à essence, et elle exportait, en 1900 déjà, 2,500 kilos d'essence de roses. Il faut reconnaître ici tout ce qu'a fait le roi Ferdinand pour favoriser le développement et le perfectionnement de cette industrie-là et savoir gré à ce monarque doublé d'un savant naturaliste

[1] L'Anglès, *Recherches sur la découverte de l'essence de roses*, Paris, 1804.

et d'un artiste, des efforts incessants qu'il fait pour augmenter par tous les moyens le bien-être de la Bulgarie.

On connaît à peu près 800 à 1000 espèces d'églantiers, réparties dans les régions tempérées de l'hémisphère boréal. Elles varient et s'hybrident et, depuis longtemps, les jardiniers se sont emparés des meilleures d'entre elles pour en faire des monstres — au point de vue botanique s'entend — et pousser la simple fleur aux cinq pétales à se doubler, à se tripler, à se centupler même. Puis on a brouillé les coloris, on a mélangé les teintes, et l'on est arrivé à produire une telle masse de variétés qu'il n'a plus été possible de les cataloguer. Une religion est née : la *Rhodosophie*, dont M. Gravereaux, de l'Haÿ, est le grand Prêtre et Miss Willmott, de Warley, la grande Prêtresse, et il existe un peu partout des sociétés de rhodomanes ou de rosiéristes. La rhodomanie va-t-elle sévir chez nous comme la tulipomanie du XVIIme siècle en Hollande ?

Espérons pourtant que nos amateurs actuels pratiqueront un certain éclectisme et admettront qu'on peut admirer d'autres fleurs que leurs dulcinées. Tout exclusivisme est condamnable et malveillant au plus grand nombre de ses semblables. Il est parfaitement vrai qu'en ce siècle, où tout se complique et tend à la profusion, chacun est obligé de restreindre le cadre de ses goûts et de ses collections. Le champ devient trop vaste à parcourir pour une seule existence. C'est pourquoi nous avons des orchidophiles, des narcissomanes, des chrysanthémistes, des poisdesenteuristes et autres spécialistes spécialisants. Tout cela pousse au développement, au perfectionnement de chacune de ces espèces, et il n'y a

rien là que de très réjouissant, à la condition toutefois que l'on admette qu'il y a autre chose dans ce monde et qu'on accorde un peu de bienveillance à tout ce qui vit, fleurit et chante autour de soi.

L'une des collections les plus intéressantes, et certainement la plus complète qui existe, est celle de M. Jules Gravereaux, dont j'ai déjà parlé ; elle est située à l'Haÿ, près de Bourg-la-Reine (Seine). Elle est disposée symétriquement dans un rosarium, établi par Edouard André, à l'ombre d'un château qui, si j'ai bonne souvenance, a joué un rôle sous Napoléon Ier. André Theuriet a célébré les mérites de cette roseraie en ces termes : « Cette roseraie est l'une des merveilles de la banlieue parisienne. Enfouie dans les antiques frondaisons d'un grand parc, dont les murs bordent la route de l'Haÿ, elle ressemble à l'admirable princesse du conte de la *Belle au Bois dormant*. Il faut franchir une épaisse ceinture de verdoyantes futaies pour pénétrer jusqu'au domaine, où elle repose dans sa prestigieuse beauté. Mais aussi lorsqu'on a percé les fourrés pleins d'ombre, traversé les pelouses encloses dans les taillis, et qu'on arrive au seuil du plateau ensoleillé, quel enchantement ! [1] »

M. Gravereaux est un Mécène, le Mécène des roses. Il ne fait pas la chose en simple amateur ou collectionneur, bien qu'il ait rassemblé chez lui toutes les roses connues, types et variétés, il les étudie, les classe et, grâce à sa bibliothèque riche en documents, il a fait faire à la rhodosophie de grands progrès.

Le nombre des types sauvages qu'il cultive est de 1,000, et celui de la collection horticole comprend à ce

[1] *Les Roses de l'Haÿ en 1902,* Paris, 1902.

jour 8,000 variétés. Il y a en outre, à l'Haÿ, un *Musée des roses* qui est unique en son genre.

Conterai-je ici les mérites et les travaux de cette Anglaise de bonne marque, Miss Willmott, dont j'ai célébré les mérites ailleurs, une éclectique s'il en fut, qui consacre son temps, son intelligence et sa fortune à la cause des fleurs, de toutes les fleurs et des plantes les plus variées? Elle a, en ce moment, sous presse, un travail sur les roses, dont l'apparition sera un événement, et qui est le résultat d'un labeur considérable, poursuivi depuis plus de douze années. Ce livre richement illustré sera ce qu'on a publié de mieux sur la reine des fleurs [1].

Des parfums divers nous caressent : c'est le *Tilleul* qui nous les envoie et surtout notre tilleul sauvage, celui à petites fleurs et feuilles, le plus exquis de tous. Il est plus tardif de quinze jours que le tilleul ordinaire, et sa fleur est pour les infusions supérieure à son congénère.

Puis voici, dans les régions montagneuses, parmi les bouquets d'arbres, sur la lisière des bois, le superbe *Cytise* aux fleurs d'or, le *Goldregen* (pluie d'or), des Allemands, *(Cytisus Laburnum).* Il forme de vraies masses jaunes dans la région boisée du Jura et ici et là dans les Alpes. Au pied du Jura vaudois, on voit de très gros cytises en arbres, qui contribuent pour une large part à l'embellissement du pays. Il y a aussi les *Genêts,* les petits genêts des bois ou des landes sèches. C'est d'abord le tout petit *Genêt ailé* (*Genista sagittalis,* pl. **85**), dont la tige de dix centimètres de haut est entourée d'ailes qui lui donnent l'air aplati et dont le petit épi de fleurs jaunes

[1] *The genus Rosa,* by Ellen Willmott, John Murray, Londres.

dure jusqu'en automne ; puis il y a le *Genêt allemand (G. germanica)* ou *Genêt teuton* ou encore *Genêt à épines,* qu'il ne fait pas bon cueillir, car il cache de méchantes épines dans sa verdure et, enfin, pour ne parler que des espèces les plus importantes, il y a le *Genêt des teinturiers (G. tinctoria),* arbuste de 60 centimètres à 1 mètre, couvert de feuilles oblongues, luisantes, dépourvues d'épines mais non de charmes, car il produit par centaines ses petites grappes de fleurs jaune vif, qui offrent une note claire et rayonnante dans le paysage de juin.

C'est le moment où les fraises commencent à mûrir et à embaumer l'atmosphère ; nous avons deux principaux types de fraisiers en Suisse : il y a le *fraisier Breslinge* ou des collines, qui a les divisions du calice en partie appliquées contre le fruit, et il y a le *fraisier des bois* (*Fragaria vesca,* **pl. 33**), dont le calice est étalé ou réfléchi. Ces deux fraisiers s'étalent le long des haies, dans les bois et les buissons de toute l'Europe. Le *F. vesca,* lui, est encore plus répandu puisqu'on le rencontre encore dans toute l'Asie, l'Afrique septentrionale et l'Amérique, du nord au sud. Ses fruits sont les plus recherchés pour leur parfum. On a obtenu depuis longtemps de nos fraisiers et de ceux d'Amérique *(Fr. virginica, chiloensis* et *grandiflora)* des hybrides qui sont cultivés dans toutes les régions du globe et fournissent la table du meilleur des desserts. On a des variétés remontantes qui mûrissent leurs fruits de mai à fin novembre.

Grimpant des haies dans les plus grands arbres, s'accrochant aux rameaux les plus élevés, retombant en cascade puis remontant vers l'azur, voici la plus vigoureuse de nos plantes grimpantes indigènes. J'ai nommé la

Clématite des haies, Vouable, Viorne des pauvres, Vigne blanche, Herbe aux gueux, Aubevigne (*Clematis Vitalba*, **pl. 52**), le *Traveler's joy* des Anglais, qui le nomment, quand il est en graines et offre ses jolis panaches de plumes blanches, l'*Oldman's beard*. L'odeur spéciale et agréable de ses fleurs annonce l'été, et ses immenses guirlandes naturelles sont l'une des plus remarquables valeurs de nos paysages en juin-juillet. Le bouton, la fleur blanc jaunâtre, la graine surtout avec ses longues aigrettes blanches, la grâce de ses sarments légers, tout contribue à faire de l'aubevigne l'une des plus charmantes créations de la nature. On la plante dans nos parcs et jardins aux endroits les plus maigres et les plus arides, on la fait grimper au plus haut des arbres, au nord des habitations, contre les haies ou les vieux murs ; c'est la plante bon enfant par excellence et rien ne fatigue sa belle vigueur. C'est, d'autre part, une plante âcre et très irritante, dont les tiges servent à la vannerie, les feuilles à nourrir le bétail et dont les mendiants se servent quelquefois pour provoquer des plaies par son frottement sur la peau et inspirer la pitié, d'où son nom d'herbe aux gueux.

Les vieux Romains la plantaient contre les murs de leurs maisons pour se préserver du tonnerre, tandis que les Germains la considéraient comme ayant la propriété de produire des éclairs et même la foudre.

Le Japon nous a dotés d'une forme aux fleurs en énormes panicules lilas très clair, teinte porcelaine ; c'est le *C. heracleifolia*. L'Himalaya nous a donné le superbe *Clematis montana*, aux myriades de fleurs sentant la vanille, qui décore nos murs, nos vérandahs, nos maisons, de mai à fin juin, et dont on possède actuelle-

ment une belle forme à fleurs roses, que M. Veitch, de Chelsea, a introduite du Thibet. On en possède encore une variété à grandes fleurs, qui fait l'admiration des amateurs. Nous avons, à Floraire, mélangeant ses rameaux aux trois formes du *Clematis montana,* une délicate chinoise à fleurs jaunes, le *Clematis graveolens,* qui donne, à l'arrière automne, une profusion de huppes blanches et soyeuses du plus bel effet.

Les grillons chantent dans les prés qu'on fauche, et les alouettes chantent avec eux ; et les faucheurs chantent aussi et la nature entière entonne son hymne d'allégresse :

Dans les blés l'alouette chante,
Elle élève au plus haut des airs
La note gaie et triomphante
De ses admirables concerts.

Dans les blés d'or, les fleurs de nielles,
Les bluets, les liserons blancs,
Les pavots et les dauphinelles
Et les adonis éclatants ;

Toutes les fleurs des moissons mûres
Entonnent un chant solennel
Et s'unissent aux créatures
Dont les voix chantent l'Eternel.

Les blés jaunissent, et parmi les chaumes pâles brillent des fleurs dont la robe éclatante trahit une origine oriento-méridionale. C'est le *Coquelicot* (*Papaver Rhaeas,* **pl. 53**) qui nous est venu d'Egypte avec le blé, qui tire son origine, lui aussi, du pays des Pharaons. Connaissez-vous ce beau tableau d'un peintre anglais, représentant un paysage égyptien, tout rouge de coquelicots, que foule de ses pieds nus une svelte jeune porteuse d'eau,

au regard fixe, la cruche sur la tête et qui s'en va, sans rien savoir de cette gloire, car la pauvre fille est aveugle.

Blind, tel est le titre de cette remarquable œuvre d'art qui m'a fait comprendre un jour le privilège que j'avais de pouvoir contempler les richesses de la nature.

Le coquelicot est une fleur annuelle qui recherche les terrains pauvres et arides, les sols légers et ensoleillés. Il croît parmi les moissons — auxquelles il est nuisible — dans les lieux arides et les sols maigres, en sorte qu'on n'aime pas en posséder sur ses terres. C'est d'ailleurs une fleur pectorale qui habite l'Europe centrale et méridionale, l'Asie occidentale et centrale et le nord de l'Afrique. Sa fleur si brillante — c'est la plus vivement colorée de nos fleurs indigènes — est malheureusement très éphémère. Si vous en voulez jouir, cueillez-là à l'état de boutons, que vous placerez dans l'eau ; vous verrez bientôt les pétales se gonfler dans le calice, qu'ils rejettent comme une cape inutile et, tout chiffonnés encore, s'entr'ouvrir. On le cultive dans les jardins sous forme de variétés très diverses dans leurs teintes ; l'une d'elles rappelle notre drapeau suisse au champ rouge et à la croix blanche.

Cette fleur a joué un rôle dans la mythologie grecque et romaine, car on voit souvent Cérès couronnée d'épis et de coquelicots ; on offrait à la déesse des graines de pavot pour obtenir d'elle de riches moissons. Son nom de coquelicot (en anglais *Cockle*) vient de la similitude de sa couleur avec celle de la coque du kermès, petit insecte d'un rouge ardent.

C'est une fleur héraldique, et l'on raconte à ce sujet que, vers 1864, Maximilien d'Autriche, le jeune et sympathique empereur que Napoléon III avait placé sur le

trône du Mexique, imagina d'établir un ordre militaire dans son nouvel Etat. Embarrassé sur la couleur à donner à cet ordre, il consulta sa femme, l'impératrice Charlotte, qui lui conseilla le rouge. Mais Napoléon s'y opposait étant donné le fait que l'ordre de la Légion d'honneur est déjà de cette couleur. C'est alors que Charlotte, qui tenait à son idée, prit une fleur de coquelicot, l'enferma dans une lettre charmante et l'envoya aux Tuileries, demandant à l'empereur des Français si la primauté ne doit pas revenir à un ordre inspiré par la nature et qui porterait le nom de coquelicot. Ce fut elle qui l'emporta ; malheureusement, le lendemain mit à néant ces beaux projets.

Il existe plusieurs autres pavots dans nos pays européens, tous annuels, sauf les espèces de montagnes, dont le *Papaver alpinum* est le type, et qui sont d'entre les joyaux de la flore des Alpes. N'oublions pas le *Pavot blanc (Papaver somniferum),* d'origine méditerranéenne et qu'on cultive pour ses graines qui donnent une huile excellente, et surtout pour l'opium qu'on tire de sa capsule. C'est la plante somnifère et soporifique par excellence ; elle se cultive en grand en Asie et surtout dans les pays himalayens. On sait que c'est en Chine et dans les Indes orientales que se fait la plus grande production de l'opium. Chose curieuse, les graines sont absolument inoffensives, et les Allemands du Nord, comme aussi les peuples scandinaves, en font des tartes, qu'ils mangent avec avidité. J'ai fréquemment mangé le *Mohn Kuchen* dans ma jeunesse, habitant alors la Prusse saxonne, et n'en ai jamais éprouvé la plus faible somnolence.

Comme tous les pavots, cette plante est très polymorphe et l'on en possède dans les cultures des variétés su-

perbes comme formes, fleurs et coloris. L'une d'elles, le *Danebrog*, rappelle le drapeau danois avec la large croix blanche sur fond rouge. On en possède à fleurs très pleines, à fleurs simplement doubles et de toutes les nuances. Mais ce sont les *Pavots vivaces d'Orient* qui sont les plus recherchés pour les effets merveilleux qu'ils produisent dans les parcs et jardins. Le pavot d'Orient *(Papaver orientale)* offre des fleurs énormes, d'un rouge brique vermillonné chez le type, avec des macules noires au centre. Il en existe une variété, le *Pavot de Tournefort (P. bracteatum* ou *involucratum)* dont la fleur est plus grande encore et mesure de 25 à 30 centimètres de diamètre. Elle est d'un rouge flamboyant. Ces deux plantes proviennent du Caucase et du Taurus ; elles ont donné naissance à une foule de variétés superbes qui font resplendir nos jardins en mai-juin et qui méritent les plus vifs éloges. Quand nos plates-bandes de pavots sont en fleurs à Floraire, on voit avec une bonne lunette leur couleur du sommet du Salève. Il en est de rose clair, de rouge ardent, de rouge sombre et sang de bœuf, de lilas, de rose bleuâtre, de rouge et blanc. Comme ces plantes sont de toute rusticité, qu'elles enfoncent profondément leurs racines dans le sol une fois plantées et s'y installent pour longtemps, on ne saurait trop en recommander l'usage aux amateurs de plantes vivaces.

C'est aussi parmi les blés et en plein été que fleurissent les jolis mourons colorés en rouge et en bleu. Ce sont de petites primulacées qui n'ont aucun rapport avec le *Mouron des oiseaux,* lequel est une cariophyllée. Les *Anagallis phœnicea (mouron rouge)* et *cœrulea* (*Mouron bleu,* pl. 53), sont de petites herbes rampant sur

terre et produisant, de juin en septembre, d'innombrables petites coupes rouge brique ou bleues très éphémères, qui laissent tomber vers le soir leurs corolles sur le sol. On en possède de belles variétés à grandes fleurs, divinement colorées, qui constituent un bel ornement pour nos plates-bandes, où on les rencontre trop rarement.

C'est de plus en plus dans les champs de blé et parmi les moissons qu'il faut aller pour jouir des vives couleurs et des formes élégantes. Voici le *Bluet* (*Centaurea cyanus*, pl. 55) ; c'est le *Cornflower* des Anglais, la *Kornblume* des Allemands, la fleur chère au cœur du vieil empereur Guillaume. Pourquoi ce vieux militaire à la volonté de fer aimait-il si passionnément cette douce fleur bleue ? Voici : quand sa mère, la reine Louise, un ange descendu sur la terre, dit-on, quand la reine fut chassée de ses Etats, elle, son faible mari, qu'elle avait empêché d'accepter les conditions de Bonaparte et ses deux fils se réfugièrent à Memel, sur la Baltique. Le roi était triste et reprochait parfois à Louise ce qu'il appelait son entêtement à ne pas se plier aux circonstances. Mais la reine, toujours belle et pleine de courage, attendait de Dieu seul la délivrance. Un jour, ses enfants avaient cueilli des bluets qu'elle aimait, et les lui apportaient liés en une couronne qu'ils plaçèrent sur sa tête. Elle vit dans ce couronnement par ses enfants innocents et dans cette guirlande de fleurs, couleur du ciel, un exaucement de Dieu à ses prières, et reprit courage. On sait que, peu après, cette femme d'élite put constater que tout homme, s'appelât-il Napoléon, qui commet l'injustice, est tôt ou tard remis à sa place par plus fort que lui. Qui craint Dieu, disait-elle, sort de tout (Ecclé-

siaste VII, 18). Voilà une jolie histoire de bluets et qui a le mérite d'être authentique.

On cultive aussi dans les jardins, parmi les plantes annuelles, des bluets qui sont parfois bleus, souvent blancs, roses, violets, etc. Ce sont des fleurs excellentes pour les bouquets et qui se maintiennent longtemps dans l'eau.

Avec les bluets croît la *Nielle* (*Agrostemma* ou *Lychnis Githago,* **pl. 55**) ; c'est une sorte d'œillet d'une couleur pourpre-violet, teinte très curieuse et extrêmement rare chez nous.

Puis ce sont les gentilles *Dauphinelles* ou *Pieds d'alouettes (Delphinium Consolida),* qui s'élèvent à peine de 25 à 30 centimètres, portant leurs épis étroits de fleurs bleu intense. Et puis, c'est l'*Adonis* ou *Goutte de sang,* à la fleur rouge ardent, qu'on ne rencontre guère chez nous que dans les moissons du Valais. Et, ce sont les *Coronilles,* la jolie *Coronilla varia* (**pl. 54**), à la fleur bigarrée, rose et blanche, délicate entre les délicates, grimpant aux chaumes du blé ou aux branches de la haie, s'agrippant partout, se faufilant jusqu'à un ou deux mètres de haut entre les arbustes. Et c'est sa jolie cousine, la *Vesce violette* ou *Pois des moissons* (*Vicia cracca,* **pl. 58**), plante grimpante, aux tiges très volubiles qui s'en vont jusqu'à un ou deux mètres porter leurs grappes de fleurs bleu-violet brillant. C'est une plante voisine des fèves et des pois, et dont on rencontre dans toute l'Europe centrale et méridionale de nombreuses congénères. Ce genre est voisin de la *Lentille (Lens esculenta).*

Sur le bord des champs, des prés, des sentiers, aux flancs des talus ensoleillés, fleurit le *Lotier corniculé*

(*Lotus corniculatus*, **pl. 54**), encore une papillionacée, voisine des coronilles et des vesces; c'est une petite plante de 10 à 20 centimètres, aux tiges étalées, aux petites ombelles de trois à six fleurs jaunes, lavées de rouge. Le petit *Liseron rose* (*Convolvulus arvensis*, **pl. 60**), tapisse de ses touffes étalées, recouvertes de ses délicieuses fleurs rose et blanc, le sol des champs bien éclairés ; sa tige volubile grimpe aux chaumes et aux branches qu'elle enroule en spirales et qu'elle orne artistiquement. Son frère, le grand *Liseron blanc (Convolvulus sepium)*, court aux haies et grimpe aux arbustes ou aux chaumes des graminées, qu'il réjouit de ses grandes coupes blanc de lait. L'espèce sibérienne *(Calystegia dahurica)* est d'un beau rose, et ses tiges volubiles peuvent atteindre 3 à 4 mètres de haut. Malheureusement, aussi bien que sa congénère d'Europe, la jolie coupe rose de Sibérie est envahissante et lance ses stolons persistants et indiscrets de tous les côtés. On en possède, dans les très vieux jardins, une jolie forme à fleurs rose clair très pleine (*Calystegia pubescens* fl. pl.). Chose curieuse, cette belle plante, introduite de Chine, en 1844, n'est connue que dans sa variété à fleurs pleines, et nul n'a jamais rencontré son type sauvage ou à fleurs simples.

Ici et là s'élèvent, surtout des blés ou des prés ou bien encore du bord des haies et des broussailles, les têtes violettes d'une scabieuse aux tiges rondes, poilues, aux feuilles vert cendré : c'est la *Scabieuse hérissée* ou *Knautia arvensis*, (**pl. 57**). Elle est, d'entre nos scabieuses ou *Veuves*, la première qui fleurisse, car elle commence déjà en juin pour aller jusqu'à fin juillet. Non loin d'elle, de préférence au bord des routes, dans les

lieux vagues, se dressent les rameaux jaune vif du *Mille-pertuis* (*Hypericum perforatum*, **pl. 56**), ainsi nommé à cause des trous qu'on peut apercevoir dans son feuillage quand on le regarde contre le jour. Les fleurs sont riches en huile essentielle et en sucs balsamiques. Elle était usitée autrefois comme vulnéraire, qu'on préparait en infusant dans une huile pure les fleurs à peine écloses ; on s'en servait aussi pour les brûlures.

Et, toujours sur le bord des champs, des voies de chemin de fer, des routes aussi, voici la *Saponaire,* la grande saponaire cette fois, la majestueuse, dont les fleurs lilas rose, parfumées, sont d'une grande délicatesse. C'est la *Saponaria officinalis* (**pl. 62**), celle dont nos grand'mères se servaient pour blanchir leurs dentelles, décruer les soies et nettoyer les étoffes de laine. Car il s'agit ici d'un savon (d'où les noms de *Savonnière* et d'*Herbe à foulon* sous lesquels elle est aussi connue) puisque ses racines et ses feuilles, dont la saveur est amère et salée, rendent l'eau savonneuse et lui donnent la propriété de laver les étoffes. C'est le savon du pauvre, surtout dans le nord de la France où cet usage est populaire. Cette plante est belle et élégante. On aime à la rencontrer dans la nature, où elle fleurit tout l'été durant ; mais ne l'introduisez pas dans votre jardin, car elle envahit rapidement et vous auriez de la peine à vous en débarrasser. Nous en cultivons une forme à fleurs doubles, que nous avons eu l'imprudence d'installer dans une plate-bande d'où nous ne parvenons plus à l'extraire.

C'est encore sur le bord des routes, dans les carrefours arides des chemins, qu'on rencontre l'*Hyèble (Sambucus Ebulus)*, ce sureau à l'odeur fétide, qui forme

des colonies serrées et donne ses fleurs blanches en gros capitules sur des tiges droites de 80 centimètres à 1 mètre, en juillet et août. Les baies de ce sureau teignent en violet, et les Romains s'en servaient pour colorer les figures de leurs idoles. Dans le Midi, on se sert de ses baies pour frotter les parquets — là où il y en a — avant de les cirer.

Dès que le blé est fauché, vers la mi-juillet, c'est toute une végétation et une prairie qui fleurit après les glaneuses. Il y a ce délicieux *Miroir de Vénus* (*Specularia speculum,* **pl. 61**), sorte de campanule à fleurs violettes, vraiment violettes, avec un œil blanc au centre, et qui est une merveille de grâce et de fraîcheur. Et, près d'elle, ces touffes d'un jaune clair que relève une tache rouge orange vif à la gorge de chaque fleur, que sont-elles sinon le *Muflier des moissons* ou *Linaire commune* (*Linaria vulgaris,* **pl. 61**) ? Cette petite plante jaune brillant est comme une gerbe d'or qui étincelle au soleil, et constitue une vraie valeur dans le paysage. Elle fait admirablement ressortir une voisine qui s'élève sur le bord des chemins ou des guérets, dressant vers le soleil ses tiges roides et dures, et les ornementant des plus délicieux capitules bleus qu'on puisse rêver ; je veux parler de la simple *Chicorée sauvage* (*Chicorium intybus,* **pl. 59**) dont la vue enchantait ma naïve enfance, et dont le charme a toujours saisi mon esprit. C'est une plante bien laide à voir dans sa forme, dans ses proportions ; mais que de poésie dans cette simple fleur bleue de chicorée ! Près de Grandson, on l'a rencontrée à fleurs blanc pur et cette variété s'est perpétuée chez moi par le semis. Et puis, c'est la petite *Pensée des champs* (*Viola tricolor,* **pl. 60**), dont on fait d'excellentes tisanes dépuratives et qui, dans

sa modeste robe trop juste et trop pâle, offre pourtant un brin de poésie. Dans nos cantons catholiques, on en fait l'emblème de la Trinité à cause des trois couleurs de sa corolle. C'est une petite fleur des champs qui, hybridée avec la pensée de Sibérie *(Viola altaïca)*, a donné les belles pensées de nos jardins. Les pensées sont des violettes, mais, chose remarquable, les espèces du groupe de nos violettes s'hybrident mal avec celles du groupe des pensées.

Il existe dans les Pyrénées et sur les montagnes espagnoles une pensée sauvage qui est à ces montagnes-là ce que le *Viola calcarata* est à nos Alpes, et dont la fleur est d'une grande beauté ; c'est le *Viola cornuta* qui, hybridé avec la pensée des Alpes, celle de Sibérie ou d'autres espèces encore, a donné toute une collection de plantes vivaces de première valeur. L'une d'elles, qui s'est produite ici et que nous avons nommée *Florariensis* [1], fleurit de janvier (sauf par les grands froids) en décembre, toute l'année durant, et constitue l'un des plus précieux ornements des rochers, plates-bandes et corbeilles. C'est une plante absolument vivace et des plus rustiques, et dont la floribondité est telle qu'elle est inexplicable. Une autre, issue des cultures allemandes, a la grâce et l'aspect de notre pensée des Alpes — moins le parfum — et fleurit également tout l'été et jusque tard en automne ; elle se nomme *V. cornuta* var. *Wermig*. Ces deux plantes, à elles seules, valent leur pesant d'or et méritent d'être importées dans tous les jardins ; on en fait aussi de bonnes bordures.

[1] Ce *Viola Florariensis* est presque identique à une pensée allemande nommée *Papilio*. Je ne vois d'autres différences entre les deux que le fait que l'enfant de Floraire fleurit d'un bout de l'année à l'autre et a les fleurs un peu plus foncées.

Mais retournons à nos champs fauchés qu'une végétation naine et touffue anime déjà et colore agréablement. Les *Stachys* divers, reconnaissables à leurs tiges quadrangulaires — caractère spécial aux labiées — à leurs fleurs en épis dressés, rose vif ou blanches, envahissent tout et vont fleurir le sol nu jusqu'en automne. Une autre labiée, très curieuse celle-là, c'est le *Bugle à fleurs jaunes* (*Ajuga chamaepytis,* **pl. 60**), qui diffère entièrement de ses congénères, dont nous avons parlé à la page 45. Puis c'est la *Carotte sauvage* (*Daucus carotta,* **pl. 72**), qui élève sa tige rude, striée et rameuse, au haut de laquelle s'étale une ombelle de fleurs d'un blanc sale, à forte odeur de carotte. Ses fleurs, très aromatisées, infusées dans l'alcool, donnent le remède dit *huile de Vénus*, et sa racine est recommandée contre la jaunisse.

C'est de cette plante que les anciens avaient tiré la carotte, cultivée depuis plus de 2,000 ans, citée déjà par Théophraste, et dont on retrouve les traces dans les stations lacustres. La carotte offre le type caractérisé des ombellifères, dont nous nous occupons peu dans ce volume-ci, attendu qu'elles ne sont pas faciles à discerner et qu'elles sont peu populaires. Elles nous fournissent pourtant l'angélique, le panais, le cerfeuil, le persil, le fenouil, la ciguë, le céleri, l'anis, le cumin, la livèche, la férule, etc. C'est aussi une ombellifère que ce beau *Panicaut des Alpes* ou *Chardon bleu,* en réalité *Eryngium alpinum,* dont nous avons donné une planche dans la Flore alpine, et qui est l'une des plus décoratives d'entre les plantes indigènes. Et c'en est encore une que cette *Berce gigantesque (Heracleum Mantegazzianum)* que le jardin de Floraire a introduite dans les cultures

et qui est l'une des meilleures plantes mellifères qui soit connues [1].

Nous possédons en Europe un certain nombre de berces beaucoup moins développées, qui habitent les lieux frais et humides, les sols gras et profonds. Le Jura donne naissance à l'*Heracleum alpinum,* ainsi nommé par Linné parce qu'on ne le rencontre jamais dans les Alpes ; les Pyrénées ont l'*H. pyrenaicum;* les Alpes l'*H. montanum* et l'Europe entière l'*H. Spondilium* ou *Berce grasse, Acanthe allemande* et *Brancursine.* Cette dernière est très commune chez nous où elle est recherchée pour la nourriture des lapins. C'est une plante d'environ un mètre de haut, à la tige robuste, fortement sillonnée, qu'entoure la base des pétioles des feuilles renflés en forte gaîne embrassante. Elle sert dans le Nord à fabriquer une liqueur alcoolique d'un goût détestable.

Maintenant, c'est sur le bord des routes et des chemins, par les guérets et les lieux stériles que nous allons porter nos pas investigateurs. Voilà la *Vipérine,* audacieuse *Boraginée,* qui s'en va porter ses pyramides de fleurs délicieusement colorées et nuancées de bleu et de rose, jusque sur les lignes des chemins de fer, qui

[1] Les graines de cet *Heracleum Mantegazzianum* nous ont été apportées du Caucase, en 1892. C'est une plante superbe, gigantesque, dont l'ombelle de fleurs mesure plus d'un mètre de diamètre. La description, qui en a paru dans le « Nuove Giornale botanico italiano », vol. II, avril 1895, en donne à peine une idée suffisante, bien que l'auteur attribue 10,000 fleurs à sa large ombelle que porte une hampe de 2 à 3 mètres de haut. C'est une bonne plante, propre à isoler dans les pelouses, de culture extrêmement facile et à forte odeur anisée. Les apiculteurs la prisent beaucoup, car elle secrète un miel abondant et excellent et est, pendant toute sa floraison (juillet-août), constamment recouverte d'abeilles.

hante les talus arides et sablonneux, les graviers et les cailloux. Cette plante (*Echium vulgare,* **pl. 63**) est très hispide, velue, rêche au toucher. Ses graines, à cause d'une certaine ressemblance aux yeux de la vipère, étaient considérées comme bonnes contre les morsures de la venimeuse bête. Elle habite l'Europe centrale et méridionale, l'Asie occidentale et l'Algérie. Dans les Canaries, il existe plusieurs Echium énormes, merveilleux, superbes ; citons le fameux *E. simplex,* qu'on nomme *The Pride of Teneriffe* et qui est vraiment une glorieuse plante. Dans les riches jardins de Sir Thomas Hanbury, à la Mortola près Ventimiglia, on cultive plusieurs de ces Echium qui suscitent l'admiration de tous les promeneurs. Sir Thomas m'en a souvent donné des graines ou de jeunes plantes ; j'en ai reçu de Ténériffe, où le D[r] Perez m'en a récolté des graines excellentes mais, à mon désespoir, je n'ai jamais pu les acclimater ici.

Et puis, nous rencontrons partout, de juin en septembre, ce petit arbuste épineux aux fleurs rose et blanc, papilionacée à odeur plutôt fétide quand on en froisse les feuilles, et qu'on nomme *Arrête-Bœuf, Bugrane épineuse* (*Ononis spinosa,* **pl. 71**) ; on le rencontre parfois à fleurs blanches. Certains faucheurs en placent quelques branches dans leur coffin, prétendant qu'elle aide à aiguiser la faux et rend, par sa seule présence, la molette plus active.

Il existe plusieurs autres *Ononis,* toutes plantes des lieux secs et arides. L'un d'eux, *O. Natrix* ou *Coquesigrue,* habite les pentes brûlées du Valais et du Midi et répand une odeur violente et désagréable. Mais ses fleurs d'un jaune brillant, striées de pourpre à l'exté-

rieur, lui valent l'admiration du passant le plus indifférent. A l'ombre des rochers ou des pins, surtout sur le poudingue et le calcaire, on voit fleurir un sous-arbrisseau délicat et élégant, aux feuilles trifoliolées, rondes, visqueuses et dentées, aux fleurs en grappes pauciflores, d'un beau rose ; c'est l'*Ononis rotundifolia,* l'une des plus élégantes d'entre nos papilionacées indigènes. Dans les Basses et Hautes-Alpes françaises, le Dauphiné, les Cévennes et les montagnes d'Espagne, on admire le plus beau des ononis, *O. fruticosa*. C'est un petit arbuste d'un mètre au plus, touffu et élégant, qui se recouvre de ses fleurs rose vif de juin jusqu'à fin août. Je n'oublierai jamais l'impression qu'il me fit près de la Viste sur Guillestre, dans le Queyras, quand je le vis pour la première fois. Sur le seuil de cette heureuse Provence, où mon cœur s'en va souvent errer, sous les pins séculaires qui prennent aux feux du couchant un aspect fantastique, je pédalais seul, aspirant les flots de poésie de cette terre bénie. Tout à coup, sur ma gauche, un arbuste aux fleurs roses brillait aux derniers feux du jour. Mettre pied à terre et grimper le rocher d'où il s'échappait fut l'affaire d'un instant. Je cultivais depuis trente ans la plante en question en amoureux de sa beauté sans jamais l'avoir saluée dans la nature. Et combien elle était plus belle, là, dans ce cadre pittoresque, que dans mon jardin !

C'est encore dans les lieux stériles et arides, le long des chemins exposés au soleil, qu'on rencontre ce grand chardon dressé nommé *Cardère* ou *Herbe à foulon* (*Dipsacus sylvestris,* pl. 64), grande plante annuelle, escalabrée et délurée, qui intrigue toujours les voyageurs. Ses feuilles sont épineuses et celles de la tige sont sou-

dées à leur base de façon à produire par leur réunion une petite écuelle qui conserve l'eau de pluie et constitue un abreuvoir pour les petits oiseaux et les insectes. Autrefois, les campagnards le tenaient pour précieux à cause de ses propriétés hygrométriques, et le suspendaient au-dessus de leurs portes, comme un baromètre, car ses bractées changent de forme, suivant que l'air est sec ou humide. *L'Herbe à foulon,* qu'on élevait en grand autrefois — il y a un demi-siècle encore — pour les drapiers qui en cardaient leurs pièces de laines, est une espèce voisine, le *Dipsacus fullonum,* dont l'origine est incertaine, qui se cultivait généralement alors et qu'on trouve un peu partout à l'état de plante subspontanée. Nous cultivons un *Dipsacus* himalayen, le *D. asper,* dont les proportions sont gigantesques et dont les feuilles, plus larges et plus embrassantes encore, forment autour de la tige un gros gobelet où l'eau de pluie se maintient pendant plus d'une semaine.

Toujours sur le bord des routes brûlées et en plein été (juillet-août), nous cueillons l'*Origan* (*Origanum vulgare,* **pl. 66**) ou *Marjolaine sauvage.* Comme la plupart des labiées, cette plante est aromatique ; on l'utilise en infusions contre les catarrhes chroniques. Sa sœur, la *Marjolaine (Origanum Majorana),* est bien connue de tous, étant cultivée dans tous nos jardins et très appréciée des cuisinières. Elle porte, dit-on, bonheur et il suffit d'en avoir un brin sur soi pour être heureux ! ! Les Grecs la plantaient sur leurs tombeaux pour le bonheur futur des décédés.

C'est dans les mêmes conditions et aussi dans les prés et les champs fauchés, sur le flanc des coteaux secs, qu'on cueille le *Millefeuille* (*Achillea millefolium,* **pl. 66**),

encore nommé *Herbe à la coupure* ou des *Charpentiers* et même *Sourcil de Vénus.* C'est une plante amère et tonique à l'odeur saine de camomille, et qui passe pour un excellent vulnéraire. On utilise surtout ses fleurs, qui sont blanches dans la plaine mais roses dans la montagne, pour une teinture qui s'emploie en homœopathie. On prétendait autrefois pouvoir deviner son avenir au moyen des branches de cette plante. Il existe en Valais un très beau millefeuilles à fleurs jaune intense, l'*Achillea tomentosa,* qui est bien l'une des meilleures plantes qu'on puisse imaginer pour garnir les lieux arides et ensoleillés ; il fleurit de mai jusqu'en hiver. L'Orient fournit à nos jardins une autre espèce à fleurs jaunes qui est également une excellente plante vivace ; je veux parler de l'*A. filipendula,* dont les grosses touffes de verdure grisâtre, hautes de près d'un mètre, sont dominées tout l'été durant par une cime ou un dôme de fleurs jaune très vif, de très longue conservation.

L'*Aigremoine (Agrimonia Eupatoria),* dont nous avons fait notre **pl. 65,** élève ses tiges (60 centimètres à 1 mètre) le long des haies, des taillis et des chemins à mi-soleil, et répand le doux parfum de son long épi d'or. C'est l'une de nos jolies rosacées ; elle fleurit de juin en septembre et est appréciée des campagnards pour ses propriétés toniques et astringentes. Sa voisine, l'*A. odorata,* qui fleurit à la même époque, a les folioles de sa feuille plus allongées et la grappe de fleurs plus serrée.

C'est dans les sables arides, le long des cours d'eau et sur le bord des lacs qu'on trouve les deux *Mélilots,* le blanc *(Melilotus albus)* et le jaune (*Melilotus officinalis,* **pl. 67**). Ce sont des plantes aromatiques, mais dont le parfum, qui provient de la présence de la coumarine,

comme chez l'*Asperula odorata* et les orchis à feuilles parfumées, ne se révèle qu'à la dessiccation. Passez-en une branche dans votre poche ou placez-là dans une armoire, vous sentirez au bout d'un jour ou deux le délicieux parfum dont nous avons parlé à propos de ces plantes. Les Anglais l'utilisent également pour la confection de leurs fameux « pots pourris », sorte de mélange de feuilles sèches et parfumées, de lavandes et autres labiées aromatiques. Le parfum de vanille qui s'exhale de ces mélilots communique au foin un parfum délicieux très apprécié des agriculteurs. On distille cette plante dont ont fait un parfum suave. La médecine ancienne la tenait en haute estime comme émollient et pour exciter la suppuration des plaies ; il est encore en usage dans certaines parties de notre Suisse romande.

Le chapitre des Centaurées pourrait être long, car ces plantes forment un appoint important à la flore de nos prairies et de nos guérets. Contentons-nous de signaler la *Jacée* (*Centaurea Jacea*, pl. 67) qui croît dans les prés et les lieux frais de toute l'Europe et de la Sibérie et fleurit de juin à septembre, car nous avons déjà consacré à propos de bluets quelques lignes à ce genre si riche en espèces. Une *Mauve*, extrêmement élégante et gracieuse, s'élève, de juin en septembre, des talus et des haies, des prés siliceux surtout : C'est le *Malva moschata* (pl. 68) ou *Mauve musquée*, dont les grandes fleurs rose pâle, sont suspendues sur des rameaux légers et dont les feuilles, élégamment découpées, sont l'un des plus beaux ornements de la campagne à ce moment-là. Une espèce voisine *(M. alcea)* en diffère par ses feuilles moins profondément incisées, ses fleurs aux pétales plus larges et connivents. La *Grande Mauve* (*M. sylvestris*), qui croît sur

les décombres, le long des chemins et aux environs des habitations — elle est l'une des plantes qui recherchent la présence de l'homme — est bien connue par ses propriétés médicales. Les anciens utilisaient ses feuilles comme aliment en les apprêtant comme nous le faisons des épinards, et, tandis que Pline en désapprouvait l'usage, Celse l'encourageait. Mais on croit savoir que l'espèce dont il s'agissait était la *Mauve crispée (M. crispa)*, espèce annuelle aux tiges dressées, haute de 1 à 2 mètres, dont les feuilles sont élégamment dentelées et frisées sur leurs bords, et qu'on voit encore ici et là dans les jardins du canton de Vaud, surtout dans les contrées qu'ont habité les Romains.

La mauve officinale renferme une forte proportion de mucilage visqueux qui la rend émolliante, adoucissante et béchique, et qui est répandue dans toutes les parties de la plante y compris la racine. La mauve s'administre contre la toux, les inflammations, les affections des voies respiratoires et de la poitrine et aussi pour faire mûrir les abcès. Pythagore en recommandait l'emploi pour activer le travail de la pensée !

Je n'ai point encore parlé d'un groupe de plantes qui jouent un rôle important dans l'harmonie des couleurs de nos prés et de nos bois, les *Campanules*. Nous possédons, en Suisse, une vingtaine d'espèces de campanules ; la France en a une trentaine et l'Angleterre huit. Ce sont des plantes généralement vivaces, aux fleurs gracieuses, en forme de cloche, ainsi que l'indique leur nom, à corolles le plus souvent bleu violacé ou lilas bleu, et toujours élégantes. Le *C. rotundifolia*, que nous donnons à la **pl. 69**, est le type le plus répandu chez nous. C'est une plante touffue, haute de 30 à 50 centi-

mètres au plus, appelée *rotundifolia* alors que sa feuille n'est pas du tout ronde et que les seules qui répondent à cet adjectif sont celles de la base, qu'on ne voit que si l'on arrache la touffe. Cette plante généreuse donne ses petites cloches bleu foncé du mois de juin jusqu'à l'arrière-automne. On la trouve parfois à fleurs blanc pur ou lilas clair, et dans les jardins on en possède une variété à fleurs pleines, et une autre, *soldanellaeflora*, à corolle double.

Dans les prés on cueille encore tout l'été durant la *Campanule agglomérée* (*C. glomerata*), dont les fleurs violet foncé, réunies en tête au sommet de la tige ou disposées à la base des feuilles supérieures, donnent au tableau de la nature une note heureuse, surtout quand des fleurs jaunes les avoisinent. Dans les prés secs, sur le bord des bois et le flanc des talus arides et calcaires, s'élèvent par colonies brillantes, les tiges bleu violet intense de la *Campanule Raiponce* (*C. Rapunculoides*); on la voit fréquemment sur le bord des champs de blé ou d'avoine. Elle est remarquable par l'abondance de ses fleurs en cloche allongée, pendant tout autour et le long de la tige de 50 à 80 centimètres, et formant, dans son tiers supérieur, un superbe épi. Malheureusement, cette plante vivace et stolonifère est trop envahissante pour qu'on puisse l'introduire dans les jardins, où sa place serait dans les lieux arides et nus, difficiles à garnir d'autres plantes à fleurs. Sa racine, grosse, blanche et féculente, est alimentaire. La *C. gantelée* (*C. Trachelium*, **pl. 70**) est une grande plante vivace, à tiges de 50 centimètres à 1 mètre, velues, hérissées, à souche non stolonifère, à feuilles grandes et triangulaires et à grandes fleurs bleu-lilas dressées, barbues à l'intérieur.

On la rencontre parfois à fleurs blanches et on en cultive des variétés *alba* et à fleurs pleines[1]. On a dans les jardins un assez grand nombre de campanules parmi les plantes vivaces et annuelles ; la *C. carillon (Campanula Medium)* du Midi est l'une des meilleures plantes bisannuelles de nos parterres. Mais ce sont les espèces vivaces qui ont surtout une valeur ornementale et qu'on doit recommander pour la décoration et l'ornementation des jardins. Les campanules alpestres et montagnardes ont été décrites dans nos volumes *Plantes alpines, Plantes des Alpes, Atlas de la flore alpine* et *Flore alpine ;* inutile d'y revenir ici. Mais ne faut-il pas rappeler la splendeur de la grande *Campanule pyramidale (C. pyramidalis)* et de sa forme à fleurs blanches, qu'on élève en pots aussi bien qu'en sol libre et qui donne par centaines et centaines ses belles cloches lilas ou blanc pur ? C'est une belle méridionale qui croît dans les vieux murs et sur les rochers ensoleillés du littoral de l'Adriatique, en Carniole. Puis, il y a le superbe *C. latifolia,* qui croît dans les bois du Plateau suisse et des régions montagneuses de France et d'Angleterre. C'est une plante à très grandes fleurs décoratives et au port majestueux. Le *C. sarmatica,* qui nous vient des Balcans et de Pologne, est une plante d'un rare mérite et qu'on rencontre malheureusement peu dans les jardins. Figurez-vous une *C. barbue (C. barbata)* en grand avec une pyramide de grandes cloches lilas bleuâtre, haute de 30 à 40 centimètres, et fleurissant de juin en septem-

[1] L'auteur a publié dans *The Garden*, de juin à octobre 1901, une « Monographie des Campanules », à laquelle il renvoie ses lecteurs anglais.

bre ; très sobre, réussissant partout où il y a un peu de soleil, cette plante est recommandable à tous égards.

C'est la Chine qui nous a dotés des plus belles d'entre les campanules en nous envoyant ces merveilleux *Platycodon* à la grande corolle largement ouverte, bleu foncé ou azur ou bien encore blanc pur, corolle taillée dans le cuir tant elle est ferme et de bon aloi, avec ses cinq lobes largement découpés et sa belle ampleur de huit centimètres de diamètre. Sa racine est tubéreuse et blanche et la plante est des plus rustiques ; elle dure à perpétuité dans le sol et n'exige qu'une place au soleil et dans un sol pas trop maigre ni trop lourd. Les fleurs sont rassemblées en lâches panicules au sommet des tiges de 50 à 60 centimètres chez le *Pl. grandiflorum* et ses variétés, de 20 à 25 centimètres chez le *Pl. Mariesi* et ses variétés.

Parmi les plantes des rochers et des lieux secs, il convient de citer le *Pillolet, Citron bâtard* ou *Thym* (*Thymus Serpyllum*, **pl. 69**). C'est le *Serpolet* bien connu, chanté du poète, et dont l'arôme délicieux encense les lieux ensoleillés de nos campagnes. Cette petite labiée, qui fleurit de juin en novembre, fait le bonheur des abeilles, qui y puisent un miel excellent. On se sert de ses rameaux pour parfumer les ruches, et le chasseur salue avec plaisir sa présence sur les guérets, car son herbe donne une saveur particulière à la chair du lièvre. Ses sommités fleuries sont stimulantes et nos campagnards l'emploient, administrée avec du lait bouillant, contre la toux. On l'ordonne dans le catarrhe chronique, l'asthme humide, comme l'hyssope et le lierre terrestre, en infusion miellée. En hiver, les Islandais en mettent des branches sèches dans le petit-lait, ce qui en fait,

disent-ils, une boisson excellente. Les Romains en assaisonnaient leurs mets et l'on s'en sert encore quelquefois dans la parfumerie. Une vieille superstition veut qu'une branche de serpolet apportée dans la maison d'un malade le fasse trépasser. Le vrai *Thym (Thymus communis)* est une plante aromatique bien connue, qui se cultive chez nous depuis l'époque romaine et qui est l'un des condiments les plus anciennement utilisés dans la cuisine. C'est un tout petit arbuste qui envahit les pentes rocheuses et brûlées de tout le Midi et qui vous parfume au passage. C'est de lui qu'on tire le *thymol,* remède moderne et antiseptique très apprécié de nos jours. Dans la Suisse allemande, où l'on pratique l'industrie des fruits séchés, on le mélange à ceux-ci pour les conserver plus longtemps.

Nous avons déjà parlé d'une scabieuse, le *Knautia,* qui croît près des haies, dans les prés et parmi les broussailles, et qui appartient à la même famille des dipsacées que le grand cardère du bord des chemins. Nous avons d'autres scabieuses dans les prés et le long des haies, et celle que le peintre Paul Robert nous a donnée dans son célèbre panneau du Val-de-Ruz, à Neuchâtel, est une élégante enfant de notre flore, qu'on nomme *Scabiosa columbaria* ou *Colombaire* (pl. 71). Sa tige est de 50 à 60 centimètres et ses capitules d'un beau lilas avec des fleurs rayonnantes tout autour. Elle croît sur les pentes vertes et dans les prés de toute l'Europe centrale et des régions méditerranéennes jusqu'au Taurus.

Dans les marais on voit fleurir plus tard, d'août en octobre, une troisième scabieuse, le *Sc. Succisa* ou *Mors du diable,* qui a les feuilles entières et les fleurs d'un beau violet, toutes semblables, sans que celles du bord

soient rayonnantes comme dans les autres espèces. C'est la plante des tourbières, et quand on la voit on est certain d'être sur un sol humide.

Puisque nous voici dans les marais, au mois d'août, allons en admirer les plantes spéciales à ce moment-ci de l'année. Les nénuphars fleurissent encore les étangs; la *Line aigrette (Eriophorum)* a perdu les soies de ses mouchets blanc pur. Voici une renoncule jaune qui sort de l'eau; sa tige est haute (1 mètre parfois) et creuse; ses feuilles embrassent la tige et l'entourent en partie et ses fleurs sont grandes, peu nombreuses et d'un beau jaune brillant. C'est la *Grande Douve* ou *Ranunculus Lingua;* non loin d'elle est la *Petite Douve (R. flammula)*, assez semblable à sa sœur mais de dimensions fort réduites, et qui s'en distingue par l'absence de stolons.

Puis, voici la belle des belles, la merveille des marais du pied du Jura et de la vallée du Rhône, la superbe *Pneumonanthe* (*Gentiana Pneumonanthe*, **pl. 74**). On la rencontre ici et là en France (sauf au Midi, où elle est inconnue), en Angleterre et dans le nord du centre européen; on la retrouve au Caucase et en Sibérie. C'est, de la flore paludéenne, la plus belle fleur bleue. Elle hanta mon cerveau d'enfant. Un certain soir d'août, je la vis surgir d'un char de foin des marais qui passait sur la route et je la tirai du monceau. Interdit, je regardais ma fleur tandis que le char disparaissait, en sorte que je ne pus savoir d'où elle venait. Mais on me prit par la main et l'on refit le chemin du char comme le Petit Poucet, en suivant les brins d'herbes sèches tombés çà et là le long de la route. On parvint au pré fauché dans les marais d'Yverdon... mais tout était coupé. Pourtant il restait

de l'herbe étendue au soleil et non encore entassée, et là, on trouva la fleur qui agonisait sous les feux du soleil couchant. L'année suivante, je pus la cueillir à temps voulu, et la fleur de 1868 est encore dans mon herbier.

Mais voici une plante bien curieuse, avec sa fleur en pompon noir. Ce sont bien des vrais pompons et ils sont d'un brun si sombre qu'on peut l'appeler noir. Si je vous dis que c'est une rosacée, vous en serez surpris et c'est pourtant parfaitement exact. Non point que la fleur, prise isolément, — car il s'agit d'une agglomération de fleurs serrées ainsi en capitules ovoïdes — ait l'aspect d'une rose, loin de là. Mais cette fleur rentre parfaitement dans la catégorie des *Alchémilles,* très voisines des roses, et appartient à la même famille qu'elles. C'est la *Sanguisorbe* ou *Pimprenelle des marais* (*Sanguisorba officinalis,* **pl. 74**). Cette fleur brun foncé est considérée comme vulnéraire ; on l'applique fraîche sur les plaies et sèche sur les ulcères ; ses fleurs s'emploient pour la teinture grise de la soie, de la laine et du coton.

Non loin de ses pompons grenat, l'or resplendit dans les panicules dressés et élargis de la *Lysimaque vulgaire* (*Lysimachia vulgaris,* **pl. 75**), plante stolonifère qui court partout, d'un bout à l'autre d'un fossé ou d'un pré humide et y élève ses belles tiges fleuries (juillet-août). Une seconde lysimaque, le *L. nummularia,* rampe à nos pieds, court sur le bord des fossés, recouvre le sol du pré et se pare de ses belles corolles jaunes très spéciales. Ce sont de grandes et belles fleurs jaune vif et qui s'échelonnent deux à deux le long du rameau feuillé et couché. Les Anglais la nomment *Creeping Jenny* et

la cultivent en pots pour garnir leurs fenêtres et leurs terrasses en pleine cité londonienne. C'est la seule plante qui puisse réussir dans le centre de cette cité de sept millions d'âmes et à l'air empesté de fumée et chargé de brouillard. Le *Creeping Jenny* fleurit malgré tout, allonge ses élégants rameaux feuillés et les fait descendre de deux, trois étages, jusqu'au bas des maisons. C'est une merveille, la merveille de Londres, et c'est elle, et non le *Saxifraga umbrosa*, qu'on devrait nommer *London pride*. Aux fameuses Halles de Covent Garden, les plus immenses du monde, cette fleur des marais, élevée en pots, se vend et s'emporte par milliers chaque matin. Chez nous, elle est moins connue ; nous ne lui faisons pas les honneurs de la culture en pots, mais nous la plantons volontiers dans les lieux humides de nos parcs et jardins où elle fleurit tout l'été durant. Nous la nommons *Nummulaire*, *Monnoyère*, *Herbe aux écus*, *Herbe aux cent maux*, *Herbe des Kreutzer* et *Volan*.

S'élevant au-dessus de ses voisines, voilà une grande composée aux énormes corymbes de fleurs lilas rougeâtre ; c'est l'*Eupatoire à feuilles de chanvre* (*Eupatorium cannabinum*, **pl. 73**). Elle ne va pas se perdre au sein du marécage, celle-là ; sa place est sur le bord des ruisseaux et des fossés, le long des chemins. C'est une grande audacieuse qui l'emporte en stature sur la plupart des autres composées de chez nous et ses tiges mesurent parfois 1 m. 50 de haut. On l'a trouvée, aux environs de Grandson, à fleurs blanc pur, et cette variété, introduite à Floraire, s'y reproduit fidèlement. Mais voici la plus étrange teinte, la plus brillante parmi les fleurs des marécages : c'est la *Salicaire*

(*Lythrum Salicaria,* pl. 76), dont les fleurs en épis étroits, longs et serrés, sont de couleur amarante vif ou magenta. Elle habite le bord des eaux et les lieux humides de toute l'Europe, de l'Asie occidentale et boréale, de l'Afrique et de l'Amérique septentrionales et se retrouve même en Australie. C'est une plante vulnéraire et astringente qu'on cultive volontiers dans les lieux humides de nos parcs et jardins à cause de la couleur spéciale de sa fleur, de sa rusticité et de sa floribondité (juillet-octobre).

Sous le soleil d'août, il fait bon fouiller les marais; c'est pourquoi nous irons plus loin, jusqu'à ce que nous ayons cueilli cette curieuse solanée aux fleurs violet foncé avec des étamines d'or, fleur de pomme de terre en miniature qu'on nomme *Morelle douce-amère, Vigne de Judée, Herbe à la fièvre, Herbe à la carte, Crève chiens,* etc. (*Solanum dulcamara,* pl. 77). C'est un sous-arbrisseau sarmenteux de 1 à 2 mètres, à l'écorce amère et au bois doucereux, dont on utilise les tiges comme dépuratif, sudorifique, diurétique, etc.; ses baies rouge vif sont vénéneuses. Elle croît dans les taillis marécageux, sur les décombres humides, etc. On la trouve en pleine ville de Lausanne, dans le chemin de Mornex, qui descend des murailles et rampe jusqu'à hauteur de la main. Et voici la *Consoude* (*Symphytum officinale,* pl. 78), grosse boraginée à fleurs jaune très clair ou violette, dont les feuilles sont rugueuses et grisâtres et très souvent perforées par des insectes (une sorte de puçe qui hante les boraginées de notre Europe centrale). Elle se nomme encore *Consyre, Confée, Herbe à la coupure, Langue de vache,* et contient une grande quantité de substance mucilagineuse ; elle est employée dans les

phtisies, les fluxions de poitrine et les crachements de sang. On utilise aussi ses racines contre les brûlures. C'est une espèce voisine, le *S. peregrinum,* à fleurs violettes, que certains agriculteurs cultivent en champs pour le bétail ; il donne il est vrai un fourrage abondant mais auquel les animaux ont de la peine à s'habituer.

Voilà septembre avec ses beaux jours limpides, avec ses superbes jeux de lumière et ses merveilleux couchers de soleil ; septembre, le mois du repos pour le campagnard qui fume sa pipe plus amoureusement sur le vieux banc de chêne ou « cotterge » plus volontiers sous le tilleul du village. C'est pourtant encore une époque active, car les regains sont à rentrer, les vendanges à préparer et la récolte des fruits entre en activité. La campagne est plutôt calme au point de vue des couleurs, et Sir Frank Crisp, dans la série des mois fleuris, dont j'ai parlé à la p. 31, a représenté le mois de septembre par le *Houblon (Hop).* On avouera que la teinte est un peu fade! Mais c'est le moment des parfums et des fruits. Les parfums, que de jouissances ne procurent-ils pas à quiconque sait les apprécier et les aspirer! Je sais bien qu'un vrai botaniste doit ignorer les parfums comme il doit laisser de côté les couleurs. C'est Alphonse Karr qui l'a dit :

« Pour les botanistes, il n'y a pas d'odeur ; pour eux, elle ne signifie pas plus que la couleur. Ce sont choses de luxe, deux superfluités que les savants ont enlevées aux fleurs. Dieu les avait données aux fleurs ; mais on sait la prodigalité de Dieu ! si les savants n'y mettaient bon ordre, où en serions-nous? Les savants entendent que toutes les fleurs soient comme celles de leurs her-

biers, horrible cimetière où les fleurs sont entassées avec des épitaphes prétentieuses! [1] »

Feu Alphonse Karr était pourtant un homme excellent, dont je m'honore d'avoir possédé l'amitié, mais lui aussi ne voyait qu'un seul côté de la question. Un herbier est une nécropole, c'est certain; et pourtant, que ferait-on sans ces nécropoles là? Celui qui écrit ces lignes doit avouer qu'un de ses bonheurs consiste dans la possession d'un herbier qu'il a composé fleur par fleur, depuis l'âge de 14 ou 15 ans, d'un herbier modeste sans doute, mais qu'il ne donnerait pas pour une fortune, tant il s'y rattache de souvenirs chers à son cœur. Ce n'est qu'avec émotion qu'il retrouve les plantes séchées en 1868, et depuis lors, chaque année, rapportées de chacune des courses qui ont embelli sa vie. Et tel fut aussi l'un des bonheurs de ce pauvre Jean-Jacques Rousseau qui cueillait sur son chemin plus d'épines que de roses et qui, pourtant, retrouva dans la pratique de la botanique un peu de joie de vivre. Edouard Rod nous en a conté l'histoire et nous a montré ce misanthrope heureux de collectionner, de dessécher et d'identifier les fleurs [2].

Mais ce bonheur de fouiller un coin de pays pour y découvrir une plante qu'on cherche et qu'on ne possède pas encore, cet amour qui vous force à vous en aller par monts et par vaux à la conquête de ce qui vous a échappé jusqu'à ce jour, ces choses là ne sont plus de saison. L'amour du sport a détruit celui des collections, ou plu-

[1] Alphonse Karr, *Voyage autour de mon jardin*, p. 37.

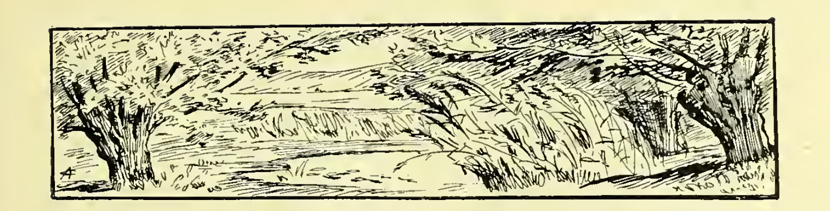
[2] Ed. Rod, *Rêverie sur un herbier*, Journal de Genève, 19 octobre 1903.

tôt non, ne calomnions pas notre époque, il l'a réduit à la portion congrue, car rien ne peut le tuer. Victor Hugo doit avoir écrit quelque part ces vers, que je livre à l'attention des jeunes gens qui me liront :

Les monts et les ravines
M'ont dit que Dieu
Cachait des fleurs divines
Dans chaque lieu.

Voilà pourquoi je rêve,
Pourquoi je cours,
Errant de grève en grève,
Heureux toujours.





CHAPITRE III

Fleurs d'automne.



Si, dans la nature, le printemps est l'heure de la gloire et le moment des amours, l'automne est la saison des calmes émotions, des tranquilles et douces jouissances. Les fleurs sont moins nombreuses, mais d'autant plus brillantes et plus empreintes de cette note de douce poésie qui est la caractéristique de tout paysage automnal.

Les murs sont plus spécialement attrayants en ce moment-ci de l'année; patinés par le soleil de l'été, ils offrent cette teinte indéfinissable qui parle de lutte et de triomphe, mais dit aussi la joie de la résistance. « J'aime les murs, disait Alphonse Karr, mais je n'aime que les

vieux murs; j'en ai un chez moi qui me plaît particulièrement. Il est précisément assez vieux tel qu'il est; s'il l'était davantage, il faudrait le livrer aux maçons qui y mettraient de sottes pierres blanches. Tel qu'il est, il est gris et noir, revêtu de vingt espèces de mousses et de lichens. Dans les crevasses de la crête, s'étend une couronne de giroflées jaunes et de fougères. A son pied verdoient les pariétaires et les orties ; de petites fentes servent d'asile aux lézards qui courent sur le mur[1]. »

C'est le long d'un de ces murs que je voudrais vous conduire maintenant, avant de courir les prés et les guérets. En voici un, précisément, disposé au levant, tout tapissé de fleurs. Il y a cette délicate italienne, la *Corydale jaune (Corydalis lutea),* qui hante les murs de la Suisse romande et de la France ici ou là, échappée qu'elle est des cultures. L'histoire de la nôtre est celle-ci : Le botaniste Ed. Boissier, auteur du *Flora orientalis,* avait introduit, dans son jardin botanique de Valleyres près Orbe (canton de Vaud), la corydale d'or, rapportée de l'Italie supérieure. Cette plante a si bien prospéré dans ses rochers, qu'elle a passé le mur, s'est installée ici et là dans ceux du village voisin. De là, grâce au forestier Davall, elle a été répandue aux environs de la ville d'Orbe et en plusieurs points du canton de Vaud. Le baron de Büren, au château de Vaumarcus, la planta sur sa terrasse, d'où elle descendit aux murs du vignoble et jusqu'à Neuchâtel. Moi-même, qui l'avais reçue, en 1876, de M. Boissier, l'introduisis à Yverdon, dans mon premier jardin alpin, puis entre Villeneuve et Territet, chez

[1] ALPHONSE KARR, *Voyage autour de mon jardin,* p. 163.

un amateur de plantes alpines, d'où elle s'est répandue partout sur le littoral de Vevey à Roche[1].

C'est une plante délicieuse à voir; sa verdure est fraîche et gracieuse et ses innombrables fleurs jaunes, tachetées d'orangé se succèdent d'avril jusqu'en octobre-novembre. Dans les Alpes bergamasques, et plus spécialement au Val di Scalve, cette plante sort de tous les rochers ombragés et humides, des pierriers et des murs. Elle vous accompagne même jusqu'à mi-hauteur de la neigeuse Presolana, mais là elle est dans le pierrier, en plein soleil.

Ce sont surtout les divers *Capillaires* qui attirent nos regards. Le capillaire est une fougère, et celui dont on fait de nos jours le fameux sirop est un *Adiantum* américain qui est l'une des gloires de nos bosquets, l'*A. pedatum*. Le vrai *Capillaire*, celui des anciens *(Adiantum capillus Veneris)* ou *Cheveux de Vénus*, nommé aussi *Capillaire de Montpellier*, est la jolie fougère du Midi,

[1] A propos de cette force d'expansion de certaines espèces murales, il convient de citer le fait suivant : Le forestier Davall sema, vers 1870, dans les fentes du mur méridional du vieux château des rois burgondes de l'antique petite ville d'Orbe, le superbe Muflier d'Espagne *(Antirrhinum Asarina)*, aux larges feuilles mollement velues et élégamment dentées, aux grosses fleurs jaune pâle, au port élégant. A l'heure qu'il est, le mur en question en est entièrement recouvert, malgré la truelle du maçon qui lutte contre lui et malgré son propriétaire, M. Ertel, conseiller municipal, qui voudrait bien être un peu moins béni. Or, de par le monde, il est bien des mortels qui souhaitent d'avoir cette bénédiction là! J'ai, pour ma part, essayé de l'implanter à Floraire, sans réussir à la faire prospérer; elle vit et fleurit bien, mais ne s'étale ni ne se reproduit. J'en ai fait planter dans les murailles des anciennes fortifications de Genève, sous Saint-Antoine, qui offrent absolument l'aspect des murs d'Orbe, et j'ose espérer que là, cette gracieuse espagnole s'installera un jour.

qu'on trouve déjà le long de la route du Simplon, au-dessus de Domodossola, et qui s'est installée en deux endroits de la Suisse romande, en des irradiations encore inexpliquées (Tine de Conflans près La Sarraz et Saint-Aubin près Neuchâtel). Tous les murs du Midi en sont décorés dès qu'il s'y trouve quelque humidité ; mais c'est dans les grottes qu'il faut la voir, pour se faire une idée de sa magnificence. Celles de l'Isola Bella, au lac Majeur, et certaines que je vis un jour dans la vallée de la Roja, sont une merveille de végétation.

Chez nous, c'est le *Faux Capillaire (Asplenium Trichomanes,* **pl. 80**) ou *Capillaire rouge,* ou bien encore *Doradille des murailles,* qui le remplace. Il est très répandu et sur les murs et dans les fentes des rochers, mais est pourtant moins commun que son congénère la *Rue des murs* (*Asplenium Ruta Muraria,* **pl. 79**), qu'on voit partout. L'*Asplenium fontanum* (**pl. 79**) est encore une délicieuse apparition qui mérite d'être remarquée. C'est l'une de nos plus charmantes fougères, une enfant du calcaire qui hante les rochers et les murs et n'est pas répandue. On la trouve dans la Suisse méridionale et occidentale, en France ici et là et en Angleterre où elle est très rare. On la connaît encore sous le nom d'*Asplenium Halleri.*

Ces gracieuses petites fougères sont nécessaires à l'ornementation de nos vieilles murailles. Sans elles, il y aurait là une nudité contre laquelle notre goût du beau protesterait. La rue des murs se nomme encore *Sauve-vie* et *Capillaire blanc;* elle était autrefois très vantée contre toutes sortes de maladies, mais de nos jours elle n'est guère utilisée que contre le catarrhe des bronches. Le capillaire rouge, lui, est certainement pectoral, aro-

matique et adoucissant, et l'on en fait, chez nous, le sirop de capillaire. Il est un autre capillaire plus cossu, plus ferme, plus sévère dans ses formes : c'est le *Ceterach officinarum* (pl. 79) ou *Asplenium Ceterach.* C'est une plante petite, ramassée, qui étale ses frondes en rosace dans les fentes des murs calcaires, en plein soleil ; celles-ci sont coriaces, grossièrement dentelées, d'un vert mat en dessus et rousses brunâtres en dessous. En été, pendant la sécheresse, ces frondes se recoquillent et ont l'apparence d'une chose morte ; mais, dès que survient la moindre humidité, on les voit presque subitement s'animer et reprendre vie. Cette plante offre une force de résistance dont on trouve peu d'exemples dans le règne végétal. Le professeur Daubeny, d'Oxford, cite l'exemple suivant : il a vu un pied de ceterach revivre après quelques jours de plantation, lequel avait été pourtant pendant deux ans dans un herbier !

Les murs, surtout ceux de soutènement, recèlent d'autres trésors en fait de fougères : ce sont les divers *Polypodes* (*P. calcareum, P. Dryopteris* et même *P. Phegopteris,* ces deux derniers seulement dans les murs dépourvus de calcaire) aux frondes plus ou moins triangulaires, plus ou moins finement divisées. Puis, c'est le délicat *Cystopteris fragilis,* aux frondes si fraîches et si finement divisées, qu'elles révèlent la grâce, la délicatesse suprêmes. Dans les murs dépourvus de calcaire, on trouve encore la *Fougère du Midi (Asplenium Adiantum nigrum),* à la nervure centrale d'un noir d'ébène, et la *Doradille du Nord (Asplenium septentrionale),* aux frondes étroites, en lanières à peine découpées dans le haut. Ces deux dernières espèces ont été trouvées dans les murs de Genève (la première, à Champel, à deux pas

de l'Hôpital cantonal, par M. John Jullien; la deuxième, au chemin de Contamines, par le professeur H. Welter).

La plante des murs par excellence est la *Ruine de Rome* (*Linaria Cymbalaria,* **pl. 80**), nommée encore *Cymbalaire* et *Lierre des murailles,* et qui recouvre les vieux murs humides. C'est une gracieuse espèce aux rameaux sinueux, allongés, retombants, qu'on cultive en pots pour en faire des suspensions ou en garnir des balcons. Un jour, en traversant le joli village bergamasque de Castione, j'en ai trouvé une forme à fleurs blanc pur avec une tache orange sur la lèvre, qui fait les délices des visiteurs de notre jardin. On en possède d'ailleurs des variétés horticoles à grandes fleurs, à fleurs diversement colorées et à feuilles panachées. Une espèce, également recommandable, est la *Ruine de Naples (Linaria pallida),* dont les fleurs sont beaucoup plus grandes que chez la Cymbalaire et qui, chose curieuse à constater, réussit à 2000 mètres d'altitude, au jardin de la Rambertia (Rochers de Naye), beaucoup mieux qu'à Genève.

Ce sont encore plantes murales bien connues que les divers *Sedums* ou *Orpins;* ils appartiennent à la catégorie des plantes grasses ou succulentes et sont l'une des plus précieuses décorations des lieux arides. Voyez-les, au sommet des murs absolument secs, fleurir et s'égayer tout l'été durant et jusqu'en automne. Et voyez ces fleurs jaune brillant ou pâle ou blanc-rose en grappes serrées, souriant aux rayons les plus ardents du soleil, sans jamais baisser pavillon devant l'astre du jour. Elles sont communes, je le veux bien, mais combien de choses communes sont pourtant belles! Le *Sedum blanc* est nommé *Orpin blanc, Panide, Pain d'oiseau;* son nom technique est *Sedum album* (**pl. 80**). Ses tiges sont traînantes, gar-

nies de feuilles ovales, vert foncé ou brunâtre ou même rouge-brun, et ses fleurs, en petits corymbes, sont d'un blanc rosé. Il s'agrippe aux murs décrépits, aux toits et aux talus arides, y formant de vraies colonies et s'y nourrissant d'on ne sait quoi. Il est évident que ses feuilles charnues sont là pour aider à son développement et suppléer, comme c'est le cas chez toutes les plantes de cette catégorie-là, au manque d'eau pendant la saison de disette. Il est répandu dans toute l'Europe, l'Asie occidentale et septentrionale et l'Afrique du nord. On en connaît un certain nombre de formes et de variétés. Quant à son congénère l'*Orpin âcre, Raisin de souris, Poivre des murailles, Orpin des murs* ou *Orpin brûlant* (*Sedum acre,* **pl. 80**), il forme des touffes serrées, aux nombreuses feuilles petites, vert foncé, pressées les unes au-dessus des autres le long des rameaux, qui se terminent par un petit corymbe de fleurs jaune vif et brillant. Cette plante, au suc très âcre, était en grand usage autrefois comme détersive. Elle peut agir vivement sur le tube digestif, comme purgatif ou vomitif. Dans nos campagnes, on l'utilise pour détruire les verrues de la peau, guérir la gangrène et les cancers.

D'autres orpins croissent sur nos murailles, qui ont tous leur intérêt. C'est d'abord le grand Orpin (*Sedum maximum*), dont les feuilles larges et épaisses, dentées sur les bords et d'un vert bleuâtre, et les fleurs d'un blanc rosé, réunies en cimes terminales, offrent un aspect très spécial. Ses feuilles sont utilisées dans les vallées de nos Alpes pour cicatriser les plaies et les enflures; elles font partie de l'eau d'arquebusade et, dans quelques pays, se mangent en salade. Puis, il y a un tout petit orpin au port minuscule, qui sort des fentes ensoleillées

des murs calcaires et dont les feuilles ovoïdes, de teinte gris-bleu, disposées en spirales autour de la tige grêle et tombante, sont délicieuses à voir; fleurs blanches, peu nombreuses, en corymbes lâches; c'est le *Sedum dasiphyllum*. Pour ne pas trop allonger la liste, terminons par l'une des espèces les plus vigoureuses, le *S. reflexum*, qu'on trouve dans les lieux pierreux et rocheux et sur les vieux murs en ruine; ses tiges florifères ont 20 à 25 centimètres de haut; elles sont entourées de feuilles cylindriques légèrement bleuâtres, et les fleurs sont d'un jaune vif, disposées en cimes à rameaux recourbés et souvent bifurqués.

C'est encore souvent dans les murs et toujours dans les lieux pierreux ou rocheux, surtout calcaires, qu'on rencontre la *Germandrée* (*Teucrium Chamædrys*, **pl. 81**) ou *Petit-Chêne*, plante fébrifuge, tonique, stimulante et stomachique, que son amertume rend en outre un peu dépurative. C'est une petite labiée odoriférante, aux feuilles luisantes et dentelées, aux fleurs rose rougeâtre, en grappes, qui est répandue dans l'Europe centrale et méridionale, l'Asie occidentale et l'Afrique du nord. C'est une espèce envahissante et stolonifère qu'on plante dans les grands rochers, sur les talus arides ou les vieux murs qu'on veut animer et décorer. Elle est de toute rusticité et prospère partout où il y a du soleil. Dans les Alpes maritimes, le Var, les Basses-Alpes et l'Italie supérieure, voire sur les montagnes d'Espagne, cette plante est glabre, d'un vert plus gai et plus luisant; ses feuilles sont plus grandes, plus profondément incisées et sa fleur d'un rose plus purpurin. C'est le *Teucrium lucidum*. Ou bien, c'est un petit arbuste, de 20 à 50 centimètres, à fleurs jaunâtres, et il se nomme *T. flavum*.

Nous possédons d'autres Teucriums en Suisse, dont il serait trop long de parler ici. L'un d'eux, la *Germandrée des bois (T. Scorodonia),* est cette plante sylvaine, assez répandue, qui fleurit en août-septembre dans les taillis et élève ses tiges quadrangulaires et feuillées à 50 centimètres, se terminant par des grappes d'épis de fleurs d'un jaune verdâtre. Elle possède, mais dans une moindre proportion, les propriétés du Petit-Chêne.

Si nous continuons à errer sur les talus arides, nous trouvons le *Lin rose (Linum tenuifolium),* minuscule arbuste aux tiges grêles et aux grandes corolles rose-lilas, dont les pétales tombent dans l'après-midi. Il recherche les pentes calcaires sèches et chaudes et plus spécialement le pied du Jura. Près de lui, très généralement, on rencontre un autre arbuscule pygmée dont les rameaux sont couchés ou contournés autour de l'axe central et garnis de feuilles étroites, d'un vert foncé ; ici et là, au sommet des tiges, apparaissent des fleurs jaune vif, dans un calice rouge-brun, à pétales très éphémères et qui tombent dès l'heure de midi. C'est l'*Helianthemum Fumana,* qui croît dans les lieux incultes et pierreux de l'Europe méridionale et moyenne et des régions méditerranéennes. Le genre *Hélianthème* lui-même mérite toute notre attention ; si les fleurs n'étaient pas éphémères, il serait le plus populaire d'entre les genres de plantes européennes. Etroitement lié aux Cistes, ses proches parents, il a d'eux cette fleur à cinq pétales chiffonnés, légers comme de la gaze et variés dans leurs teintes comme chez aucune autre plante.

Ce sont des arbustes couchés et rampants, dont les fleurs étoilent les paysages méditerranéens et centre-européens, où ils sont comme des cistes de moindre envergure. Le

ciste est la gloire des maquis et des garigues de la zone méditerranéenne; l'hélianthème, lui, cistinée plus modeste, fait le bonheur de l'artiste de chez nous. L'Espagne, l'Italie, d'autres pays du littoral, ont des hélianthèmes aux fleurs brillantes ; les nôtres sont tous jaunes ou blancs. Mais, tels qu'ils sont, il y a là de vraies merveilles de grâce, de coloris et de fraîcheur.

De juin à fin octobre, fleurit notre *Hélianthème commun* (*H. vulgare,* **pl. 81**), qu'on nomme encore *Panacée de Chiron* ou *Hyssope des haies*. C'est une plante aux rameaux couchés et rampants, garnis de jolies feuilles ovales et opposées, et qui se terminent en épi recourbé en forme de scorpion. Fleurs bien ouvertes, d'un beau jaune, ne durant qu'un seul jour. Au pied du Jura, dans les environs de Genève (Vuache, Fort-de-l'Ecluse), on trouve l'*H. polifolium,* à fleurs blanches. Dans le Midi, on rencontre des Hélianthèmes à fleurs rouge intense, à fleurs rose chair, ou rose carmin, ou rouge lie de vin. Tous ces hélianthèmes, réunis et mélangés, ont donné naissance à de nombreuses formes et variétés à fleurs simples et doubles, qui font la gloire des jardins et sont précieux pour la décoration des grands rochers, des talus secs et ensoleillés, des vieux murs, des terrasses brûlées du soleil. Ils fleurissent abondamment de juin en août ; puis, si l'on a soin de tondre leurs tiges florifères de suite après leur floraison et avant la maturation des graines, ils refleurissent de plus belle à l'automne. Ajoutons que tous ces hélianthèmes se sèment et se bouturent avec la plus grande facilité. Notre hélianthème commun était utilisé autrefois en médecine pour ses propriétés astringentes, antiphtisiques et vulnéraires.

En Angleterre, où ces plantes se nomment *Rockroses,* on en fait le plus grand cas pour l'ornementation des jardins. A Floraire, où nous les mettons à toute sauce et les utilisons même pour ornementer une rocaille qui ne reçoit pas de pluie, ils prospèrent admirablement et arrachent des cris d'admiration à nos visiteurs.

Mais voilà d'autres trésors, disséminés sur les pentes sèches et rocheuses, et nos cœurs bondissent à l'aspect du plus joli des œillets, le *Dianthus sylvestris* (**pl. 82**) ou *Œillet des rochers*. Sa fleur est grande, inodore et d'un beau rose carné. Je l'ai trouvé un jour à fleurs blanc pur, près de Bourg-St-Pierre, en Valais. Vous pouvez cueillir cette fleur délicieuse d'août en novembre, car, à la veille de l'hiver, elle fleurit encore et émaille les prés secs du bas du Jura. Le D. sylvestris qui est une plante vivace, abonde sur les collines pierreuses, surtout calcaires, du centre de la France et de l'Europe orientale. Ne pas le confondre avec l'*Œillet superbe (Dianthus superbus),* plante bisannuelle qui croît dans les taillis et sur les pâturages des montagnes et dont la fleur, à corolle plumeuse, aux pétales profondément laciniés en franges ténues, est d'un lilas rosé et très parfumée. Ces deux espèces d'œillets sont largement utilisés dans les cultures pour l'ornementation, la première des rochers et pentes arides, la deuxième des taillis et massifs d'arbres ou des lieux mi-ombragés.

Une troisième espèce d'œillet se cache sous bois, surtout sous les châtaigniers, sur les pentes ombragées, ici et là, et porte un faisceau de fleurs petites, rose vif, ponctuées de blanc. C'est le *Dianthus Armeria* (**pl. 83**), qu'il faut se garder d'introduire dans les jardins où il devient rapidement gênant, grâce à sa force de reproduction.

Quelle est donc cette gracieuse composée aux fleurs lilas, au cœur d'or, qui foisonne sur les pentes sèches, les talus arides et calcaires, et dont il y a toute une colonie sur un talus de chemin de fer entre Renens et Lausanne ? C'est l'*Etoile d'automne* ou *Aster amellus* (**pl. 82**), sorte de reine-marguerite vivace aux petits capitules réunis en bouquet très lâche, et qui fleurit jusqu'à l'arrière-automne. Cet Aster se présente, dans l'est de l'Europe (Balcans, Bessarabie, etc.), sous une forme plus grande et plus ornementale ; c'est alors l'*A. Ibericus* ou ***Bessarabicus***, qu'on cultive en grand dans nos jardins et qui constitue l'une de nos meilleures plantes vivaces. L'Aster Amellus ne se rencontre guère que sur le calcaire et dans l'Europe centrale.

Dans les clairières des bois et les landes de bruyères, sur les pâturages secs aussi, ici et là, on rencontre la plus jolie fleur rose qu'on puisse rêver ; je veux parler de la *Petite Centaurée* (*Erythræa Centaurium*, **pl. 84**). C'est une gracieuse gentianée annuelle, aux petites fleurs d'un rose unique, d'un rose qui n'appartient qu'à elle, fleurs étalées en plus ou moins larges cimes et que l'ancienne pharmacopée utilisait en grand. De nos jours, encore, elle est ordonnée comme dépuratif, tonique, antirhumatismal et fébrifuge. Nos ouvriers la prennent fréquemment au printemps, comme dépuratif du sang, et en boivent plusieurs fois par jour une tisane qu'ils emportent dans leur gourde au travail. Cette plante habite toute l'Europe et les régions méditerranéennes. C'est généralement dans ses environs qu'on cueille la belle *Véronique en épi* (*Veronica spicata*, **pl. 84**), plante très différente des véroniques dont nous avons parlé aux p. 15 et 51, et qui porte ses fleurs d'un bleu foncé en un

long épi serré et dressé. Elle croît dans les pâturages secs et fleurit d'août à octobre. On en cultive une variété à fleurs blanches et une à fleurs rose tendre.

Bien différente d'elle est la *Véronique des bois (V. officinalis),* nommée encore *Herbe aux ladres, Thé d'Europe,* qui traîne sur le sol, où elle étale ses longs rameaux couchés et garnis de feuilles ovales dentelées et d'où s'élèvent de courtes hampes florales aux fleurs d'un pâle violet. Cette plante était célèbre, autrefois, dans le traitement de la jaunisse et de la gravelle ; aujourd'hui, elle est encore utilisée comme vulnéraire et astringent et s'emploie en tisane assez agréable, légèrement tonique et diurétique.

Beaucoup de gens tombent des nues, quand on leur dit que nous possédons une verveine sauvage dans notre Europe centrale. Pourtant, qu'elles prennent une fleur de la *Verveine odorante* bien connue et qu'elles la comparent avec notre petite *Verveine officinale* (*Verbena officinalis,* **pl. 83**) et elles constateront de suite la parenté. Notre verveine se nomme, pour beaucoup, l'*Herbe sacrée,* à cause du rôle important qu'elle a joué dans le folklore. Elle était en grande vénération chez les anciens, qui lui attribuaient une foule de propriétés magiques et cabalistiques. Pline la donne comme l'une des herbes sacrées des anciens Druides, qui la cueillaient avec toutes sortes de cérémonies mystiques. Les prêtres romains se couronnaient de verveine, et l'on sait que dans tout le moyen âge cette plante, avec la rue, est celle des fées et des sorciers. Les Romains en faisaient usage pour purifier leurs autels, et l'eau dans laquelle elle avait trempé était répandue dans les salles de festins pour disposer les convives à la gaieté. Les jeunes mariés en mettaient

dans leurs vêtements en gage de bonheur, et l'on était persuadé qu'en la suspendant au-dessus du lit on neutralisait l'influence des êtres pernicieux; on en composait aussi des philtres pour ranimer l'amour prêt à s'éteindre. Il n'y a pas très longtemps qu'en Allemagne on présentait aux jeunes mariés une branche de verveine, comme le faisaient autrefois les Latins, qui plaçaient leurs épousées sous la protection de Vénus victorieuse[1]. Cette petite plante, qui n'a l'air de rien et dont les épis étroits, de teinte lilas, sont si peu apparents, a toute une histoire et on en retrouve l'image à travers les âges de l'humanité et jusque sur les anciens sarcophages. Chez nous, elle habite les bords des routes et les guérets. On la nomme encore *Herbe aux sorciers*, *Herbe du sens* ou *Herbe du foie;* elle est légèrement amère et aromatique et s'applique, dans les campagnes, en cataplasmes dans les contusions et les blessures ou bien, avec du vinaigre, dans les pleurésies. Dans certaines parties de la Suisse, on considère ses feuilles comme souveraines contre les maladies de poitrine.

Mais ce qui domine, sur les pentes arides et sèches, ce qui envahit tout et colore le plus vivement le paysage, ce sont les touffes basses et serrées du *Genêt ailé* ou *Espajolle* (*Genista sagittalis,* **pl. 85**), dont nous avons parlé à la p. 116. Cette plante se rencontre dans toute l'Europe, excepté dans les régions boréales. Dans la plaine, elle fleurit de mai en juillet, tandis que, dans les régions montagnardes, c'est la fleur des premiers jours d'automne.

La *Bruyère*, dont nous avons hâte de parler (*Erica*

[1] Rd Friend. *Flowers and Flowerslore*, p. 610.

ou *Calluna vulgaris,* **pl. 85**), est répandue en Suisse, ici et là, par colonies d'envergure plutôt modeste. Dans le nord de l'Allemagne et dans certaines parties de la France et de l'Angleterre, elle forme des landes immenses où elle constitue l'élément dominant et parfois exclusif. C'est la plante des terrains siliceux et arides ; elle occupe une très grande place dans l'économie de la nature et habite toute l'Europe, l'Asie occidentale, le Maroc, les Açores et une partie de l'Amérique boréale. C'est l'espèce dont les feuilles microscopiques produisent le sol dit *terre de bruyère,* utilisé pour certaines plantes de venue lente, à bois dur, et qui ne supportent pas le calcaire. C'est la plante calcifuge par excellence, et quand vous la voyez apparaître, soyez sûr que vous êtes sur la silice ou sur du sol calcaire dont la chaux a été entièrement emportée par les eaux, comme c'est le cas dans certaines parties du Jura. Dans le midi et le centre de la France, on en fait des balais, d'où son nom de *Calluna* (du grec *καλλύνειν,* balayer). C'est la fleur de l'automne, bien qu'apparaissant déjà en août, et celle qu'on aime à cueillir et à conserver tout l'hiver durant, en souvenir des courses effectuées dans les beaux jours. C'est un arbuste de 30 centimètres à un mètre, aux rameaux secs et durs, aux innombrables fleurs rose tendre, dont on possède plusieurs variétés qui se cultivent dans les jardins.

Il est plusieurs autres espèces de bruyères de par le monde ; il en est même un très grand nombre, car on en connaît plus de 400 espèces bien déterminées et un nombre plus considérable de variétés. C'est le Cap de Bonne-Espérance qui nous fournit le lot le plus important et les plus élégantes espèces ; on les cultive en Bel-

gique, à Dresde et en Angleterre sur un très grand pied, et ce sont des plantes que l'horticulture d'ornement prise très fort. Elles sont malheureusement de culture difficile chez nous où l'eau d'arrosage contient trop de chaux et où l'on ne devrait leur donner que de l'eau de pluie, ce qui n'est pas toujours facile. Les landes de l'Europe occidentale nous fournissent de très belles espèces rustiques qu'on peut cultiver dehors, mais toujours en sol siliceux *(Erica ciliaris, E. Tetralix, E. mediterranea, E. vagans, E. cinerea, E. scoparia).* Ce sont de jolis arbustes bas, aux fleurs nombreuses, qu'on voit dans les parcs et jardins d'Angleterre. Les seules espèces que nous puissions acclimater et voir prospérer dans nos sols calcaires, sont le délicieux *Erica carnea* de nos Alpes, qui fleurit de janvier en avril dans les jardins, où il réclame le plein soleil, et le superbe *Erica stricta* de Corse et d'Italie, qui nous donne ses fleurs rose clair tout l'été et jusque tard dans l'automne. L'Erica carnea donne d'innombrables fleurs rose vif, blanc pur chez la variété *alba,* et elle constitue des bordures de premier ordre. Placée au pied des murs, au midi, elle fleurit tout l'hiver et, aux premiers beaux jours, les abeilles butinent sur ses fleurs. Quant à la plante corse, c'est la merveille des merveilles ; elle forme de petits arbustes de 50 centimètres à un mètre de hauteur, à la silhouette douce et mollement dessinée, qui, de juin en novembre, nous régalent de leurs myriades de clochettes roses. Résistant à nos froids les plus vifs et supportant très bien le calcaire, cette plante, que nous avons placée un peu partout à Floraire, réussit dans les sols les plus caillouteux comme dans l'humus de la plate-bande et est l'une des plus recommandables d'entre les plantes de rochers.

Sur les talus de chemin de fer, autour des carrières de rochers calcaires et sur les pentes sèches et pierreuses, s'élèvent les touffes rose vif et carmin de la plus belle de nos *Epilobes,* celle à *feuilles de romarin* (*Epilobium rosmarinifolium,* **pl. 86**). C'est une plante de la famille des onagrariées à laquelle appartient le *Fuchsia* et qui est d'une grande élégance, elle aussi, bien que ses sœurs et autres congénères, à l'exception du très bel *Epilobium spicatum* et de celui du Groënland *(E. latifolium),* aient petite apparence. Notre épilobe des murs et sa forme alpine *Dodonaei,* que nous avons représentée dans la *Flore alpine,* a une fleur d'une grande beauté, offrant de longs pétales rose clair et des sépales rouge carmin sombre. On le plante volontiers dans les vieux murs ou les lieux rocheux, en plein soleil; dès qu'il est dans un sol nourrissant, il perd de sa beauté et dégénère. Il lui faut surtout le soleil et le sec.

Tous ceux qui ont admiré, du train ou des ponts suspendus, les environs de Fribourg dans les mois d'août-septembre, m'accorderont qu'il est peu de tableaux plus saisissants que le cadre d'or qui enserre les flots de la verte Sarine à ce moment-là. C'est du jaune intense et violent et c'est gracieux et riche au delà de toute idée. Il s'agit là, expliquai-je un jour à quelqu'un qui se trouvait en face de moi dans le train, d'une plante nord-américaine qui s'est échappée des jardins depuis un quart de siècle et qui foisonne dans l'antique cité des ducs de Zæhringen. Cette plante est une composée, la *Verge d'or (Solidago canadensis),* que mon grand-père plantait dans son parterre d'Yverdon, en 1850, comme une belle plante d'ornement. Introduite du Canada vers la fin du XVII[e] siècle, elle était resté confinée dans les jardins

botaniques jusqu'au jour où l'horticulture d'ornement s'en empara. En 1883, le Dr Christ, dans son bel ouvrage sur l'histoire des plantes de la Suisse[1], nous en parle comme d'une étrangère qui s'est acclimatée près de Sarnen (Unterwald) et de Roche (Vaud). A l'heure actuelle, on la rencontre dans beaucoup d'autres endroits et elle est si belle et donne une teinte si chaude au paysage qu'il est heureux qu'il en soit ainsi. Le genre *Solidago* est américain, car la plupart de ses espèces habitent les Etats-Unis. Pourtant, il en est une européenne et suisse, presque une montagnarde, c'est la *Petite Verge d'or* (*Solidago Virga aurea,* **pl. 87**), qu'on rencontre dans les bruyères, le long des haies, sur les talus et les pentes des régions montagneuses et du plateau suisse, en France, en Angleterre et sur la plus grande partie de l'Asie centrale et septentrionale et de l'Amérique du nord. Cette plante passait autrefois pour sudorifique et antirhumatismale. Elle fleurit de juillet en octobre.

Si, maintenant, nous laissons les pentes tournées au soleil pour fouiller les prés et les lieux herbeux, nous trouvons, à la fin de septembre, plusieurs fleurs nouvelles pour nous. C'est d'abord la *Jacobée* (*Senecio Jacobæa,* **pl. 88**), plante buissonneuse et touffue, à tige de 60 centimètres de haut, roide et rameuse au sommet, à feuilles profondément incisées, celles de la tige disparaissant ordinairement avant la floraison. Les fleurs sont de petites marguerites jaunes brillantes, disposées en corymbes ombelliformes. Dans les anciens temps, la jacobée était dédiée aux fées et, dans certains pays, elle était consi-

[1] Dr H. Christ. *La Flore suisse et ses origines*, p. 527.

dérée comme protégeant des maladies infectieuses. Les anciens, eux, des Grecs aux Romains, l'employaient pour exorciser.

Chacun connaît le *Bonhomme* ou *Bouillon blanc* dont les épis jaunes et agréablement odorants s'élèvent des décombres, des pentes rocheuses et des guérets, plus spécialement dans les régions montagneuses. C'est le *Verbascum Thapsus* dont les fleurs sont adoucissantes et pectorales, et qu'on emploie en infusions ou gargarismes dans les rhumes, les maladies de la gorge, etc. Nous avons, dans nos régions tempérées et froides, plusieurs autres Verbascum dont la *Molène* ou *Blattaire,* ou encore *Herbe aux mites;* c'est le *Verbascum Blattaria* (**pl. 89**), qui croît le long des chemins et des prairies artificielles, dans les lieux argileux et un peu frais de l'Europe centrale et méridionale. Il fleurit de juillet en octobre et donne de grandes fleurs jaunes à la gorge violacée.

On en cultive une espèce voisine, le *Verbascum phœniceum,* plante basse, aux belles fleurs d'un violet purpurin et dont on a obtenu, depuis une dizaine d'années, de belles variétés diversement colorées. C'est une plante vivace, de 10 à 20 centimètres, fleurissant en été et qui demande la mi-ombre et un sol plutôt léger. J'ai rarement vu un tableau plus charmant que les pentes rocheuses des environs d'Ivrée en Piémont, garnies de ce Verbascum alternant avec des *Serapias* et encadré de la superbe fougère méridionale *Notochleana Marantæ.*

Le *Cirse nain* (*Cirsium acaule,* **pl. 90**) est une plante très répandue et celui de nos chardons qui attire le plus les regards. Il n'a pas l'aspect rébarbatif du chardon des champs ni l'air faux bonhomme de celui des pâturages; son capitule de fleurs, d'un beau carmin violacé, se ca-

che sans doute au sein du nid d'épines que forment les feuilles et semble dire « qui s'y frotte s'y pique », mais il rachète cet acte d'hostilité par le charme de son pompon purpurin. On le rencontre parfois à fleurs blanc pur ou roses. Il est un autre chardon qui mérite qu'on le mentionne ici, c'est la *Carline (Carlina acaulis)*, dont nous avons publié une planche dans la *Flore alpine*. Le public le nomme *Chardon d'argent* et l'apprécie à cause de ses ligules (qu'on prend souvent pour des pétales) scarieux, brillants et argentés et qui donne à ce grand capitule la nature de l'immortelle, en sorte que les dames le portent des années durant sur leurs chapeaux ou qu'on le conserve en fleur sèche sur une cheminée ou sur la table tout l'hiver. Son réceptacle (plateau qui porte le capitule), comme celui de l'artichaut, est comestible, et il m'est arrivé plus d'une fois en montagne, surpris par la faim et sans provisions, d'en déguster en attendant d'arriver à l'auberge. Les Piémontais utilisent d'ailleurs la carline et surtout l'espèce *acanthifolia*, aux gigantesques capitules absolument sessiles et fixés au sol, comme légume et la mangent en artichauts.

Descendons maintenant dans les prés verts et frais dans lesquels le regain a été fauché à la fin de l'été et examinons un peu ces myriades de fleurs blanches que, du chemin, nous admirons pour leur éclat et leur multiplicité. Il s'agit d'une petite scrophularinée annuelle, haute de 25 centimètres au plus, branchue et bien dressée, qui porte des grappes de fleurs blanc pur, striées de violet avec une tache d'or à la gorge. Voyez-là de près et vous m'accorderez qu'il est peu de bijoux aussi délicatement ciselés et dont les couleurs soient aussi heureusement assorties. Elle fleurit de juillet jusqu'en octo-

bre et se rencontre dans tous les prés frais et gras de l'Europe et du Canada. C'est le *Casse-lunettes* de l'ancienne pharmacopée et l'*Automnette* de nos campagnards romands (*Euphrasia officinalis*, **pl. 90**). Il est parfaitement certain — et ceci n'est point du tout une fable — que cette plante guérit les maux d'yeux. Le grand Haller déclare que la poudre d'euphraise l'a soulagé d'une grande faiblesse d'yeux accompagnée de mouches voltigeantes. Nous avons nous-même constaté fréquemment l'excellence de ce remède qui est en usage dans toute l'Europe. Kneipp la recommande pour l'estomac sous forme de thé et comme facilitant la digestion et bonifiant les sucs gastriques.

Il est plusieurs espèces d'euphraises assez voisines, dont une très petite, très jolie et à fleurs généralement jaune vif, qui croît dans les montagnes, l'*E. minima*. Une autre, robuste, rougeaude, à l'air plutôt vulgaire (l'*E. Odontites*), est commune dans les champs, après la moisson, et le long des chemins. Enfin, signalons encore l'*E. lutea*, la plus brillante du genre, grâce à ses fleurs jaune intense, disposées avec une grande élégance au haut des rameaux grêles.

Mais la fleur la plus caractéristique des prairies fraîches, celle de l'automne par excellence, c'est le doux *Colchique d'automne* (*Colchicum autumnale*, **pl. 91**), dont on salue avec joie la venue, bien qu'elle annonce les brouillards de l'automne.

J'aime à te voir, doux colchique d'automne,
Dernière fleur avant l'âpre saison,
Ta coupe fraîche au vent du nord frissonne,
Dans les prés verts où tu croîs à foison.

Dans la Suisse romande, on nomme cette plante *Veilleuse, Safran bâtard, Tuechien.* Elle fleurit avant que ses feuilles aient paru ; celles-ci attendent, pour sortir de terre, que l'hiver ait pris fin et on les voit, au premier printemps, en pointes vert foncé et luisantes, s'élever au-dessus des prés encore fauves. Nos campagnards les coupent pour teindre en un beau jaune canari les œufs de Pâques. C'est de mai en juin que paraissent les capsules renfermant ses graines ; mais les cultivateurs soigneux les enlèvent avant maturité, la plante étant vénéneuse. La médecine utilise ses propriétés toxiques dans plusieurs cas. Son principe actif est la Colchicine qui ralentit les mouvements du cœur et qu'on prescrit souvent contre la goutte, les rhumatismes et l'hydropisie. Elle est d'ailleurs un violent poison. Cette plante porte le nom de la *Colchide,* contrée orientale célèbre pour ses plantes vénéneuses. Notre Colchique automnale est propre à l'Europe centrale et méridionale et à l'Algérie. L'Orient et les contrées méditerranéennes fournissent un certain nombre d'espèces plus ou moins voisines de la nôtre, dont une, *C. luteum,* est à belles fleurs jaunes. Dans nos parcs ou jardins, on utilise les colchiques pour animer les prairies fraîches et humides ; on cultive surtout les *C. variegatum* (fleur en échiquier) et *speciosum* (à très grandes fleurs). Les colchiques ont un bulbe brun très profondément enfoncé dans le sol.

C'est encore dans les prés frais et humides, mais dans les sols lourds et mauvais, qu'on rencontre, à partir de juillet et jusqu'à mi-octobre, les fleurs jaune verdâtre de l'une des rares ombellifères jaunes de notre pays, la *Carotte à fleurs jaunes, Panais jaune* (*Silaus pratensis,* **pl. 92**). Sa tige est robuste et striée, un peu anguleuse, haute

de 50 centimètres à un mètre, rameuse ; ses feuilles sont divisées en lanières allongées, et ses fleurs, d'un jaune verdâtre, forment une ombelle assez semblable à celle de la carotte. Elle passe pour diurétique et efficace contre la gravelle.

Nous avons vu les fleurs ; passons aux baies ; hantons les lieux arides, les taillis et les haies. C'est sur les guérets, dans les lieux abandonnés des vignes, le long des talus remués, des décombres et en plein soleil, qu'on cueille cette lanterne vénitienne d'un rouge brique ardent, nommée *Coqueret*, *Alkékenge*, *Physalide*, *Coloquinte* ou *Lanterne* et dont le nom technique est *Physalis Alkekengi* (**pl. 93**).

C'est une solanée vivace (donc appartenant à la famille des pommes de terre) au rhizome souterrain vagabond et envahissant, aux fleurs d'un blanc jaunâtre, auxquelles succède un fruit en baie rouge comme une petite tomate, entouré d'une vésicule renflée d'un rouge ardent et agressif, munie de côtes comme un falot et tout à fait semblable à certaines lanternes japonaises en papier. La baie est très recherchée des merles et, dans quelques endroits, on l'emploie à colorer le beurre en rouge. Sa chair est rafraîchissante, sudorifique et laxative. Elle est un précieux remède contre les rétentions d'urine. La poudre d'alkékenge est en outre fort prisée dans les pays marécageux, car elle guérit, dit-on, de la fièvre intermittente. L'alkékenge habite les vignes et champs calcaires de l'Europe centrale et méridionale et de l'Asie occidentale.

On cultive cette plante dans les sols caillouteux et les situations chaudes des jardins, au pied des groupes d'arbres ou dans les grands rochers. L'un de ses congénères,

le *Ph. Franchetti,* originaire de la Chine méridionale, est beaucoup plus grand dans ses formes et plus violent dans sa couleur. Il se cultive en grand pour la bouquetterie, la décoration des tables de repas, etc.; sa très belle capsule écarlate se conserve admirablement pendant l'hiver. M. Jullien l'ayant introduite dans sa propriété de Savièze sur Sion, en plein climat saharien, a dû constater qu'il a reçu chez lui une indiscrète qui envahit son sol caillouteux de tous les côtés, livrant à l'automne, une grande quantité de ses fruits superbes. La *Physalide comestible (Ph. edulis),* à vésicule jaune, au goût douceâtre, pas très remarquable à mon avis, est une plante péruvienne qu'on cultive dans le Midi depuis quelques années.

Bien connue et très redoutée est cette autre solanée dont on admire les baies d'un noir luisant, baies superbes et des plus séduisantes, de septembre en octobre, et qui se nomme *Belladone* (*Atropa belladona,* **pl. 94**); on la nomme encore *Cerise empoisonnée, Morelle perverse.* Elle se présente sous la forme d'un arbuste, bien qu'elle soit une plante vivace, aux tiges épaisses et charnues, hautes d'un mètre environ, aux feuilles molles et inégales; ses fleurs sont d'un rouge brun et sa baie, qui constitue sa beauté, revêt toutes les séductions de la belle cerise noire. Aussi doit-on, à cause de sa grande toxicité et du danger réel qu'elle présente, éviter de la cultiver dans les jardins où se promènent des enfants. Il en existe une belle forme aux baies jaune orangé qui, étant moins voyantes, offrent peut-être moins de danger.

On la rencontre sous bois, dans les régions calcaires et chaudes de l'Europe et de l'Asie moyenne et occiden-

tale; elle a été transportée aux Etats-Unis où elle s'est naturalisée. Cette plante se cultive en grand dans les champs pour l'usage médical; on utilise ses feuilles et ses racines, les premières pour la préparation du « Baume tranquille », et les racines pour l'extraction de l'Atropine, violent poison, utilisé pour abolir la sensibilité, stimuler l'énergie des muscles de la vie organique et stupéfier ceux de la vie de relation.

C'est encore sous bois et à l'ombre des grands arbres, qu'on rencontre le *Prénanthe* (*Prenanthes purpurea,* **pl. 95**), la plus ou l'une des plus sylvaines des plantes de notre Europe centrale. C'est une composée aux tiges dures et élevées, dépassant souvent un mètre, aux petits capitules penchés de fleurs d'un rouge violacé, auxquels succèdent de petits plumets blancs qui sont les graines. Fleurit en août-octobre et est spéciale aux régions montagneuses de l'Europe centrale et méridionale. Près de lui, dans l'intérieur du bois ou le long des haies humides et ombragées, le *Tamier commun* (*Tamus communis,* **pl. 96**) ou *Vigne noire, Herbe aux femmes battues, Taminier, Couleuvrée noire, Racine vierge,* enroule en spirales ses longs sarments volubiles autour des branches et les laisse gracieusement retomber, chargés de leurs baies succulentes, d'un beau vermillon luisant. C'est une dioscorée voisine des asperges, plante curieuse et belle, décorative à l'automne, et qu'on doit planter dans les lieux ombrés et les sous-bois. Sa fleur, verdâtre et petite, ne dit pas grand'chose, mais sa feuille, d'un vert foncé luisant et profondément nervée, est belle. On utilise sa racine râpée (qui est volumineuse et chargée de fécule) en application sur les articulations dans les cas de rhumatismes et aussi contre les brûlures. Prise en

décoction, elle est diurétique et purgative. Cette plante fut autrefois considérée, en France, comme l'emblème de la Vierge Marie. Elle appartient à l'Europe centrale et méridionale et aux régions méditerranéennes.

Non loin croît, toujours dans les haies, la seule cucurbitacée de notre Europe centrale, la *Bryone, Couleuvrée, Colubrine, Vigne blanche, Petite courge des buissons, Fausse coloquinte, Navet du diable* (*Bryonia dioica*, **pl. 97**). C'est une plante grimpante à très grosse racine tuberculeuse (nous en avons eu chez moi qui ont atteint la dimension d'une grosse tête d'homme), aux rameaux volubiles, aux feuilles lobées accompagnées de vrilles, aux fleurs verdâtres (de petites fleurs de courges) auxquelles succèdent des baies vertes, puis jaunes, puis d'un rouge très vif, qui sont charmantes dans leurs teintes successives. On utilise son énorme racine, dont la saveur est brûlante et dont l'odeur est nauséabonde, comme purgatif et vomitif. Elle contient un suc âcre qui irrite la peau et le tube digestif. Sèche et coupée en morceaux, elle perd beaucoup de son odeur et de sa saveur.

Le mois d'octobre, s'il est riche en colorations automnales et s'il nous offre les belles teintes des bouleaux qui jaunissent, des érables rougissant et des cerisiers pourpre vif, n'a pas beaucoup de fleurs à nous donner. C'est l'époque des récoltes, le mois des vendanges et celui de l'abondance. Mais la haie se colore, cette haie dont nous avons plusieurs fois dit les charmes et la beauté. La voici qui flamboie sous les feux de l'automne; la *Clématite folle* grimpe aux plus hauts arbres, qu'elle anime des panaches d'argent de ses plumes éthérées. Les Anglais la nomment alors *Barbe de vieillard,* et, à

elle seule, elle constitue une riche décoration pour le paysage automnal. Et, tandis que tout s'endort, que novembre déchaîne ses rafales glacées sur la campagne alourdie, la haie nous réjouit les yeux. Ce sont les baies rouge vif de l'*Aubépine,* qu'on nomme les *Poires du bon Dieu;* puis c'est le *Cornouiller sauvage,* qui bronze son feuillage et mûrit ses capitules de baies noirâtres. Ensuite vient le *Troëne,* dont nous avons parlé à la p. 79. Puis, c'est le *Fusain d'Europe* (*Evonymus europæus,* **pl. 98**), *Bonnet de prêtre* ou *Bonnet carré* ou *Bois carré,* dont les fleurs vertes et insignifiantes ne nous avaient pas attiré en été, mais dont les fruits, en forme de barrette de prêtre catholique, à la capsule rose carmin et à la graine rouge vermillon, sont l'une des merveilles de la nature. C'est un arbrisseau de un ou deux mètres, au bois quadrangulaire, qui hante les lieux épais et les haies, et qui donne, d'octobre à fin novembre, l'une des notes les plus gaies de la nature. Cet arbuste est répandu dans toute l'Europe, jusqu'en Suède, et on le retrouve dans l'Asie occidentale. Son bois, carbonisé en vase clos, donne le fusain à dessiner ; ses fruits, âcres, purgatifs et émétiques, servent à détruire la vermine. Ils teignent en jaune et en vert. Une espèce voisine et beaucoup plus grande dans les dimensions de ses feuilles et surtout de ses fruits croît au Tessin, dans toute l'Europe méridionale et dans les régions méditerranéennes. C'est l'*Evonymus latifolius,* qu'on cultive à cause de la beauté de ses formes et de ses fruits, et qui réussit très bien chez nous.

Ce repos de l'automne a quelque chose d'indéfinissable et un charme bienfaisant pour nos esprits fatigués.

Dans la nature, tout repose,
Tout se recueille et tout s'endort;
On ne voit plus la moindre rose
Survivre sous le ciel de mort.

Le cœur meurtri, j'erre en détresse
Dans le vallon privé de fleurs
Et je promène ma tristesse
Au sein des taillis sans couleurs.

Mais voilà, par dessus la haie,
Comme un génie ardent, nouveau,
C'est la nature qui s'égaie
Dans les rameaux d'un arbrisseau.

L'églantine enferme ses graines
En de rouges cynorrhodons
Et le troëne, par centaines,
Dresse ses fruits sur les chardons.

Et, plus loin, le fusain d'Europe
Montre ses grains d'aspect charmant;
Dans une carmine enveloppe,
Il met ses fruits d'un rouge ardent.

L'aubépine exhibe avec joie
Ses rameaux couverts de rubis;
Dans le brouillard elle flamboie
Et produit des effets exquis.

Plus loin, ce sont d'autres merveilles
S'étalant sur d'autres rameaux,
Des fruits noirs, des branches vermeilles
Qui luisent comme des flambeaux.

Non, ces jours ne sont pas moroses,
Et je les vois venir sans peur,
Car l'hiver même offre des roses
A qui veut chercher le bonheur.

C'est maintenant décembre; la nature est endormie. Les gracieuses mésanges charbonnières s'agitent à nos fenêtres et s'y disputent les noix, le beurre, le lard, le chenevis que nous leur octroyons. Le rouge-gorge, le pinson, la mésange bleue et la sitelle mendient également et nous amusent par leurs tours et leur grâce charmante. Plus de fleurs dans les jardins, sauf, ici et là, dans les lieux abrités, la pensée perpétuelle, dont j'ai parlé à la p. 128, l'hellébore d'hiver, qui pousse parfois la condescendance jusqu'à fleurir avant Noël, et l'*Iris stylosa*, belle méridionale qui fleurit chez moi tout l'hiver durant.

Triste et morose, mon jardin
S'engourdit et se décolore,
Et mon âme, chaque matin,
Hume un parfum qui s'évapore.

Sur les pentes des monts calcaires, parmi les broussailles et les épines noires, se développe et fleurit la plante mystérieuse qu'on nomme le *Pain de loup, Hellébore fétide, Pied de griffon, Herbe enragée*, et qui est, en réalité, l'*Helleborus fœtidus*, (**pl. 99**). C'est une plante au feuillage sombre et luisant, décoratif et d'une grande beauté de formes. Les fleurs, qui apparaissent de décembre en mars au-dessus d'une panicule de feuilles vert jaunâtre, sont verdâtres et teintes de rouge à leur extrémité. Cette plante était considérée autrefois comme un purgatif; à l'heure qu'il est, elle n'est utilisée que par les vétérinaires. En Dauphiné, les montagnards se servent de cette hellébore comme antidote contre les mauvais effets de l'*Ellébore* blanc ou *Vératre*, quand leurs moutons se sont empoisonnés en le broutant.

La *Rose de Noël (Helleborus niger),* qui croît à l'état sauvage dans notre Tessin, est infiniment supérieure à l'hellébore fétide, comme plante de décoration. Ses fleurs blanc rosé apparaissent souvent en novembre et, sauf par les grands froids, nous réjouissent tout l'hiver.

Mais, voici la neige et le froid et tout le cortège des phénomènes hivernaux et nous disons avec Mme Widmer-Curtat :

L'hiver a flétri la fleurette
Dont en riant vous vous pariez,
Lorsque dans les buissons vous chantiez
Une joyeuse chansonnette,
Enfants, riez.

L'hiver, partout dans la nature,
A ravi ce que vous aimiez,
Il a voulu que vous n'ayez
Plus que sa glace et sa froidure.
Enfants, riez.

Le gui (Viscum album), **pl. 100**.

Nous avons tous appris sur les bancs de l'école que le *Gui* était, pour les Celtes, une plante immortelle, épouvantail des spectres et de la mort ; qu'il jouait un rôle important dans les mystères religieux des anciens Gaulois, lesquels avaient pour lui une vénération spéciale dès qu'il avait crû sur le chêne. Nous savons qu'au commencement de chaque année on faisait des sacrifices sous un chêne portant le gui, qu'on gravait sur son tronc le nom des dieux et qu'un Druide, vêtu d'une tunique blanche, montait sur l'arbre et y coupait l'arbuste avec une

serpe d'or, tandis que deux autres, au pied, en recevaient les rameaux dans un linge blanc. Ajoutez à cela les formes bizarres de l'arbuste parasite, son mode de croître si spécial, sa nature sempervirente, ses baies blanches et gluantes, l'impression qu'il fait lorsque, dans la campagne endormie et glacée, il est la seule verdure qui repose la vue, la seule silhouette qui se profile nettement sur le ciel gris, alors qu'il semble être une vigoureuse protestation de la vie contre la mort, et vous comprendrez l'intérêt qu'il suscite chez les hommes ultracivilisés de notre époque actuelle. Il a du caractère, le gui, il a de la vie et de la volonté, et ce ne sont pas là choses communes par le temps qui court.

Les Anglo-Saxons et les peuples de souche celtique l'ont en profonde estime, et il est en Bretagne — et ailleurs — plus d'un paysan qui se refusera à l'enlever de ses arbres. Une sorte de superstition s'y rattache encore, même dans plusieurs de nos contrées romandes, et si le parasite trouve une aussi large tolérance dans nos campagnes, c'est qu'on craindrait de le voir mourir.

Au gui l'an neuf; ce vieux cri des âges druidiques, on l'entend encore, une fois l'an, dans certaines villes de Bretagne, en particulier à Landerneau. Là, dans le dernier samedi de l'année, le doyen des indigents, un vieillard, se promène endimanché dans toutes les rues et, s'appuyant sur un long bâton décoré, comme lui-même, de rubans multicolores, il traîne une charrette parée de gui destinée aux dons des habitants et s'en va, criant à tous : l'*iguinanne potret* (le gui l'an neuf, mes enfants). Il est précédé d'un agent de police qui bat le rappel et, sur son passage se pressent les habitants qui remplissent sa charrette de victuailles destinées à l'hôpital.

Qui l'aurait cru! ce cri des druides, plus de vingt fois séculaire, il a traversé les âges et, conservé par le patois breton, il nous apporte un écho des mystérieux rites du culte druidique. Dans les environs d'Agen, on a chaque année la fête du guillanneuf, et c'est à ce moment-là (entre Noël et le nouvel an) que les jeunes gens qui rêvent de mariage s'en vont en bandes cueillir le gui, précédés par le roi ou la reine du gui dont on orne la porte avec les rameaux de la plante sacrée. Les jeunes filles présentes passent dessous et les jeunes garçons les embrassent sans façon. On sait qu'en Angleterre, un semblable usage, très ancien, dit-on, permet les mêmes libertés aux jeunes gens qui se rencontrent sous une branche de gui.

« Coupez le gui pour vous en fleurir et pour bénir vos Noëls. Mais gardez-vous d'en détruire la race, car c'est une plante sacrée et sa présence est en bénédiction. » Ainsi parlent les mystiques; ainsi chantent les poètes, tandis que l'économie agricole en recommande la destruction et qu'on juge de l'état civilisé de nos campagnes d'après la propreté de leurs pommiers. « Enlevez, dit-on à l'école, enlevez le gui, détruisez le parasite, pourchassez-le jusque dans ses derniers retranchements, car il mange la sève de vos arbres fruitiers et les affaiblit d'autant. »

Il y a bien des siècles qu'on le répète ce vieux cliché qui classe le gui parmi les ennemis des arbres fruitiers, et pourtant le parasite vit et se propage... et nos arbres ne s'en portent pas plus mal.

Sa présence est-elle, oui ou non, préjudiciable aux arbres qui le portent? La question est controversée depuis que le D[r] Gaston Bonnier a publié ses intéressantes ex-

périences concluant à un état de symbiose entre l'arbre et son parasite. A entendre le professeur de la Sorbonne, le gui, toujours vert, aiderait à l'arbre durant l'hiver et ne tirerait de lui que pendant l'été. On a dit aussi — et avec raison, croyons-nous, — que ceux des arbres à gui dont l'aspect est malade tiennent cela d'autres causes, et que le parasite ou les différents parasites qui les hantent ont alors pour mission de faire disparaître de vieux ou de malingres sujets pour favoriser la poussée des jeunes. Dans ce cas, le gui devient pour l'arbre un vrai parasite, et il n'y a pas de mal à cela, puisque les êtres chétifs, dans le domaine de la nature, doivent disparaître.

Le gui du chêne est rare et c'est là son seul mérite, car il n'a aucun caractère spécial. En général, il croît sur les pommiers (le plus volontiers), sur les aubépines, les peupliers de la Caroline (pas sur ceux d'Italie!), puis, par ordre d'investissement, on le trouve sur les pêchers, les noyers, sur les conifères (il y a au sud de Sion, à la base de la montée de Vez, une forêt de pins sylvestres qui en est entièrement envahie), enfin sur le chêne.

Le Dr Bull, dans le *Journal of Botany*, mentionne sept cas authentiques et contrôlés par lui de gui croissant sur le chêne. Une quinzaine d'autres cas ont été constatés en Bretagne, et on l'observe assez fréquemment sur les chênes d'Amérique plantés dans les parcs. Dans l'Europe sud-orientale, en Slavonie, Croatie, etc., le cas se présente très fréquemment. Mais il ne faut pas confondre le gui du chêne, que Pline mentionne déjà (livre XVI), comme étant bien connu, avec un parent du gui, le *Loranthus europæus,* qui croît abondamment sur le chêne dans l'Europe orientale et en Orient, et que Diocoride nomme, lui aussi, le gui du chêne.

L'aire géographique du gui est assez vaste, car elle va de la Scandinavie à la Méditerranée et s'étend de l'ouest européen à la Chine et au Japon. Mais il n'est pas également répandu sur cette vaste étendue de pays et il est des contrées qui en sont totalement dépourvues. Près de nous, par exemple dans le Milanais, la province bergamasque, dans toute la partie nord-est de l'Italie, il est chose inconnue.

On utilisait autrefois le gui comme remède, et en Savoie, au Piémont, il est encore donné contre l'épilepsie; dans les Vosges et ailleurs, sans doute, on se sert de ses feuilles comme de fourrage pour engraisser les bestiaux.

Mais c'est surtout chez les races anglo-saxonnes qu'il est en faveur; chacun sait l'usage qui s'en fait à Noël. Pour ce moment-là, des navires chargés de gui traversent la Manche, dépouillant les vergers normands pour garnir les intérieurs londoniens. Il s'en expédie des milliers de tonnes au Canada et aux Etats-Unis où la plante ne croît pas à l'état naturel et où elle se vend un dollar le rameau. Depuis quelques années, on l'y cultive en grand, ainsi qu'on le fait ailleurs, en Angleterre et dans l'Italie supérieure. Nous avons même vu, dans le Surrey, une culture de gui marocain aux baies rouges. A Bellagio, sur le lac de Côme, un horticulteur intelligent nous a montré une culture de gui sur des sorbiers ; ce gui est destiné à être plus tard, quand la production sera assez forte, expédié à Milan, où les Noëls à l'anglaise commencent à entrer dans les mœurs.

La coutume de garnir, à Noël, les intérieurs des maisons et des églises avec du gui est de la plus haute antiquité et remonte à l'époque païenne, puisque c'est pour

ces raisons que les premiers conciles ont condamné l'usage des garnitures de verdure pour Noël.

Une légende bien curieuse, qu'on retrouve en Bretagne, veut que le gui, appelé à cause de cela *Herbe de la croix,* ait été autrefois un arbre dont le bois aurait servi à construire la croix du Sauveur, ce qui fut la cause de sa déchéance au rang d'humble parasite.

La mythologie scandinave est pleine de récits relatifs à la sainteté du gui et à l'influence bénie qu'il exerce sur l'humanité souffrante.

Mais, de nos jours, l'homme est devenu plus pratique et plus indépendant. Il le chasse de partout, comme un vulgaire parasite, et c'est d'ailleurs ce qu'on lui enseigne d'une manière officielle. Il faut détruire l'infâme!

Pauvre vieux gui, relique des âges passés, allons-nous donc te voir disparaître comme tant d'autres vestiges des antiques coutumes de nos pères? Serais-tu condamné sans appel par cette civilisation moderne qui n'admet de place au soleil que pour l'utile et le pratique?

On te bannit des vergers et l'on te pourchasse jusque dans les derniers retranchements, sur les arbres des forêts cachées. Quel mal y fais-tu donc? Ah! ton malheur, c'est l'antiquité de ta race et la forme surannée de ton vêtement. Ce siècle utilitaire n'admet pas la poésie et le rêve; or, toi, tu nous pousses à la contemplation, à la mystique évocation des choses d'antan. Quand le lutteur de ce siècle-ci a le temps de jeter un regard sur toi, il s'arrête saisi et se demande d'où tu viens, qui tu es, ce que tu fais là sur le tronc moussu d'un pommier qui dort. Et, dans son rêve qui le reporte vers le passé, le poète revit, en te contemplant, ces jours mystérieux où le Druide, en l'an qui commençait, montait au chêne

sacré et te cueillait en jetant au peuple le cri qu'on n'entend plus que sur la plage mystique où l'on a gardé les vieux souvenirs.

Tu bénissais les campagnes, autrefois, et tu rendais féconds les troupeaux; aujourd'hui, tu n'es qu'un parasite condamné par l'économie agricole.

Mais voici qu'un vent de renouveau semble devoir souffler pour toi. Des îles, que tu as bénies pendant de longs siècles, nous apprenons à te respecter pendant huit jours de l'année, et voici qu'on commence à croire que ta présence en nos maisons est une garantie de bonheur. Que si la foi en toi s'en est allée, que si les coutumes de nos pères prêtent à la moquerie, que si leurs vieux rites sont morts, au moins nous restes-tu comme dernier vestige de la foi des ancêtres et ta présence est-elle nécessaire à nos Noëls!

LE GUI

Coupez le gui! Coupez le houx!
Feuillages verts! Feuillages roux!
Mariez leurs branches!
Perles rouges et perles blanches;
Coupez le gui! Coupez le houx!
Voici Noël! Fleurissez-vous.

Courez à la forêt prochaine,
Courez à l'enclos des fermiers,
Coupez le gui sur le grand chêne,
Coupez le gui sur les pommiers!

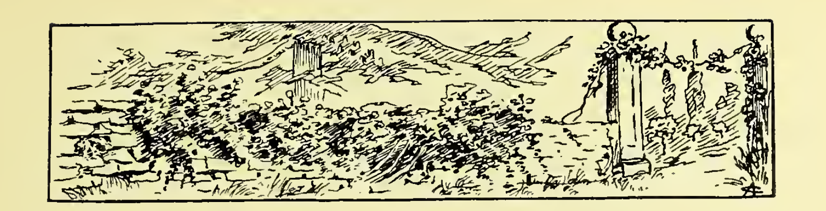
Chassez les grives et les merles,
Chassez la mésange au dos bleu,
Du gui dont les fleurs sont des perles,
Du houx dont les fleurs sont du feu;

Et coupez-les par tas, par piles!
Liez en gerbes leurs rameaux.
Et qu'on en pavoise les villes,
Qu'on en pavoise les hameaux!

Qu'on les plante au souffle des bises
Et dans le chant des carillons,
Sur l'autel sacré des églises,
Sur la table des réveillons!

CHARLES FRÉMINE.





CHAPITRE IV

Les murailles fleuries.

Il me souvient que, enfant de dix ans, je fus pris d'enthousiasme pour les vieux murs de soutènement qui bordent la route d'Yverdon à Grandson, en Suisse romande. Ces murs étaient tapissés de verdure et de fleurs; les frondes des plus délicates fougères encadraient les fleurs gracieuses des corydales, des campanules ou des linaires. Je dis étaient, car à l'heure qu'il est, la truelle du crépisseur a tout détruit. Oh! que d'actes de vandalisme sont commis par des gens propres et pratiques, qui croient devoir entretenir leurs murs et les chauler à époques régulières! Ennemis du pittoresque, ils sacrifient le beau à l'utile et font bondir de rage les artistes et les naturalistes.

J'aimais ces vieux murs ainsi hantés par des plantes : ceux du lourd château d'Yverdon et des antiques remparts de la petite ville aux grands peupliers dressés étaient mes favoris. Nous, collégiens, avons plus d'une fois fait la courte échelle pour arriver à dénicher des antiques murailles du château — où se tenaient alors les classes — des plantes recherchées que les naturalistes ne parvenaient pas à dénicher.

Dans les murailles qui, de Vaumarcus à Neuchâtel, sillonnent le coteau vignolant, le long des routes et des sentiers, on voit fleurir et prospérer une flore saxatile du plus haut intérêt. C'est le baron de Büren qui, il y a quelque quarante ans, sema, dans les environs de son château de Vaumarcus, plusieurs espèces intéressantes. Ces plantes se sont acclimatées là et s'y sont naturalisées pour la plupart, animant la muraille, apportant à ces arides contreforts de nos vignobles la note poétique, la vie, la couleur et les parfums. Mais le crépissage fait fureur, depuis quelques années, dans ce bon vignoble neuchâtelois... et nos plantes de disparaître les unes après les autres.

Il est, sur la plage du bleu Léman, au pied des vignobles de Lavaux, de grands et nombreux murs de soutènement qui disparaissent sous les fleurs et la verdure. Du train qui, à toute vapeur, file le long de ces rives, que de fois n'ai-je pas entendu les étrangers admirer ce spectacle et demander comment on était arrivé à planter tout ce monde fleurissant ! On a même, parfois, de la peine à leur faire saisir qu'on n'a rien planté là du tout et que, seule, la bonne vieille nature s'acharne à semer tout cela envers et contre l'homme qui, lui, essaie en vain de lutter contre le délicieux envahissement.

Maintenues dans un continuel état de fraîcheur par l'humidité du sol qu'elles supportent, ces murailles sont le meilleur réceptacle pour les plantes saxatiles. Celles-ci forment, par leur ensemble, un tableau merveilleux, de mai jusqu'en septembre. On aperçoit alors, sur le fond gris du tableau pétré, encadré de la verdure des sarments, toute une gamme de tons, depuis le blanc pur jusqu'au pourpre sombre, depuis le bleu jusqu'au jaune. Et tout cela est jeté artistiquement, dans un délicieux pêle-mêle, sur la crête des murailles, dans leurs fentes les plus imperceptibles, retombant en festons ou en guirlandes, s'arrêtant à toutes les aspérités des pierres, jaillissant du sein du mur, on ne sait comment, s'étalant contre lui, s'aplatissant, retombant, puis remontant on ne sait pourquoi, s'accrochant à une autre espèce, luttant chacune pour sa propre domination, parfois avec une férocité révoltante. Ici, c'est la saponaire rose, dont les immenses touffes s'étalent en grosses masses carmin clair et forment, en certains endroits, le fond de la végétation. A côté d'elle, brillent les fleurs jaunes de la corbeille d'or, échappée d'un jardin. Puis, ce sont des teintes plus mitigées, le carmin violacé des fleurs d'érine, une montagnarde descendue des sommets et souriant au grand soleil du Léman. Les véroniques donnent une abondance de fleurs d'un beau bleu lilas, parfois même d'un bleu assez pur, et leur abondance communique une note extrêmement poétique à l'ensemble. Puis, ce sont les giroflées, l'antique plante de nos vieux châteaux, l'une des premières que nos ancêtres ont plantées sur leurs terrasses, d'où la fleur, à l'odeur délicieuse, s'est échappée depuis des siècles. La corbeille d'argent, caucasienne d'origine et qu'on cultive depuis fort longtemps dans nos

campagnes, hante le sommet des murs qu'elle recouvre de ses myriades de fleurs d'un blanc éblouissant. Çà et là, le muflier, que nous appelions autrefois « gueule de loup », donne une note plus chaude avec ses épis de fleurs carmin, ou rouge cinabre, ou rouge orange; c'est là encore une gracieuse étrangère, échappée des jardins.

L'iris bleu hante le sommet des murs, le rebord des terrasses, les corniches rocheuses; ses fleurs, dressées comme autant de spectres, dominent les autres plantes et regardent en reines autour d'elles. C'est que l'iris de Germanie est l'ancien *lys* des armes de la France, la fleur de lys de saint Louis et de la maison royale. Il abonde sur tous les rochers, et c'est merveille que de voir s'associer à cette belle floraison violacée les millions de fleurs de corydale d'or, encore une méridionale qui s'est acclimatée chez nous et dont la floraison perpétuelle donne à nos murailles une note gaie et vive.

Plusieurs œillets, surtout la mignardise, aux fleurs si parfumées, le plus souvent très doubles (car le type à fleurs simples est rare dans nos jardins), ont élu domicile dans les vieux murs du Léman et sont descendus des terrasses des villages jusque sur les murs qui bordent la triste voie ferrée. Les thyms odorants, la germandrée, plusieurs saxifrages et surtout les orpins les plus divers, de gracieuses campanules aux délicates clochettes bleues, les hélianthèmes aux fleurs jaunes, si délicieuses à contempler, les centaurées, la digitale jaune, tout cela foisonne et forme un tapis d'une étrange beauté.

Mais ce qui domine le tout, ce qui forme les plus merveilleuses valeurs dans ce tableau sans pareil, ce sont les grandes panicules vermillon de la valériane rouge ou barbe de Jupiter, encore une échappée des jardins,

dont il faut chercher l'origine au midi de l'Europe. Un feu perpétuel semble se jouer dans ses branches dressées, une vie intense s'y manifeste, et c'est une orgie de couleurs, de luttes et de combats qu'on sent courir dans ses grands bouquets rouges, pendant leur longue floraison. Tandis qu'en haut les sommets blanchissent sous la couche épaisse des narcisses odorants, comme sous un manteau de neige, à mille mètres plus bas, le long des rives bleues, c'est le sang qui rougit le rocher.

C'est un tableau vraiment enchanteur que celui-là, et à quelle époque que vous le regardiez, vous y trouverez des aspects nouveaux et des impressions charmantes. Mais ce spectacle n'est pas spécial à nos murs de Lavaux, plus favorisés, je le reconnais, par le fait des plantes à grand effet et qui sont naturalisées depuis des siècles, échappées des jardins des alentours. Les murs de soutènement sont partout plus spécialement fleuris et méritent l'attention du poète, de l'artiste et du naturaliste.

Sur la côte merveilleuse qu'on a nommée d'azur, le long des rivages lumineux et ensoleillés de la Méditerranée, partout les murs sont ornés par la présence de fleurs délicates et vives, aux parfums suaves, aux formes délicieuses. C'est la vie qui se grippe à la sombre muraille morte pour l'animer, la décorer, la vivifier; c'est le grand Artiste qui jette la note gaie sur la sombre nudité et qui verse sur l'humanité des flots de joie et de poésie. Qu'il serait triste, le noir rocher de Monaco, s'il n'avait un tapis multicolore et parfumé pour l'animer! Qu'elles seraient mornes, les parois de la Ligurie, si la lavande et les cistes, l'hyssope et les ficoïdes n'y amenaient des lueurs éclatantes et n'y jetaient leurs parfums enivrants! Et combien seraient moins gracieuses les

grandes roches d'Eilenroc, ce jardin rocheux qui s'avance en éperon dans la mer d'azur, si les plantes les plus diverses ne les animaient et ne leur communiquaient leur génie spécial !

*
* *

Ce que le divin Artiste de l'univers prodigue à la nature, l'homme peut, dans une certaine mesure, arriver à le produire en petit chez lui. Au lieu des murailles nues et aveuglantes, pourquoi ne pas cultiver des plantes saxatiles, de manière à atténuer la nudité choquante de la pierre, et pourquoi ne pas, dans les nombreux cas où cela peut se faire, combattre l'aridité par des fleurs et de la verdure? Les architectes vous diront que cela est préjudiciable à la bonne conservation des murs, ce qui n'est pas prouvé, d'ailleurs. Mais, à tout prendre et en admettant la chose, ne peut-on pas souffrir quelque dommage de ce côté-là, en vue d'une aussi abondante récolte de joies et de saines impressions?

Il me souvient encore de la vive impression que fit sur moi la vue d'une muraille artificiellement garnie de plantes et de fleurs, dans le célèbre jardin botanique de M. Edmond Boissier, à Valleyres-sous-Rances (Vaud). J'avais dix ou onze ans, alors, et le souvenir de ce mur fleuri est resté vivant dans mon esprit, comme au jour même où je l'admirai. C'était et c'est encore une merveille, car les plantes ont survécu à leur illustre introducteur; mais combien peu, cependant, l'exemple de l'immortel botaniste de Valleyres est-il suivi !

A part quelques cultivateurs émérites ou quelque partisans du pittoresque et du beau, il est bien peu d'ama-

teurs de vieilles murailles animées par les plantes. Alphonse Karr prêcha en vain dans ses écrits et par l'exemple aussi : on ne le comprit pas. Pourtant, depuis quelques années, le goût des cultures alpines et des plantes saxatiles s'étant répandu, on commence à orner les murailles et l'on a compris l'importance de ces cultures. La nature nous enseigne qu'il est toute une catégorie d'espèces qui recherchent de préférence la position verticale des roches pour y enfoncer leurs racines et qu'il en est même qui ne peuvent vivre et se développer que dans ces conditions-là.

On se demande souvent de quoi peuvent bien se nourrir les jolies plantes qui enfoncent ainsi leurs racines dans les fentes de l'aride rocher, sans un brin de terre et d'humus qui puissent fournir leurs organes. Il faut, pour s'en rendre compte, étudier le rôle que joue la pierre dans l'économie de la nature; or, ce rôle est considérable et des plus importants.

Toute pierre, de quelle nature qu'elle soit, tendre ou dure, est poreuse et absorbe l'humidité par capillarité. Le rocher agit de même que le morceau de sucre dont on trempe l'un des bouts dans l'eau et qui s'imbibe de liquide. Dans les époques de pluie, de brouillard ou d'humidité, les rocs font éponge et absorbent l'eau par leurs parois jusqu'à leur entière saturation; plus la roche est poreuse, plus cette absorption se fait rapidement. Les pierres renferment toutes une plus ou moins grande quantité de fissures que les minéralogistes nomment des *diaclases*. Elles se forment insensiblement sous l'influence du gel et du dégel, dans le sein des pierres les plus dures, y produisant des effets considérables tant au point de vue de la destruction des montagnes que par

leur propriété d'aspirer l'eau et de la refouler au fond du rocher. Ces diaclases constituent autant de canaux qui conduisent et écoulent l'eau absorbée par les innombrables pores formant le tissu intérieur des pierres et qui sont plus nombreux et plus gros chez les rochers calcaires que chez les granitiques, ce qui explique pourquoi la végétation des contrées calcaires est plus variée et plus intéressante que celle des territoires où le granit domine exclusivement.

Or ces rochers, tout imprégnés d'eau, sont des réservoirs de fraîcheur et d'humidité que la nature utilise avec circonspection pour l'arrosage et l'irrigation. C'est du sein des rochers les plus arides que jaillissent souvent les eaux les plus abondantes, et c'est au pied des monts dont les sommets sont les plus rocheux, qu'on trouve les sources les plus riches. C'est aussi dans les pierriers, sur les *lappiaz* les plus arides en apparence que s'étale la flore la plus délicate et souvent la plus brillante. Leurs racines s'en vont au loin, au travers des cailloux entassés ou entre les fissures les plus profondes, chercher la fraîcheur et la vie qu'elles communiquent aux organes qui s'étalent à la surface. De cette surface elle-même s'élève une vapeur continuelle qui entoure les tendres feuillages et les corolles délicates, formant autour d'eux comme un voile protecteur qui les abrite des rayons brûlants du soleil. C'est ce qui permet aux délicates frondes des fougères de s'étaler en plein soleil, à la surface des rochers, alors que chacun sait combien ces plantes redoutent la sécheresse de l'air.

Le rocher joue donc, dans la nature, le rôle d'une éponge; il absorbe l'eau quand elle surabonde et la rend à la nature par le canal des plantes saxatiles, au fur et

à mesure que le besoin s'en fait sentir. Voilà ce qui nous explique la parfaite réussite, dans les fentes des rochers, de tant de plantes délicates que les rayons du soleil brûlent quand nous les cultivons autrement. Ceci étant donné, il devient évident que les cultures murales sont d'un grand intérêt. Non seulement elles offrent un coup d'œil agréable et pittoresque, mais elles permettent encore de cultiver et de faire prospérer toute une catégorie de plantes délicates que la position verticale de leur axe (horizontale de leur surface) tue infailliblement à cause de l'eau stagnante qui amène la pourriture dans leurs rameaux serrés et qui permet le développement d'une végétation parasite pernicieuse.

Certains murs, couverts ainsi de fleurs, constituent de vrais jardins botaniques, des tableaux changeants et merveilleux qu'on admire et qu'on étudie avec plus d'enthousiasme que ceux des plus grands artistes. Or, le moyen d'obtenir d'aussi merveilleux résultats est à la portée de chacun. Il importe seulement d'avoir un mur assez épais pour permettre une condensation de l'humidité à l'intérieur. Les murs de soutènement sont préférables, parce que le sol qu'ils supportent d'un côté entretient chez eux une humidité plus constante. Vous n'avez, dans une muraille semblable, qu'à faire une fissure — quand elle n'existe pas naturellement — et à introduire les racines de votre plante en les y fixant avec de la mousse, du sphagnum ou de la terre un peu lourde; vous consolidez la plante au moyen de quelques cailloux anguleux que vous cimentez, si la chose est nécessaire.

Souvent, il suffit aussi de semer les graines des espèces qui lèvent facilement, que vous introduisez dans un sol compact, garni de graines de l'espèce à propa-

ger. Au bout de peu d'années, vous avez alors un superbe mur fleuri qui arrache, à vous et à vos amis, de vrais cris d'enthousiasme. Nous avons installé, à Floraire, une de ces murailles qui fait l'admiration des visiteurs. Elle est appréciée des artistes et des poètes qui viennent nombreux la contempler dans l'époque de sa beauté (avril-juillet).

Le jardin et ses joies.

> Le vrai but de la vie est d'améliorer un coin du monde, ne fût-ce qu'un arpent, et d'y faire fleurir la paix des plantes.
>
> VIAUD-BRUANT.

Dans un roman qui eut quelque célébrité, l'écrivain neuchâtelois A. Ribaux nous a présenté une famille de jardiniers vivant heureuse et modeste parce qu'elle s'occupait des fleurs. Au travers des orages et des difficultés, ces braves gens retrouvaient, par le contact avec leur jardin et la nature, la sérénité et la paix [1]. Ces pages m'avaient remis en mémoire bien des bonheurs modestes que j'ai vus de près, et m'ont rappelé à moi-même que les joies les plus vraies que j'aie vécues m'ont été offertes par mon jardin.

« Quand je cherche à me rappeler, disait Alphonse Karr, tous les bonheurs de ma vie, je reconnais qu'il n'en est guère que j'aie prévus et atteints à la course. Les bonheurs sont comme le gibier : quand on les vise

[1] A. RIBAUX, *Le Roman d'un jardin*, Neuchâtel, 1895.

de trop loin, on les manque. Pour beaucoup de gens, le bonheur est une grosse chose imaginaire et compacte, qu'ils veulent trouver tout d'une pièce ; c'est un diamant gros comme une maison, qu'ils passent leur vie à chercher et à poursuivre au hasard.

« Ils sont comme un horticulteur de ma connaissance qui ne rêve que de trouver une rose bleue, rose que j'ai cherchée moi-même, et qui est plus déraisonnable à espérer que le diamant dont je vous parlais tout à l'heure. Depuis que cette fantaisie est née dans le cerveau de ce pauvre diable, les autres fleurs n'ont plus pour lui ni éclat ni parfum.

« Le bonheur n'est pas une rose bleue, le bonheur est l'herbe des pelouses, le liseron des champs, le rosier des haies, un mot, un chant, n'importe quoi... Les bonheurs que je me rappelle, je ne les ai pas poursuivis ni cherchés au loin, ils ont poussé et fleuri sous mes pieds avec les pâquerettes de mon gazon. Mes plus grands bonheurs, je les ai trouvés dans un jardin...[1] »

Quand l'auteur des *Guêpes* quitta la littérature pour cultiver les fleurs et fonda cette industrie de la « fleur du Midi » qui fait vivre maintenant des milliers d'hommes, il plaça sur la porte de « Maison close » une enseigne avec ces mots : « Alphonse Karr, jardinier ». On se moqua de lui, mais il laissa faire ; et il trouva là, dans ce jardin de Saint-Raphaël qui est actuellement un lieu de pèlerinage pour beaucoup, le repos et le bonheur. Nouveau Cincinnatus, le philosophe, fatigué des mensonges de la vie, trouva, dans la culture de la terre, le bonheur qu'il avait cherché bien loin.

[1] *Voyage autour de mon jardin*, p. 65.

Dans les agglomérations citadines, il est souvent difficile d'avoir un jardin. Autrefois, quand nos villes étaient entourées de murs fortifiés, les amateurs possédaient des terrains clos, « courtils » dans lesquels ils passaient des heures de délassement et de joie. Aujourd'hui, les terrains qui avoisinent les villes sont occupés par des quartiers suburbains, des villas, des immeubles locatifs. Il n'y a plus de place à l'entour de nos cités pour les gentils courtils d'autrefois. La plate-bande de nos grands-pères a fait place aux gazons anglais ; les massifs bordés de buis sont remplacés par les corbeilles de géraniums ou de bégonias. La poésie de ce charme discret qui nous séduisait quand, enfants, nous promenions des regards pleins de respect sur les collections de plantes vivaces qui se succédaient comme des soldats en rang le long d'un sentier gravelé, tout cela a été bouleversé et remplacé par l'herbe verte et les ronds ou les ovales unicolores.

Et bien! non, l'amant des fleurs n'en prend pas son parti. L'homme a besoin d'autre chose que de cette vulgarité qui égalise tout, ramène tout au même rang et transforme un jardin en un objet sans vie et sans silhouettes. Il lui faut la diversité, le mouvement, la vie. Et voilà pourquoi il en revient, non point à ce vieux jardin régulier qui date de la Renaissance italienne et fatigue la vue, non point au style du jardin de la cure ou du presbytère, mais à une conception plus vraie de l'art du jardin, à savoir celle qui fait de chaque plante une valeur artistique. Grouper dans un cadre donné (pelouse ou prairie) quelques plantes vivaces aux formes élégantes, aux fleurs belles ou suaves ; les placer de telle façon que l'une par contraste fasse valoir l'autre ; profiter d'un

fond de verdure sombre (if, thuya, houx) pour placer un banc de marbre blanc ou un vase, une statue, ou bien simplement une plante au feuillage et aux fleurs claires ; jeter naturellement dans l'herbe verte des ancolies (dont on variera les formes et les teintes), des campanules, des pavots et surtout ces merveilleux pavots d'Orient et leurs variétés, dont j'ai parlé à la p. 122 ; tapisser d'iris de toutes couleurs et teintes, d'hélianthèmes, d'œillets divers, de thymélées, de bruyères, de joubarbes ou d'orpins les pentes sèches et arides qui donnent une note criarde et triste à un jardin. Garnir les lieux humides des nombreuses plantes dont nous avons parlé ici comme appartenant à la flore des marais. Animer les murs et les rocailles par des espèces bien appropriées; cultiver en plein midi, au pied d'un mur, les belles anémones de feu, les iris d'Orient, les orchis ou ophrys d'Italie, les plantes exotiques exigeant l'abri contre la bise et qui nous offrent les vraies joies du printemps ; avoir des champs de primevères multicolores, de scilles en sous-bois, de perce-neiges et de narcisses dans les prés ; laisser courir les phlox nains, les campanules basses, les pensées perpétuelles, les saxifrages mousses, les hépatiques partout dans les bordures et le long des sentiers. Etablir des plates-bandes avec des pivoines, des pavots, des adonis, des delphiniums vivaces, des croix de Malte, des phlox, des pentstemons ; garnir le sol des massifs d'arbres de lis divers aimant l'ombre, du beau scille d'Angleterre, de fougères, d'hépatiques, d'ancolies, etc. ; surveillez tout cela et savourer le tableau dans la mesure du possible, voilà qui donne de la joie à la vie, voilà qui rend heureux, malgré tout.

Quand je suis dans mon jardin, j'oublie le reste ; je ne

comprends plus, absorbé par la vie de mes plantes, par leurs langages, leurs besoins divers, par leur éclat, leurs parfums, la joie qui surgit d'elles toutes, je ne comprends plus qu'on se puisse laisser assombrir par les exigences du monde. Qu'irai-je faire au Kursaal, par exemple — où de ma vie je n'ai mis un pied, — au théâtre — où je trouve des joies médiocres, oh! très médiocres, en comparaison de celles que je récolte dans mon jardin; — que pourraient m'offrir des courses, des histoires de sports, de luttes, des fêtes turbulentes qui, sauf quand il s'agit des anniversaires de la patrie, ne renferment rien, — quand on a près de soi un lys blanc qui va s'entr'-ouvrir, une pivoine d'un rose délicat veiné de pourpre qui parfume le jardin ou un tapis d'iris multicolores qui va passer en quelques jours et dont il faut se hâter de jouir.

C'est dans le jardin qu'on trouve le bonheur et non point au théâtre et non point dans les soirées où l'on potine ou dans celles où l'on danse jusqu'au matin; parmi les fleurs et sous les arbres et non pas sur la place de fête ou dans le brouhaha des foules ; dans la nature, parmi les simples buissons fleuris, mieux, certes, que dans l'arène des lutteurs ou l'hippodrome du coureur. Le jardin, j'aimerais pouvoir crier à tous le bien qu'il fait à la santé morale et physique de ceux qui l'aiment et le bonheur dont il anime leur vie. Essayez, ô vous dont les sentiers arides passent au travers des buissons d'épines; venez aux fleurs, ô vous qu'a blasés une vie trop agréable et commode. Venez tous au jardin et vous trouverez là, avec le secours de Dieu, paix, joie et santé.

Nous avons tous appris, sur les bancs de l'école, l'histoire de cette Sémiramis, reine de Babylonie, qui se fit

construire des jardins en terrasses qu'on citait parmi les sept merveilles du monde. L'amour des jardins a suivi de près l'évolution des peuples. Il a illuminé l'histoire du monde et nous apparaît comme un *leitmotiv* dans le développement du goût et de l'amour du Beau. C'est le critère du degré de civilisation d'un peuple. On a vu des races dépourvues de l'amour de la nature et passionnées de jardinage; c'est le cas des jaunes, par exemple. La culture des fleurs et des arbres marche de pair avec le développement de la civilisation. Il n'y a guère que les Vénitiens — et pour cause — dont on puisse dire que l'art soit indépendant de l'amour des jardins. Et nul ne contestera que ce fut une lacune chez cette race d'artistes.

Que de gens illustres, d'écrivains, d'hommes politiques ont trouvé leur réconfort et leur bonheur dans la culture des plantes! De nos jours les grands de ce monde ont autre chose en tête que le modeste jardinage, qui pourtant leur ferait grand bien à tous. Je sais bien que le Mikado cultive les fleurs, certaines fleurs, tout au moins, et que feu Edouard VII avait une passion pour ses arbres; que le roi actuel d'Italie nourrit une prédilection pour l'agriculture et l'horticulture, et que la gracieuse reine de Hollande adore les fleurs. Je puis encore citer ce fait que Ferdinand I[er], roi des Bulgares, est l'un des plus fervents adeptes de l'horticulture. Il a même, à plusieurs reprises, adressé à l'auteur de ces lignes, de bonnes et longues lettres au sujet des plantes et lui a envoyé dernièrement la photographie d'un siège rustique, placé au sein d'un champ de fleurs, siège où l'auguste descendant d'Henri IV vient s'asseoir pour se reposer des soucis de la politique, en observant les papillons balcani-

ques qui voltigent sur les corolles multicolores. Le bulletin de souscription à ce volume-ci, qui vient de nous être retourné, porte comme signature : « Ferdinand, botaniste et jardinier. »

Combien pourtant qui pourraient trouver le bonheur dans ce délassement si pur de la floriculture et qui passent à côté, ignorant ces joies. Voilà pourquoi, dans une époque où nous vivons très vite, où nous brûlons souvent la chandelle par les deux bouts, où tout marche non plus à la vapeur, mais à l'électricité, voilà pourquoi, alors que tout concourt à nous énerver, à nous fatiguer, nous ne sommes pas heureux. On s'étourdit et l'on veut jouir quand même. Alors, on s'adresse au monde et à ses plaisirs d'un jour, quitte à retomber plus bas dans le vide et dans le désenchantement. Le jardin, lui, ne nous désabuse jamais. Il éveille en nous des forces inconnues, il provoque une réaction salutaire contre l'énervement, il assoupit les haines, les désirs de vengeance, les sentiments mauvais ; il élève l'âme et active en nous la vie de l'esprit. L'amour des fleurs et des jardins fait voir tout en rose, m'écrivait un jour un grand littérateur français qui, depuis qu'il a abandonné ses cultures de fleurs, s'est égaré dans la politique anarchiste et antipatriotique. Il n'y aurait pas tant d'exaspérés et de désespérés s'il y avait plus de jardiniers ; c'est l'expérience que j'ai faite dans ma vie, longue déjà, consacrée à la cause des jardins.

Une statistique assez récente, faite en Allemagne, a prouvé qu'après les ecclésiastiques, ce sont les jardiniers qui atteignent l'âge le plus avancé tout en restant exempts généralement des infirmités de l'âge. Vous connaissez tous de nombreuses personnes s'adonnant à la

culture des fleurs et vous constaterez avec moi qu'elles sont généralement heureuses, prospères dans leur santé et rarement moroses et sombres.

L'horticulture, suivant l'angle sous lequel on la regarde, est un art, une science ou une vocation. Elle est un art, parce qu'elle provoque et développe en ses adeptes des besoins et des notions artistiques. Il faut être artiste pour créer, pour ornementer, animer un jardin, et il faut l'être surtout pour en faire des tableaux qui soient un reflet de la Beauté ; il faut être artiste pour arranger des fleurs avec goût dans une maison et sur une table. Il faut de la science pour comprendre la vie des plantes, leur biologie, leur organographie et leur physiologie, ce qu'arrive à connaître tout bon jardinier, sans avoir passé par l'Université. Enfin, c'est une vocation pour une bonne partie de nos populations qui trouvent là leur gagne-pain et un commerce sain, honnête et élevé dans toute l'étendue du terme. Honneur donc aux jardiniers !

Vous tous qui souffrez de cette maladie du siècle qui pousse à la neurasthénie ; vous qui luttez contre le sombre destin auquel vous vous croyez voués ; vous qui ne connaissez du soleil que ce qui brûle et dessèche, descendez au jardin, ensemencez-le, plantez-le et suivez de votre intérêt le développement de ces êtres si bienveillants qu'on nomme les fleurs. Plantez des arbres et vous deviendrez un bienfaiteur de l'humanité. « Celui qui a planté un arbre, dit un proverbe arabe, n'a point passé vainement sur la terre », car « la vie des hommes est attachée à celle des arbres », a dit Tassy. — « Celui qui plante un arbre, a dit A. Theuriet, est un bienfaiteur. » — « Aimer les arbres, dit Cardot, c'est aimer sa patrie. »

On sait aussi les joies que Gœthe trouva à planter le parc du Belvédère, à Weimar, et combien la fondation de ce jardin le rendit heureux.

Sir John Lubbock (Lord Avebury) a écrit de nombreux ouvrages qui l'ont rendu célèbre sur toute la surface de la terre. Ils touchent à des questions de politique, de sciences naturelles et de philosophie. Mais aucun n'a eu plus de succès que son petit livre *The pleasure of life (Le bonheur de vivre),* qui a été traduit dans plus de 130 dialectes et qui en est au 250me mille de l'édition anglaise. Ce volume a rendu la joie à de nombreux désespérés, et son auteur, pendant un séjour que je faisais chez lui à Farnborough, me montra un jour les très nombreux témoignages de gens de toutes conditions, de toutes races et de tous pays, qui l'assuraient de leur reconnaissance et se disaient avoir été fortifiés ou sauvés par la lecture de ce simple petit volume. Lord Avebury, avec lequel j'ai eu le bonheur de parcourir nos Alpes, a le don de vous intéresser à tous les phénomènes de la nature et de vous faire voir tout en rose. C'est un optimiste, je le veux bien — l'avenir est aux optimistes — mais il y a en lui autre chose qu'une disposition à tout voir en bien; il y a l'amour de la nature, l'amour de Dieu dans ses œuvres, l'amour du travail, de l'étude, de la lutte contre tout ce qui est mal et laid et un impérieux besoin de répandre la joie autour de lui. Il sait observer, parce qu'il veut connaître, et son bonheur vient de ce qu'il sait et de ce qu'il croit. Il a trouvé la joie dans le contact avec la nature et cette joie est communicative. Voilà pourquoi cet homme heureux répand autour de lui comme une auréole de bénédictions et voilà le secret de sa vaillante et verte vieillesse qui est presque une jeunesse.

Le bonheur de vivre, la joie d'être, de jouir des choses que Dieu a mises à notre portée pour notre bien et notre joie, c'est ce que comprennent peu d'entre les hommes affairés et agités de notre époque. Nos ancêtres étaient certainement plus heureux que nous. Ils avaient moins de besoins et ils éprouvaient ce que Phil. Monnier a si bien rendu dans les propos de son ami Blaise : le désir[1]. Il a raison, l'ami Blaise, de parler du désir comme d'une plante rare et magnifique dans une époque où la jeunesse est blasée et l'âge mûr lassé. Ce qui manque à notre race ultra-civilisée, c'est l'enthousiasme pour le bien et pour le vrai, c'est la lutte, le désir.

Le jardinier jardinant, lui, trouve ces choses en cultivant. Il s'enthousiasme pour ses fleurs et ses arbres; il sait attendre leur œuvre et lutter pour elles ; il éprouve de vifs désirs et souvent des déceptions qui activent le labeur de sa volonté. Détaché par ce fait des détails ennuyeux de la vie, il voue à son jardin tout le temps que lui laissent les affaires et vit avec ses plantes.

C'est là, de l'avis de beaucoup d'hommes d'expérience, le secret du bonheur. Puisse la génération actuelle le comprendre et le pratiquer.

[1] PHIL. MONNIER, *Le livre de Blaise*, Genève, 1904.



Index des noms et des illustrations.

---

[1] Les noms et chiffres en caractères gras correspondent aux planches.

D

E

Index des noms et des illustrations.

D

E

F

I, J

L

M

R



PLANCHES



Primula acaulis.
Primevère acaule ou *olive.*
Primrose.

Corydalis cava.
Corydale creuse.
Early Fumitory.





Tusilago Farfara. — *Pas d'âne* ou *Taconnet* — Colts foot.
Veronica hederæfolia. — *Véronique à feuilles de lierre.* — Ivy speed well.
Bellis perennis. — *Pâquerette.* — Daisy.
Viola odorata. — *Violette odorante.* — Sweet violet.



Leucojum vernum.
Nivéole.
Snowflake.



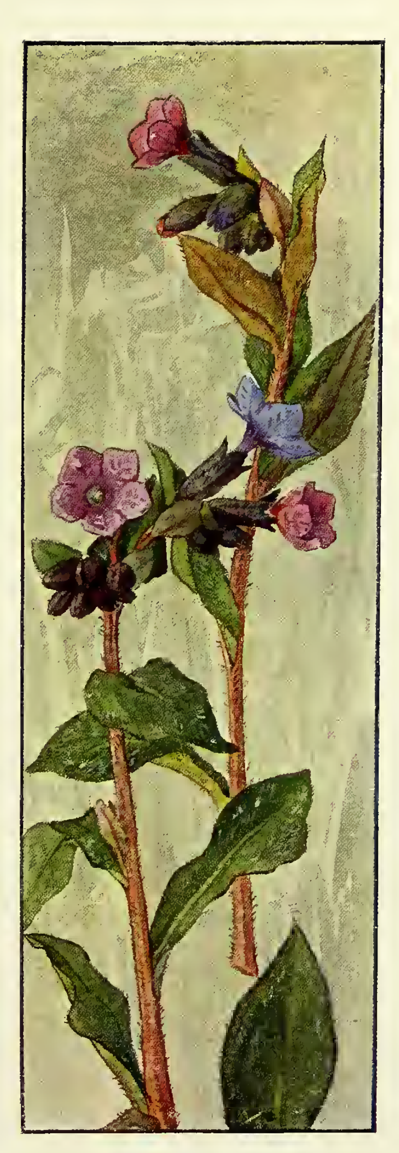
Scilla bifolia.
Scille à deux feuilles.
Early Squill.



Anemone Pulsatilla.
Pulsatille.
Pasque flower.

Daphne Laureola.
Lauréole. — Spurge Laurel.
Daphne Mezereum.
Bois-Gentil. — Mezereon.





Anemone nemorosa (fl. blanche).
Sylvie. — Wood Anemone.
Anemone ranunculoides (fl. jaune).
Fausse Renoncule. — Yellow Wood-Anemone.

Pulmonaria officinalis.
Pulmonaire.
Lungwort.



Anemone Hepatica. — *Hepatique* ou *Fille avant la mère.* — Hepatica.
Ficaria ranunculoides. — *Ficaire.* — Pilewort.



Potentilla verna. — *Potentille printanière.* — Spring Potentil.
Vinca minor. — *Petite pervenche.* — Lesser Periwinkle.



Muscari racemosum.
Muscari à grappes.
Grape muscari.



Lamium purpureum.
Ortie rouge.
Red dead-nettle.



Narcissus Pseudo-narcissus. — *Faux-Narcisse* ou *Jonquille*. — Daffodil.



Corylus Avelana.
Noisetier ou *Coudrier*.
Hazel.

Salix Caprea.
Saule Marceau.
Goat Willow.



Arum maculatnm. — *Gouet.* — Cuckoo-flower.



Caltha palustris. — *Populage.* — Marsh Marigold.





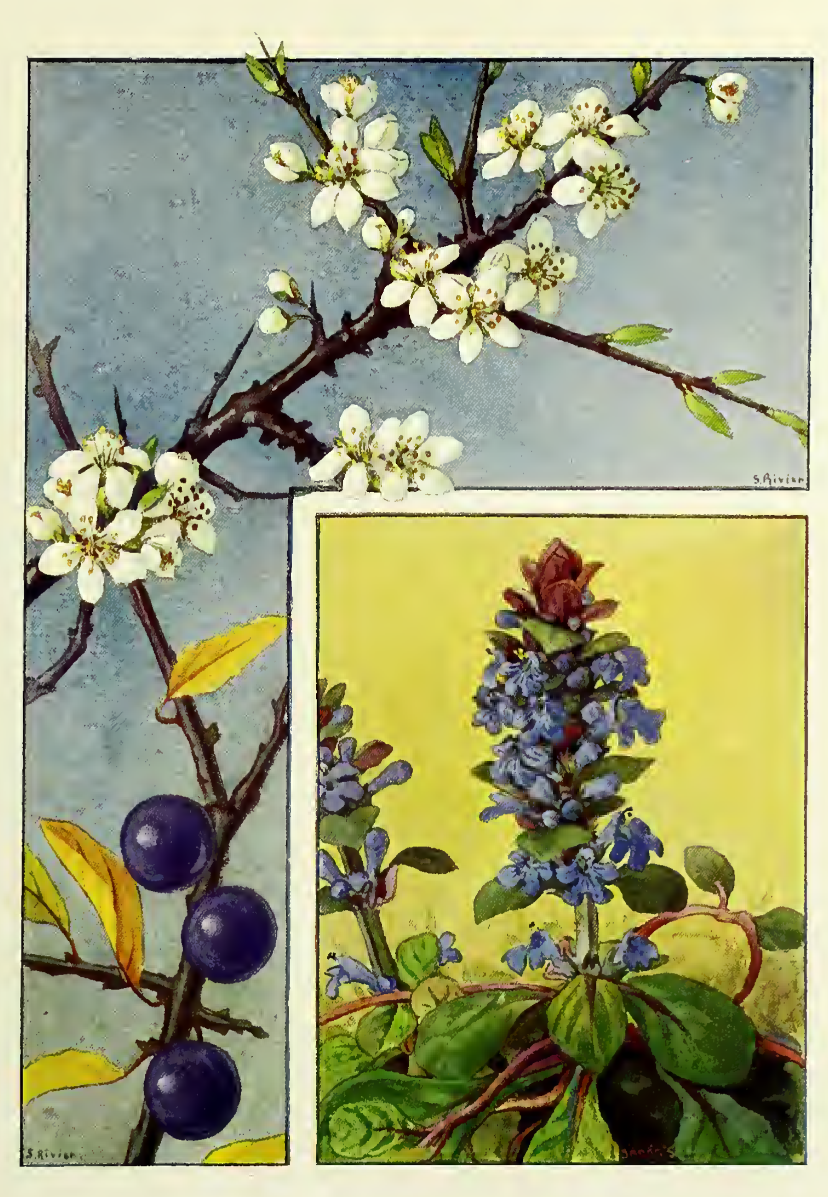
Taraxacum dens leonis. — *Dent-de-lion.* — Dandelion.
Glechoma hederacea. — *Lierre terrestre* ou *Serette.* — Ground Ivy.
Luzula campestris. — *Luzule champêtre.* — Field Woodrush.



Ranunculus bulbosus.
Renoncule bulbeuse.
Bulbous Ranunculus.



Cardamine pratensis.
Cresson des prés.
Lady's Smock.



Prunus spinosa.
Epine noire ou *Belosse.*
Blackthorn.

Ajugareptans.
Bugle rampante.
Creeping Bugle.



Chelidonium majus. — *Grande Chélidoine*. — Common Celandine.

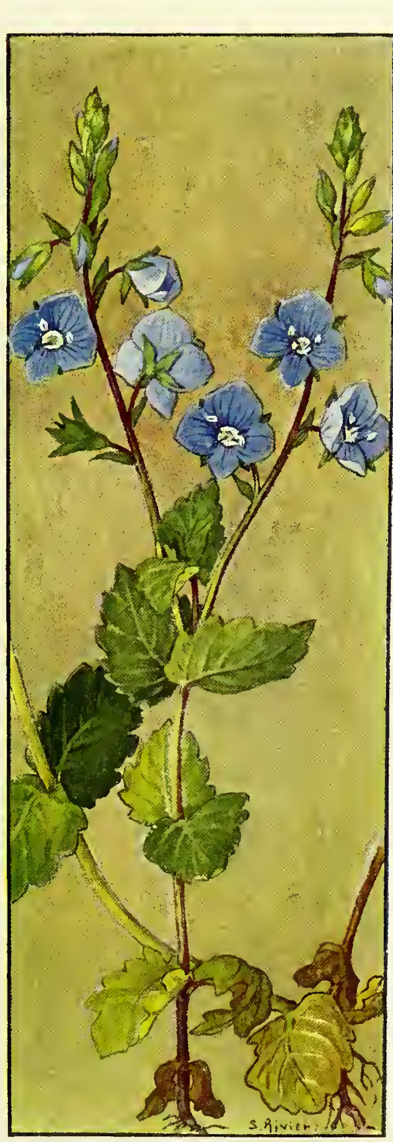


Plantago media.
Plantain moyen.
Hoarry Plantain.

Ornithogalum umbellatum.
Dame d'onze heures.
Star of Bethleem.



Euphorbia Cyparissias.
Petit cyprès.
Leafy Spurge.



Veronica Chamaedrys.
Véronique Germandrée.
Germander Speedwell.



Berberis vulgaris. — *Epine-vinette.* — Barberry.



Orobus vernus.
Orobe printanier.
Vernal Vetch.

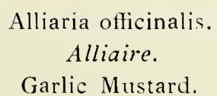
Oxalis acetosella.
Pain de coucou.
Wood Sorrel.



Aquilegia vulgaris. — *Ancolie commune.* — Common Columbine.
Aquilegia atrata. — *Ancolie rouge.* — Dull Columbine.







Alliaria officinalis.
Alliaire.
Garlic Mustard.

Geranium Robertianum.
Herbe à Robert.
Herb Robert.





Erodium cicutarium. — *Bec de grue.* — Heronsbill.
Anthyllis vulneraria. — *Vulnéraire* ou *Patte de chat.* — Kidney Vetch.



Lychnis flos Cuculi.
Fleur de coucou.
Ragged Robin.



Valeriana dioica.
Valériane dioïque.
Marsh Valerian.



Myosotis palustris.
Myosotis des marais.
Water Forget-me-not.

Geum rivale.
Benoîte des ruisseaux.
Water Avens.



Orchis bifolia. — *Orchis papillon.* — Butterfly Orchis.



Ophrys Arachnites.
Ophrys bourdon.
Hornet Orchis.

Cephalanthera rubra.
Céphalanthère rose.
Pink Cephalanthera.



Orchis mascula.
Orchis mâle.
Early orchis.



Orchis militaris.
Orchis militaire.
Military Orchis.



Polygonatum multiflorum. — *Sceau de Salomon.* — Salomon Seal.



Convallaria majalis.
Muguet.
Mayflower or Lily of the Valley.

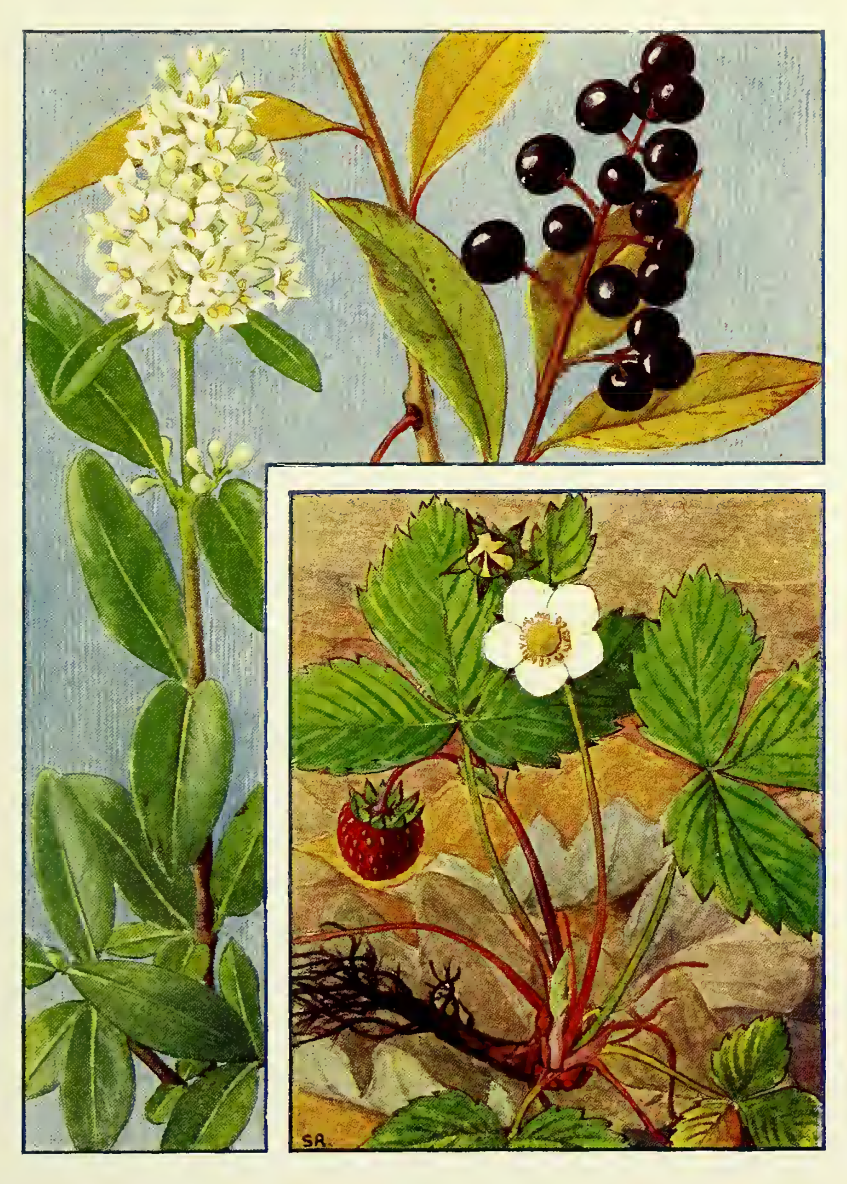
Pyrola secunda.
Pyrole unilatérale.
Serrated wintergreen.



Crataegus oxyacantha. — *Aubepine.* — Hawthorn.



Viburnum Lantana. — *Viorne Obier.* — Wayfaringtree.



Ligustrum vulgare
Troëne.
Common Privet.

Fragaria vesca.
Fraise.
Strawberry.



Coronilla Emerus.
Coronille Emérus.
Scorpion Senna.

Polygala vulgaris.
Poligale vulgaire.
Common Milkwort.



Geranium sanguineum.
Géranium sanguin.
Bloodred Geranium.

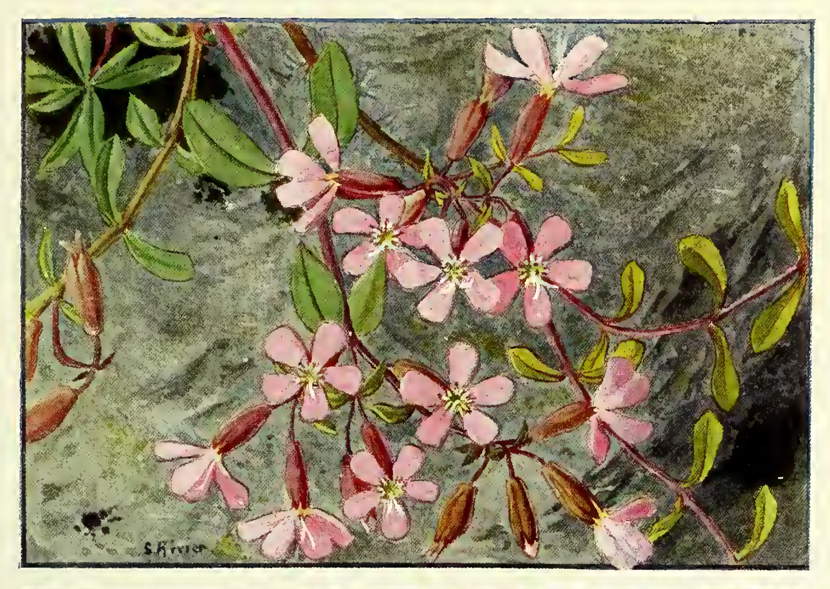


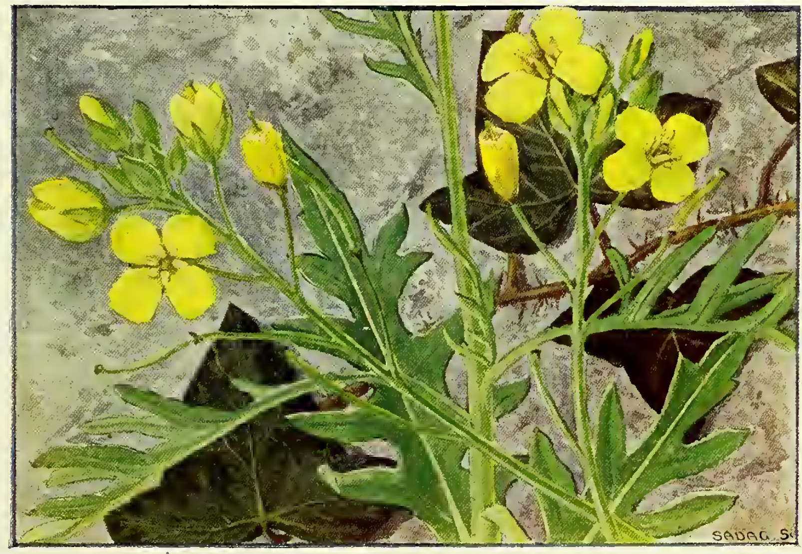
Authericum ramosum.
Anthéric rameux.
Rocklily.



Potentilla Anserina.
Potentille des oies.
Silverweed.

Lithospermum purpureo-cœruleum.
Grémil bleu.
Blue Cromwell.





Saponaria ocymoides. — *Saponaire des murs.* — Rock soapwort.
Diplotaxis tenuifolia. — *Diplotaxide.* — Diplotaxis.



Nymphæa alba. — *Nénuphar.* — Waterlily.



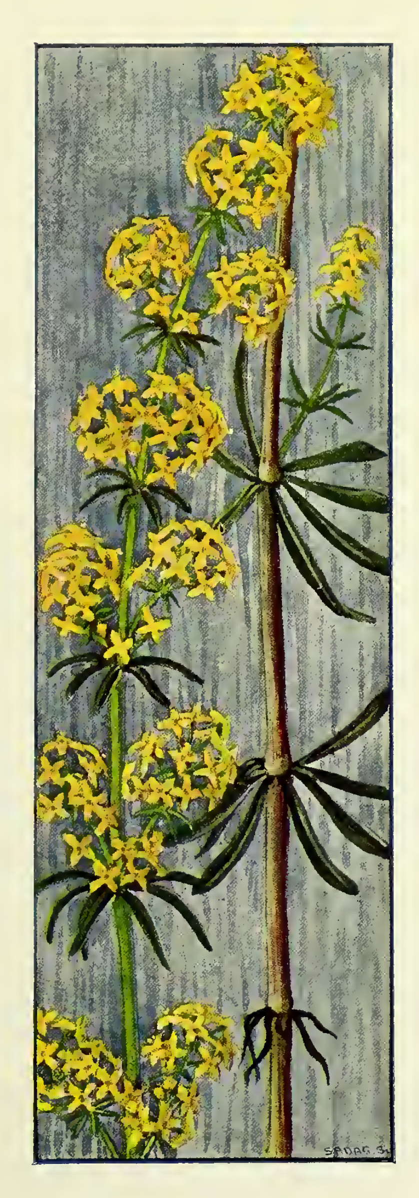
Spiræa Ulmaria. — *Reine des prés.* — Queen of the Meadows.



Iris Pseudo-Acorus. — *Iris des eaux.* — Water-Flagon or Flag-flower.



Gymnadenia conopea. — *Gymnadène.* — Fragrant Orchis.



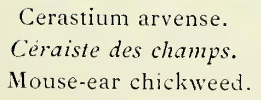


Galium verum.
Gaillet jaune.
Lady's Bedstraw.

Galium Mollugo.
Gaillet blanc.
Hedge Galium.



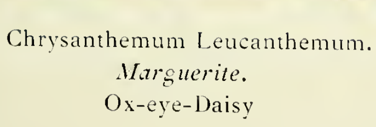



Cerastium arvense.
Céraiste des champs.
Mouse-ear chickweed.

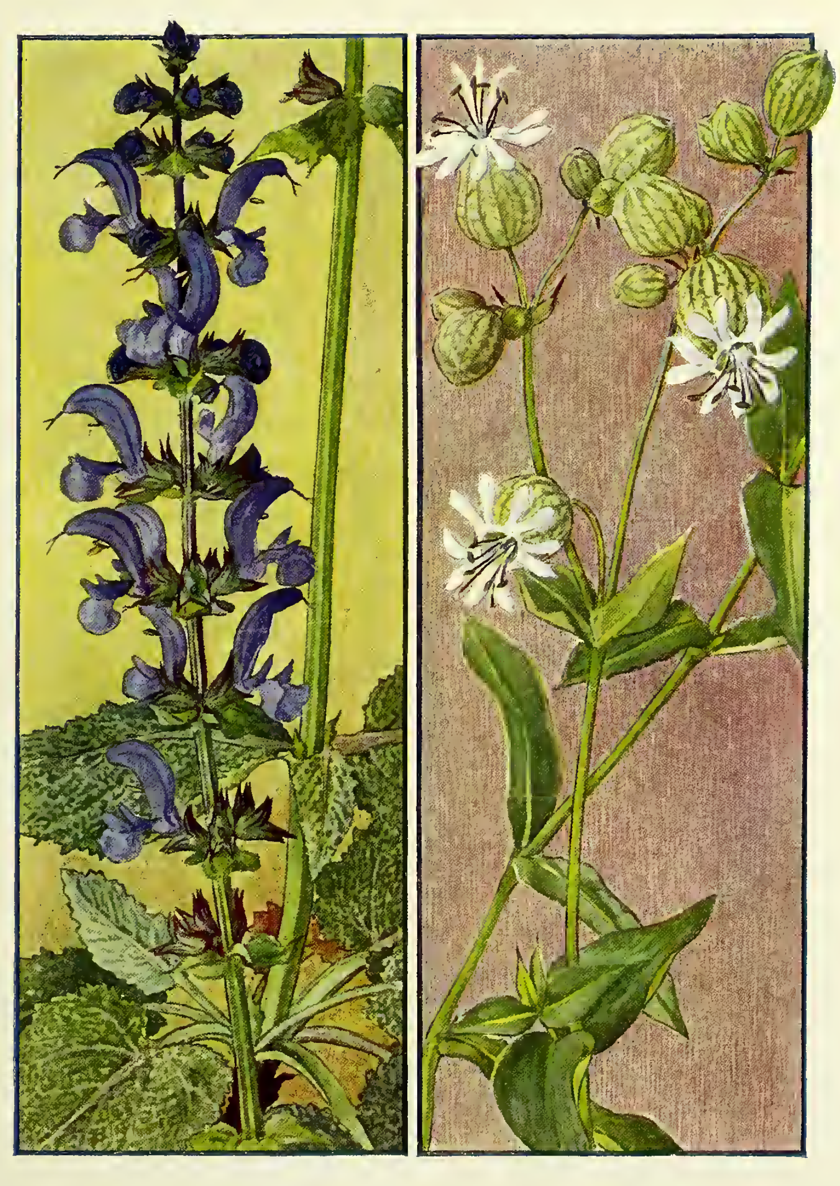
Trifolium pratense.
Trèfle rose.
Purple clover.






Chrysanthemum Leucanthemum.
Marguerite.
Ox-eye-Daisy

Onobrychis sativa.
Esparcette.
Common Sainfoin.



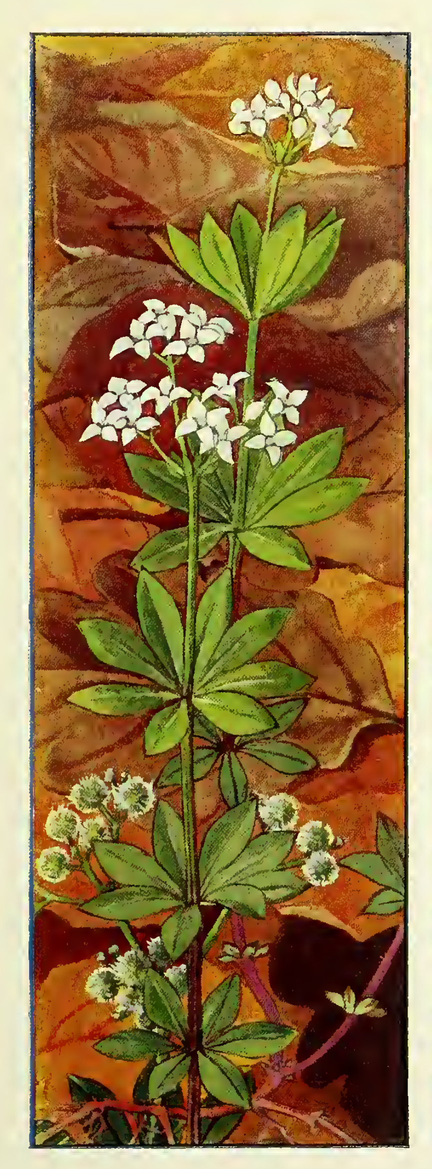
Salvia pratensis.
Sauge des prés.
Meadow Sage.

Silene inflata.
Silène renflé.
Bladder Campion.



Rhinanthus Crista-Galli.
Cocriste.
Yellow Rattle.

Plantago major.
Grand Plantain.
Greater Plantain.



Asperula odorata.
Hépatique, Belle Etoile.
Sweet Woodruff.



Impatiens Noli Tangere.
Impatiente ou *Balsamine des bois.*
Touch-me-not.



Paris quadrifolia. — *Parisette à quatre feuilles.* — Herbparis.



Scolopendrium officinarum. — *Scolopendre* ou *langue de cerf.* — Hart's tongue.



Melampyrum pratense.
Mélampire.
Meadow-Cowwheat.

Phyteuma spicatum.
Raiponce en épis.
Spiked Rampion.



Rosa canina. — *Eglantine*. — Dog Rose.

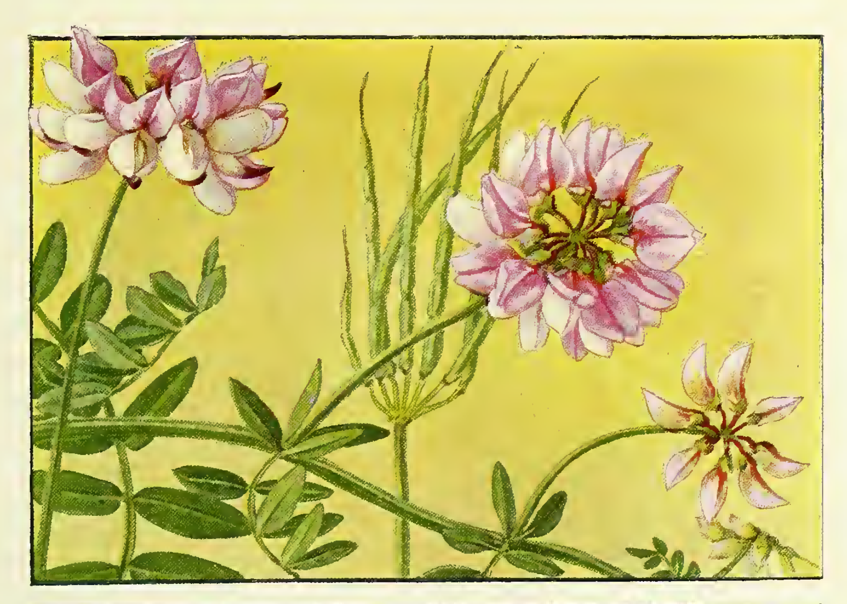


Clematis Vitalba. — *Clématite des haies.* — Traveler's joy or Oldman's beard.



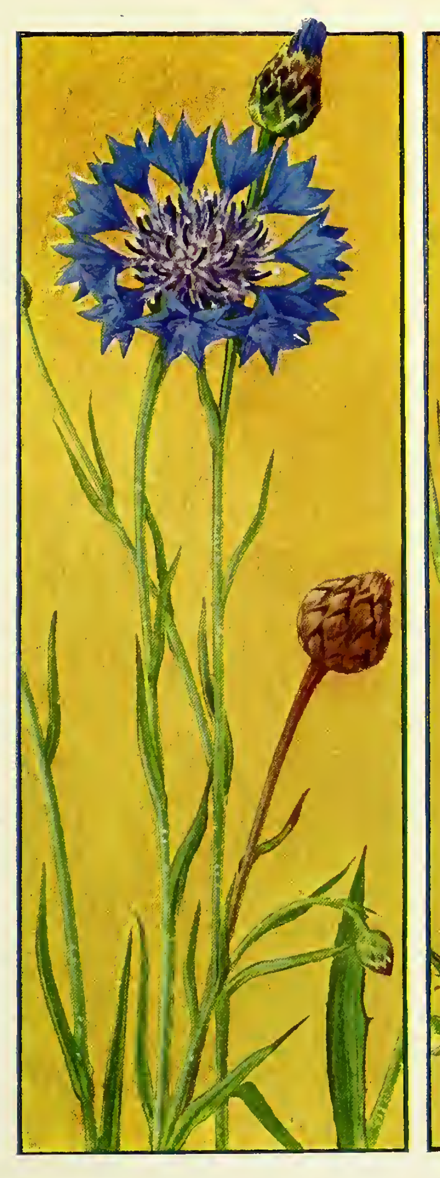
Anagallis phœnicea. — *Mouron rouge.*
Red Pimpernell.
Anagallis cœrulea. — *Mouron bleu.*
Blue Pimpernell.

Papaver Rhaeas.
Coquelicot.
Cornpoppy.

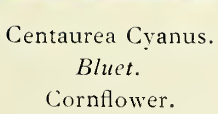




Coronilla varia. — *Coronille bigarrée* (fl. rose). — Crown Vetch.
Lotus corniculatus. — *Lotier corniculé* (fl. jaune). — Common Lotus.







Centaurea Cyanus.
Bluet.
Cornflower.

Agrostemma Githago.
Nielle.
Corn Lychnis.



Hypericum perforatum. — *Millepertuis*. — Common St. John's Wort.



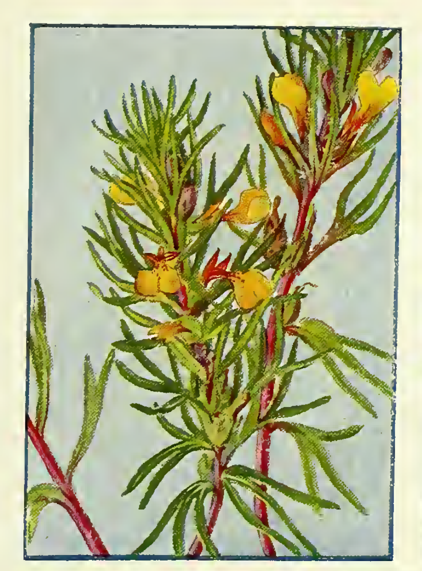
Knautia arvensis. — *Scabieuse hérissée.* — Field Scabious.



Vicia Cracca. — *Vesce des blés.* — Tufted Vetch.



Chicorium Intybus. — *Chicorée sauvage.* — Succory.







Teucrium chamaepytis.
Germandrée jaune.
Yellow Germander.

Viola tricolor.
Pensee des champs.
Wild Pansy.

Convolvulus arvensis. — *Petit liseron.* — Bindweed.



Linaria vulgaris.
Linaire commune.
Common Toadflox.

Specularia speculum.
Miroir de Vénus.
Venus Lookingglass.



Saponaria officinalis. — *Savonnière.* — Common Soapwort.



Echium vulgare. — *Vipérine.* — Viper Bugloss.



Dipsacus sylvestris. — *Cardère.* — Teazel.



Agrimonia Eupatoria. — *Aigremoine.* — Common Agrimony.



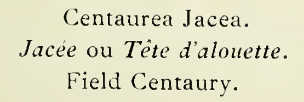
Origanum vulgare.
Origan ou *Marjolaine sauvage.*
Wild Marjoram.



Achillea millefolium.
Millefeuille.
Milfoil.







Centaurea Jacea.
Jacée ou *Tête d'alouette.*
Field Centaury.

Melilotus officinalis.
Mélilot.
Yellow Melilot.



Malva moschata. — *Mauve musquée.* — Musk Mallow.

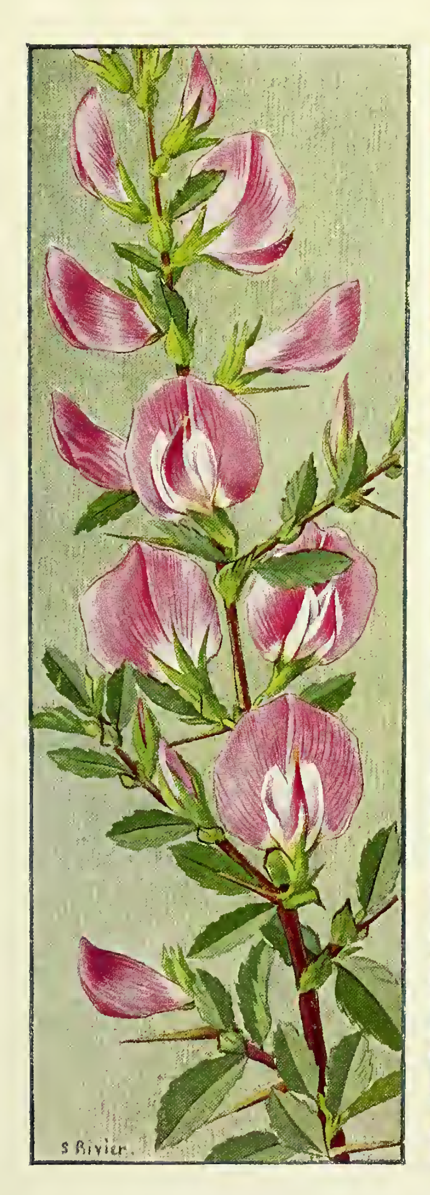


Campanula rotundifolia.
Campanule à feuilles rondes.
Hare bell.

Thymus Serpyllum.
Serpolet.
Wild Thyme.



Campanula Trachelium. — *Campanule gantelee.* — Throat-wort.



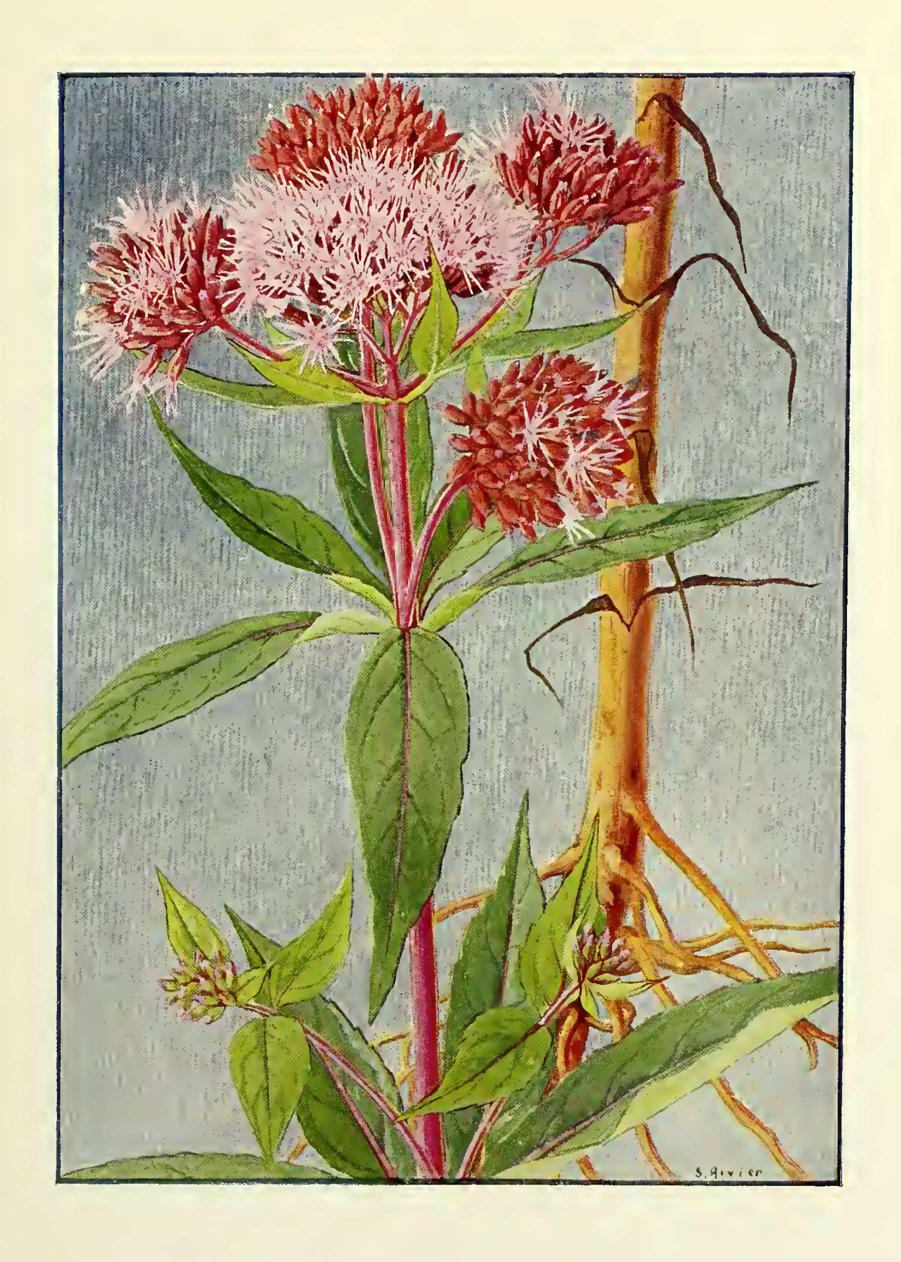
Ononis spinosa.
Arrête-Bœuf ou *Bugrane*.
Rest-harrow.



Scabiosa columbaria.
Colombaire.
Small Scabious.



Daucus carotta. — *Carotte.* — Carrot.



Eupatorium cannabinum. — *Eupatoire.* — Hemp Agrimony.



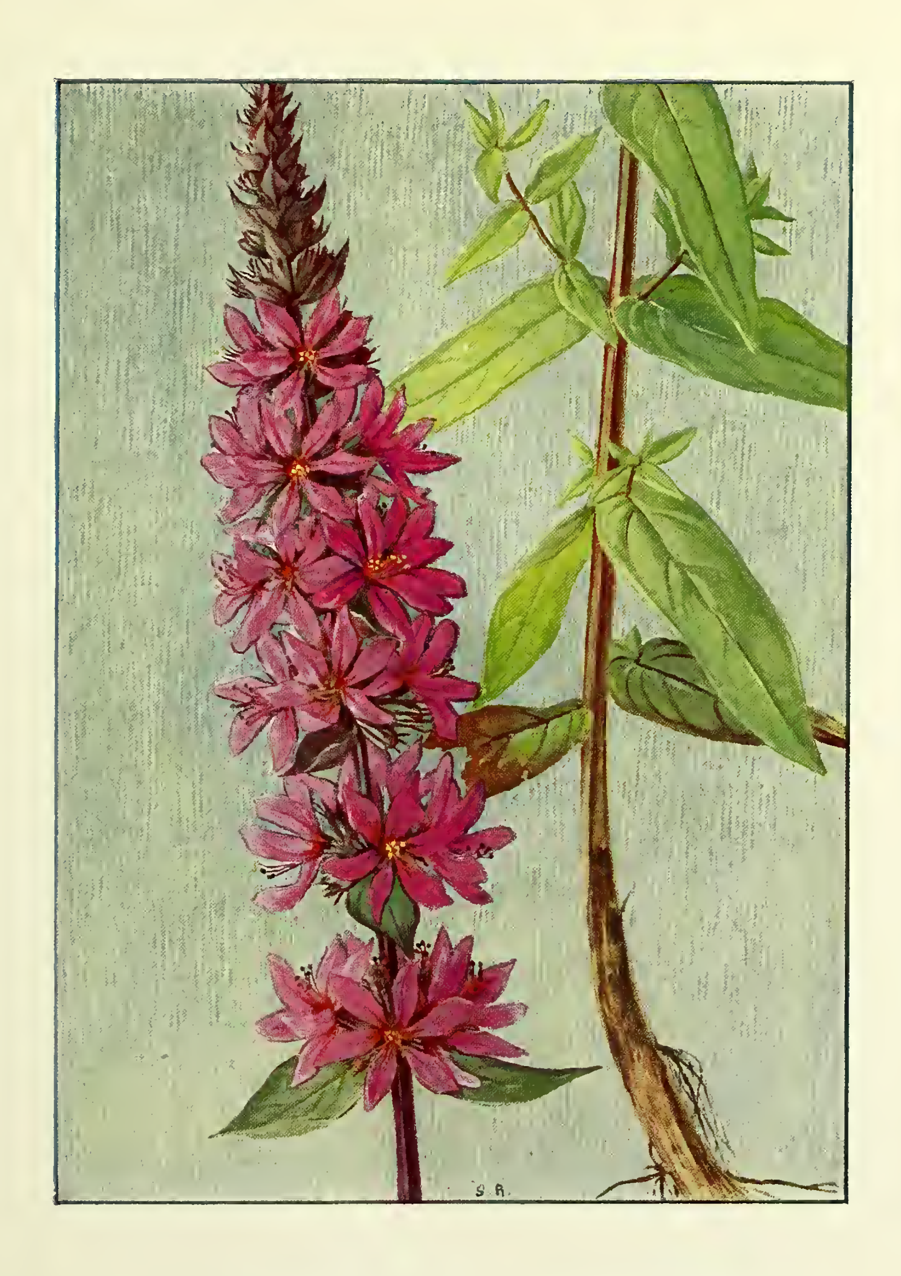


Gentiana Pneumonanthe.
Pneumonanthe.
Marsh Gentian.

Sanguisorba officinalis.
Sanguisorbe ou *Pimprenelle.*
Great Burnet.



Lysimachia vulgaris. — *Lysimaque vulgaire.* — Yellow Loosestrife.



Lythrum Salicaria. — *Salicaire.* — Purple Loosestrife.



Solanum dulcamara. — *Morelle douce-amère.* — Felon wood.



Symphytum officinale. — *Consoude*. — Black Root.



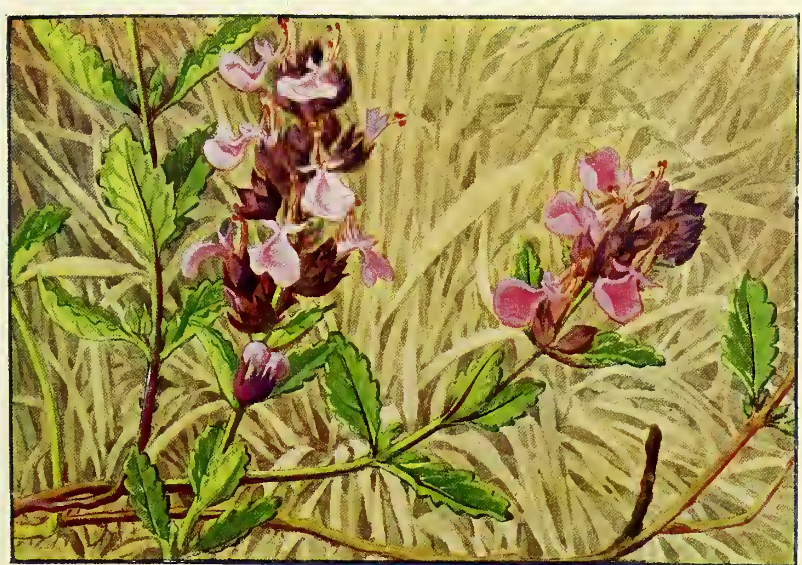
Ceterach officinarum.
Cétérach.
Ceterach.

Asplenium fontanum.
Doradille des fontaines.
Fountain Spleenwort.
Asplenium Ruta Muraria.
Rue des murs. — Wall Rue.



Linaria Cymbalaria. — *Ruine de Rome* ou *Cymbalaire* (fl. violette). — Mother of Thousand.
Asplenium Trichomanes. — *Faux Capillaire*. — Common Spleenwort.
Sedum acre. — *Orpin âcre* ou *Poivre des murailles* (fl. jaune). — Wall Pepper.
Sedum album. — *Orpin blanc* ou *Pain d'oiseau* (fl. blanche). — White Orpine.





Helianthemum vulgare. — *Hélianthème.* — Rockrose.
Teucrium Chamaedrys. — *Germandree.* — Wall Germander.



Dianthus sylvestris.
Œillet des rochers.
Rock pink.



Aster amellus.
Etoile d'automne.
Christ Eye.



Dianthus Armeria.
Œillet Arméria.
Deptford Pink.



Verbena officinalis.
Verveine officinale.
Vervein.



Erythraea Centaurium.
Petite Centaurée.
Centaury.

Veronica spicata.
Véronique en épi.
Spiked Speedwell.



Genista sagittalis.
Genêt ailé.
Winged Genista.

Erica (Calluna) vulgaris.
Bruyère.
Common Heath.



Epilobium rosmarinifolium. — *Epilobe à feuilles de romarin.*
Rosmarin leaved French Willow.



Solidago Virga aurea. — *Petite Verge d'or.* — Goldenrod.



Senecio Jacobaea. — *Jacobée.* — Ragwort.

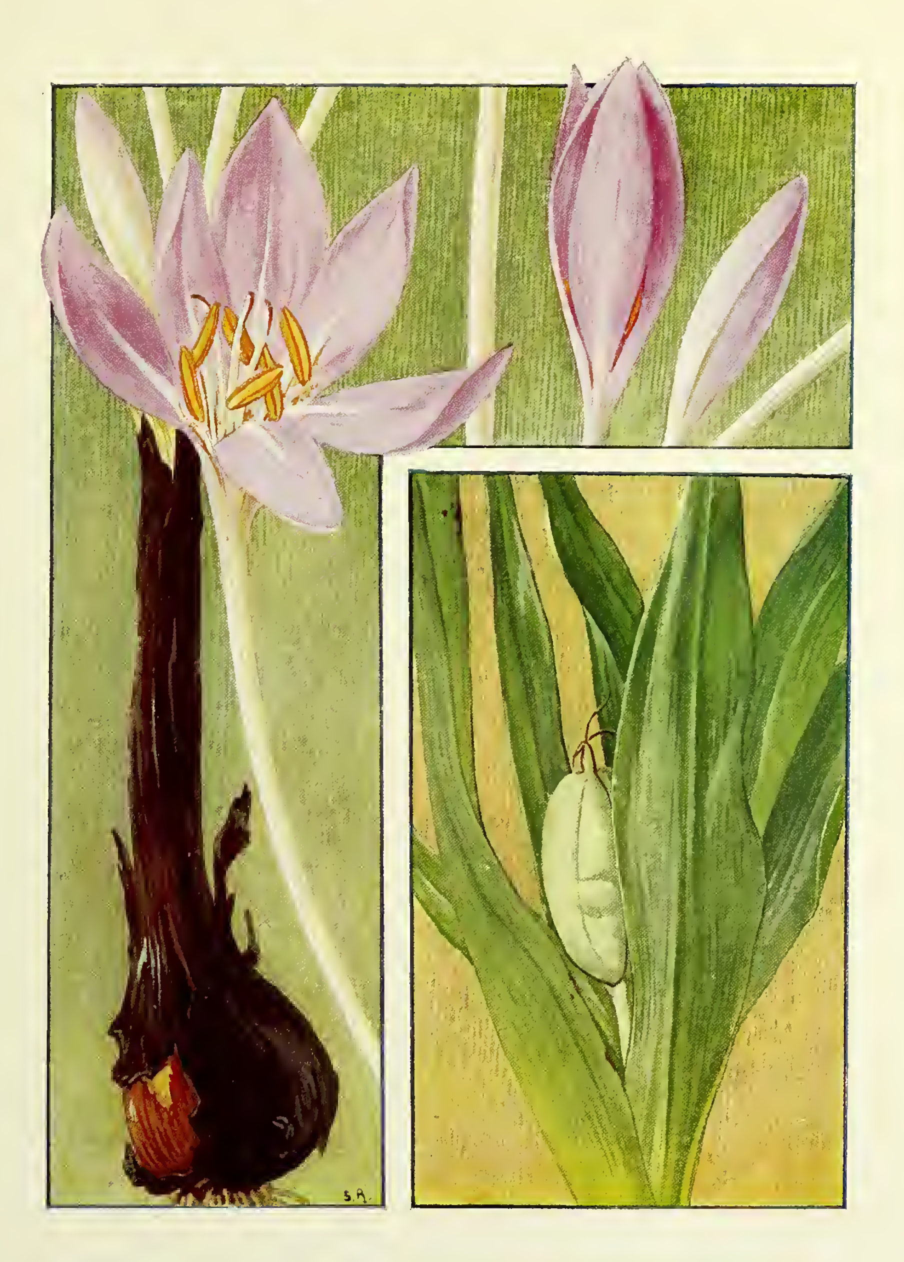


Verbascum Blattaria. — *Molène* ou *Blattaire*. — Moth Mullein.





Euphrasia officinalis. — *Euphraise* ou *Casse-lunettes*. — Eyebright.
Cirsium acaule. — *Cirse nain*. — Dwarf Thistle.



Colchicum autumnale. — *Colchique* ou *Veilleuse.* — Meadow Saffron.



Silaus pratensis. — *Silaus des prés.* — Pepper Wort.



Physalis Alkekengi. — *Alkékenge* ou *Coqueret*. — Winter Cherry.



Atropa belladona. — *Belladone.* — Dwale.



Prenanthes purpurea. — *Prénanthe.* — Prenanthes.



Tamus communis. — *Tamier*. — Black Bryony.



Bryonia dioica. — *Bryone.* — Common Bryony.



Evonymus europaeus. — *Fusain d'Europe* ou *Bois carré.* — Spindle-tree.



Helleborus fœtidus. — *Hellébore fetide* ou *Pain de loup.*
Stinking Hellebore.



Viscum album. — *Gui.* — Mistletœ.

Composition et tirage du texte par
Albert Kündig
Imprimeur-éditeur, à Genève.

Planches en couleurs
exécutées et tirées par la Société anonyme des Arts graphiques
Sadag, Sécheron, Genéve.

Couverture et gardes tirées
en lithographie par la Société des Affiches artistiques
Sonor, Genève.





